

**« LOST IN TRANSLATION »**

**« LOST IN TRANSLATION »  
LA TRADUCTION LITTÉRAIRE AVEC DES EXTRAITS DE  
*CAPTAIN CORELLI'S MANDOLIN* DE LOUIS DE BERNIÈRES**

**By**

**Maria A. Geist, B.A., B.A. (Hons)**

**A Thesis**

**Submitted to the School of Graduate Studies**

**in Partial Fulfilment of the Requirements**

**for the Degree**

**Master of Arts**

**McMaster University**

**Copyright by Maria A. Geist, October 2007**

MASTER'S(2007)  
(French)

McMaster University  
Hamilton, Ontario

TITLE : « Lost in Translation » La traduction littéraire avec des extraits de *Captain Corelli's Mandolin* de Louis de Bernières

AUTHOR : Maria A. Geist, B.A. (Western), B.A. (Hons) (McMaster)

ADVISOR : Dr. Alexandre Sévigny

LENGTH : vi, 102

## REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier mon directeur de thèse Alexandre Sévigny pour son appui et ses conseils au long de cette année, ainsi que pour sa patience. Grâce à lui j'ai appris à regarder des choses sous une nouvelle lumière. Grâce à son encouragement, j'ai réussi à surmonter plusieurs difficultés.

Je voudrais exprimer ma gratitude au professeur John Stout et à la professeur Anna St. Leger Lucas, qui ont accepté de faire la relecture de mon épreuve. Leurs conseils et leurs commentaires m'ont beaucoup aidée.

Je voudrais remercier la professeur Caroline Bayard qui m'a toujours dit que rien n'est impossible. J'aimerais reconnaître aussi les efforts de Michèle Salczer, qui joue le rôle d'amie et de mentor pour moi depuis 18 ans.

My greatest acknowledgement I reserve for Steve, who encouraged me to take up my studies again, and always helped make sure I could get my work done. Julia, Alexandra and Nicholas have learned that rewards come from hard work and they were generous with me over the many times when my evenings and weekends were occupied during this past year. Thank you to you all.

Merci à tous.

## RÉSUMÉ

Cette thèse explore le décalage entre des textes littéraires en version originale et leurs traductions. Elle comporte une traduction de plusieurs chapitres tirés du livre *Captain Corelli's Mandolin*, écrit en anglais par Louis de Bernières, pour illustrer les difficultés que pose la traduction littéraire. J'ai choisi ce roman pour mon étude pour sa structure complexe, qui se manifeste à plusieurs niveaux : les nuances culturelles grecques ; les problèmes de communication entre les occupants (soldats italiens) et les occupés (paysans grecs) ; l'utilisation de mots grecs dans le texte anglais, (v) les mœurs de la société dans la période historique, la deuxième guerre mondiale, où se déroule l'action.

Ce travail comporte la discussion de plusieurs théories sur la traduction littéraire ainsi que l'exercice de traduction des extraits de *Captain Corelli's Mandolin* de l'anglais vers le français, et l'analyse de cette traduction.

## TABLE DES MATIÈRES

### **1. Présentation du sujet**

1.1 : Introduction	1
1.2 : Motivation	2
1.3 : Ressources et méthodologie	5

### **2. Revue littéraire**

2.1 : Introduction à la revue littéraire	8
2.2 : Les traducteurs – « Lost in Translation »	10
2.3 : Douglas Robinson - <i>What is Translation ?</i>	12
2.4 : Christopher J. Moore - <i>In Other Words</i>	13
2.5 : Atom Egoyan - <i>Subtitles...on the foreignness of film</i>	14
2.6 : Walter Benjamin – « The Task of the Translator »	17
2.7 : Lawrence Venuti - <i>Translation Studies Reader</i>	19
2.8 : Friedrich Schleiermacher	21
2.9 : Saint Jérôme	24
2.10 : Wendy Lesser -- <i>The Genius of Language</i>	25
2.11 : Robert Weschler - <i>Performing Without A Stage ; The Art of Literary Translation</i>	27
2.12 : George Steiner - <i>After Babel</i>	29
2.13 : Jeffrey Green - <i>Thinking Through Translation</i>	30
2.14 : Le cas de Simone De Beauvoir - La mauvaise interprétation	31

### **3. La traduction**

3.1 : Introduction à l'exercice de la traduction	34
3.2 : Traduction des extraits de « La Mandoline du Capitaine Corelli » de Louis de Bernières	35

### **4. L'analyse de la traduction**

4.1 : Introduction	89
4.2 : Les anglicismes	90

4.3 : Fautes de Grammaire et de Vocabulaire	91
4.4 : L'écart culturel et les Locutions de Langue étrangère	93
4.5 : Le nom de « Pelagia »	94
4.6 : Liens entre fautes et théories	95
4.7 : Discussion générale	97

## **5. Conclusion**

5.1 : Hypothèse initiale	98
5.2 : Mes opinions	98
5.3 : Pistes futures à suivre	99
5.4 : Conclusion	99

## **Bibliographie 101**

## **Appendice**

Table de fautes

*Captain Corelli's Mandolin* (texte originale)

## Chapitre 1 – Présentation du sujet

### 1.1 Introduction

*Traduttore, traditore* : Traduire c'est trahir.

Robert Weschler, traducteur littéraire, reprend cet adage italien, afin d'exprimer la méfiance généralisée envers le métier de traducteur et l'interprétation littéraire depuis le temps de Cicéron. Ce dernier constata qu'en transformant les discours des grands orateurs grecs en latin pour ses étudiants, il ne les avait pas traduits comme interprète, mais :

as an orator, keeping the same ideas and the forms, or as one might say, the 'figures' of thought...I did not hold it necessary to render word for word, but I preserved the general style and force of the language.<sup>1</sup>

Ici se trouve le problème de la traduction. Le traducteur peut-il recréer une œuvre littéraire ?

La littérature est un art où chaque phrase est méticuleusement construite et chaque mot choisi pour sa qualité poétique. Selon cette définition, l'expression artistique ne se prête pas facilement à la traduction. Il existe de nombreux obstacles à la création et à la traduction de l'œuvre dans une autre langue. Certes, en traduisant des œuvres littéraires on risque de perdre certaines nuances de l'original. Prenons un exemple précis, tiré de *Captain Corelli's Mandolin*, le texte à traduire dans ma thèse.

...Corelli looked exactly like a Greek in his peasant clothes and his splendid beard that yet exposed the livid cicatrice across his cheek.

---

<sup>1</sup> Cicéro, cité par Lawrence Venuti dans *The Translation Studies Reader* (New York: Routledge, 2004), p. 13.

Moreover he now spoke Greek well enough to fool a German who would know no Greek at all and he slapped the back of his hand to indicate someone's stupidity, as well as tossing his head back and clicking his tongue to signify a negative. From time to time he dreamed in Greek, a terrible frustration for his sleeping soul because this necessarily slowed the pace of his dreams' narrative, and he discovered that when speaking it his personality was different from when he spoke in Italian. He felt a fiercer man, and, for some extraordinary reason which had nothing to do with his beard, much hairier.<sup>2</sup>

Voici ma traduction :

Corelli faisait très grec dans ses vêtements paysans et avec sa magnifique barbe qui laissait apparente une cicatrice livide sur sa joue. En outre, il parlait maintenant assez bien le grec pour duper un allemand qui n'en parlait pas un mot. Il se frappait le dos de la main pour indiquer quelque chose de nulle, et il relevait la tête en claquant la langue pour signifier son désaccord. De temps en temps, il rêvait en grec, ce qui contrariait son âme endormie car ça ralentissait le rythme de ses rêves ; et il découvrit qu'en parlant grec sa personnalité changeait de celle qu'il avait lorsqu'il parlait italien. Il se sentait plus farouche, et, pour quelque raison extraordinaire qui n'avait absolument rien à voir avec sa barbe, il se sentait plus poilu.<sup>3</sup>

Ce passage de *Captain Corelli's Mandolin* de Louis de Bernières est présenté ici d'abord en version originale et ensuite en traduction française. Je l'ai choisi autant pour son message que comme exemple pour souligner mon hypothèse qu'il n'existe pas de vraie équivalence entre les langues. Le métier du traducteur littéraire consiste à faire partager le texte à des lecteurs qui ne peuvent pas le comprendre dans sa langue d'origine. Assurément, ni l'examen des traditions de ce métier ni la liberté du traducteur n'est un sujet nouveau, mais un débat toujours intéressant.

## **1.2 : Motivation**

---

<sup>2</sup> Louis de Bernières, *Captain Corelli's Mandolin* (London: Vintage Press, 1998), p. 428.

<sup>3</sup> Maria Geist, « Lost in Translation » (2007), p. 73.

Il y a quelques années, j'ai lu un compte-rendu du livre *Subtitles...on the foreignness of film*, une collection éditée par le célèbre réalisateur canadien, Atom Egoyan et son collaborateur, Ian Balfour, professeur d'anglais à l'Université York<sup>4</sup>. Egoyan remarque qu'en regardant un de ses propres films, sous-titré, il s'est rendu compte de combien la traduction donnée dans les sous-titres s'éloigne de son original. Il se demande si une traduction pourrait rester fidèle à l'idée originale de l'auteur. Fascinée par le commentaire d'Egoyan, j'ai lu ce recueil d'articles et j'ai observé que dans une certaine mesure, toute culture se relie à une langue particulière. Ce lien est tellement étroit qu'il serait impossible d'en faire une traduction absolument fidèle.

J'ai décidé d'explorer le décalage entre les textes en version originale et leurs traductions. Afin d'illustrer la difficulté de cette tâche j'ai traduit plusieurs chapitres tirés du roman *Captain Corelli's Mandolin*, écrit en anglais par Louis de Bernières. De Bernières est un des écrivains anglais les plus célèbres de sa génération. Il a fait son service militaire avant de s'installer en Amérique du sud pour travailler comme professeur d'anglais. Le style de ses trois premiers romans a été déterminé par ses expériences actuelles en Colombie, lorsqu'il enseignait l'anglais. Ces trois œuvres ont été énormément influencées par la littérature de l'Amérique du sud surtout le mouvement du réalisme magique. De Bernières a été nommé un des vingt meilleurs écrivains de

---

<sup>4</sup> J'ai essayé à plusieurs reprises, sans succès, de contacter Atom Egoyan, le réalisateur, qui s'intéresse au décalage entre un film et ses sous-titres, afin de lui poser des questions à ce propos. J'ai essayé aussi de joindre Nancy Huston, l'écrivaine anglo-canadienne qui a fait ses études de maîtrise à Paris sous la direction de Noam Chomsky et qui a choisi d'écrire en français et de faire ses propres traductions en anglais. J'aurais voulu lui demander son opinion sur la traduction littéraire, puisqu'elle doit avoir un point de vue intéressant, et de bonnes raisons pour avoir choisi de faire ses traductions elle-même. Malheureusement, je n'ai pas eu de réponse à mes requêtes.

l'Angleterre en 1993. *Captain Corelli's Mandolin* représente son quatrième roman, et a confirmé sa préférence pour le roman historique. Publié en 1994, le roman a gagné le Prix « *Commonwealth Writers (Best Book)*. »

Ce roman, situé sur l'île grecque de la Céphalonie pendant la deuxième guerre mondiale, raconte l'histoire d'amour entre Pélagia, la fille d'un médecin grec, et le Capitaine Corelli, un soldat italien. Depuis 1994 le roman a été traduit en plus de trente langues. L'auteur dit qu'il s'intéresse aux grandes histoires vécues par des gens ordinaires coincés dans des circonstances extrêmes à cause de crises historiques. De Bernières insiste qu'il ne se limite pas à un seul genre de littérature, mais il admet avoir été grandement influencé par Tolstoy, Garcia Marquez, Cervantes et Hardy.

Dans une interview publiée dans un journal anglais de Bernières dit « I'm one of those writers who's always going to be trying to write *War and Peace*, failing, obviously, but trying. »<sup>5</sup> Il parle de Thomas Hardy, l'écrivain qui l'a le plus influencé.

« I've read all of his books, some of them two or three times, and what he always does is set up a small community, really, of unimportant people and just trace what happens to them...you take little people who don't really matter and just show what happens to them as events unroll. What I'm interested in, I suppose, is what happens to little people. »<sup>6</sup>

Effectivement, de Bernières documente le quotidien.

Captain Corelli's Mandolin est un de mes romans préférés, et y travailler m'intéressait. Ce texte est un plaisir à lire en anglais, cependant il reste très difficile à traduire en français. Néanmoins, je me suis régalée dans les descriptions des personnages,

---

<sup>5</sup> Louis de Bernières, en entretien dans [www.contemporarywriters.com](http://www.contemporarywriters.com)

<sup>6</sup> Ibid.

des gestes et des traditions qui, au début du roman, étonnent Corelli et qui finissent par le séduire. Les différences culturelles et linguistiques sont la source de plusieurs malentendus entre les personnages. Ainsi, ce roman est une belle illustration des éléments humains et culturels de la traduction.

Je tiens fortement à l'idée que la culture est liée à la langue. Dans cette étude, je cite des traducteurs professionnels qui partagent cette vision et qui pensent que pour traduire il faut au minimum une bonne connaissance de la culture et de la langue d'origine pour en faire une traduction fidèle dans la culture et la langue cibles. Pour illuminer le débat sur ces questions, je présente les idées de certains traducteurs littéraires très connus comme : Lawrence Venuti, Robert Weschler, Richard Sieburth, Walter Benjamin et St. Jérôme.

### **1.3 : Ressources et méthodologie**

Normalement, le traducteur travaille vers sa langue maternelle, soit, dans mon cas, du français vers l'anglais. J'ai choisi de traduire en travaillant de l'anglais vers le français, afin de souligner les difficultés inhérentes à la tâche de la traduction. Par exemple, le traducteur doit posséder non seulement une parfaite aisance dans la grammaire de la langue-cible mais aussi une affinité pour la culture qui la soutient. Le lecteur anglophone profitera davantage de sa lecture du roman *Captain Corelli's Mandolin* s'il a une connaissance de la culture grecque. De même, si le traducteur ne connaît pas la culture grecque il éprouvera des difficultés à décrire l'expérience des personnages du roman en une autre langue.

Au cours de cette thèse, je développe l'hypothèse suivante : la traduction ne peut se faire sans considérer la culture. A cette fin, je présente des exemples tirés de mon exercice de traduction littéraire ainsi que des exemples cités par des traducteurs professionnels qui ont participé à des colloques sur le métier de traducteur.

Je commence par une discussion de certaines théories de la traduction, particulièrement celles de Lawrence Venuti, Robert Weschler, Richard Sieburth, Walter Benjamin, St. Jérôme et Richard Schleiermacher. Ensuite je discute les pensées d'un nombre de traducteurs littéraires contemporains tels Richard Pevear, Gregory Rabassa et Larissa Volokhonsky.

Ensuite, je présente ma traduction des extraits de dix chapitres comportant soixante-cinq pages du roman *Captain Corelli's Mandolin*. J'ai choisi des chapitres qui gardent le fil conducteur afin de permettre au lecteur de ma thèse une lecture de ma traduction sans qu'il ait lu le texte original. Ces choix résultent en une version abrégée du roman. Cette traduction représente un travail de plusieurs mois. Dans mes choix, j'ai essayé d'inclure une variété de jeux stylistiques utilisée par de Bernières. J'ai aussi inclus des passages comportant des dialogues, des monologues ainsi que des descriptions narratives. Les jeux de mots entre l'anglais, le grec et l'italien se sont avérés difficiles à traduire en français. Les difficultés sont expliquées dans l'appendice de ma thèse.

Gregory Rabassa, l'un des plus grands traducteurs littéraires canadiens, parle de la traduction comme «une transformation.»<sup>7</sup> Dans cette transformation, il s'agit de

---

<sup>7</sup> Gregory Rabassa, cité par Biguenet & Schulte *The Craft of Translation* (Chicago: University of Chicago Press, 1989), p. 2.

l'adaptation d'une œuvre, d'une culture et d'une langue vers d'autres. Le processus est compliqué par la conviction des gens qu'un texte en une langue équivaut à un texte écrit dans une autre langue, comme en mathématiques. Travailler sur les mots et les phrases oblige le traducteur à dépasser de simples descriptions. Il lui faut identifier et dénoter *l'esprit* de l'œuvre.<sup>8</sup>

Pendant six mois de recherche, j'ai consulté des revues savantes et des collections sur la traduction et j'ai écouté une série d'émissions à la radio CBC sur la traduction littéraire. À mon avis, la traduction littéraire est un art qui sous-tend la composition. Le roman représente l'expression artistique de la vision de l'auteur. Tout mot est choisi avec soin selon ses nuances dans la langue d'origine ce qui pose d'énormes difficultés pour les traducteurs. Comment le traducteur pourrait-il communiquer de façon précise le style, l'aspect poétique, l'humour ainsi que les références culturelles de l'auteur en le traduisant ? Le traducteur doit-il vraiment s'arroger la voix du créateur ?

---

<sup>8</sup> Rabassa, cité par Biguenet & Schulte, p. 3.

## **Chapitre 2 – La Revue Littéraire**

### **2.1 : Introduction à la revue littéraire**

La traduction exige que le traducteur s'implique dans le texte. Ce rôle nécessite une bonne connaissance du vocabulaire et de la grammaire ; l'amour des mots ; et l'appréciation de la mélodie d'un texte. La traduction consiste en l'interprétation d'un texte dans sa langue d'origine et la représentation de ce texte dans une deuxième langue. Cependant, la traduction produite est présentée comme l'équivalent de l'original en dépit du fait que les contraintes sont nombreuses quant aux œuvres littéraires. En traduisant un texte, il faut considérer le langage familier et reconnaître les différences culturelles que certains mots présentent, car il n'y a pas toujours de relation d'équivalence directe entre les mots de deux langues différentes. Dans la présente étude, j'examinerai l'opposition entre les intérêts de l'auteur et ceux du traducteur afin de déterminer lesquels doivent avoir priorité.

La traduction littéraire, si elle est bien faite, est un art comparable à celui de la composition. Si l'œuvre littéraire est l'expression artistique de l'auteur, et que tout mot est choisi soigneusement selon ses nuances dans la langue d'origine cela pose d'énormes difficultés aux traducteurs. Comment peuvent-ils réussir à communiquer avec précision le style, l'aspect poétique, l'humour et les références culturelles de l'auteur en traduisant son texte ? Est-ce que le traducteur peut oser se substituer au créateur ? L'acte de la

traduction oblige le traducteur « to get under the skin of another culture. »<sup>9</sup> Vers ce but, le traducteur nous donne un regard sur une autre culture ou un accès aux pensées d'un philosophe ou d'un metteur en scène. Ignacy Krasicki, le poète lauréat de Pologne, et traducteur du français et du grec insiste que

Translation...is in fact an art both estimable and very difficult, and therefore is not the labor and portion of common minds ; (it) should be practiced by those who are themselves capable of being actors, when they see greater use in translating the works of others than in their own works.<sup>10</sup>

En général, on décourage la traduction *verbum pro verbo* parce qu'il n'est pas possible de réduire un travail littéraire à des mots qui en répètent le sens sans considérer l'aspect poétique du texte. Il faut présenter l'œuvre d'une manière qui convient à la sensibilité du lecteur, tout en respectant l'intention de l'auteur. La norme d'une traduction littéraire serait la suivante, selon Lawrence Venuti, traducteur de l'italien à l'anglais :

A translated text, whether prose or poetry, fiction or non-fiction, is judged acceptable by most publishers, reviewers and readers when it reads fluently, when the absence of any linguistic or stylistic peculiarities makes it seem transparent, giving the appearance that it reflects the foreign writer's personality or the essential meaning of the foreign text – the appearance, in other words, that the translation is not in fact a translation, but the 'original'.<sup>11</sup>

---

<sup>9</sup> Alan Tansman, cité par Barbara Nicol, « In Other Words » *CBC Radio 4 Podcast Ideas* 2007-04-16. « [www.cbcradio4.com](http://www.cbcradio4.com) »

<sup>10</sup> Ignacy Krasicki, cité par Barbara Nicol.

<sup>11</sup> Lawrence Venuti, *The Translation Studies Reader* (New York: Routledge, 2004), p. 146.

Ce chapitre explore les idées de traducteurs littéraires tels que : Robert Weschler, Lawrence Venuti, Paul Wilson, Walter Benjamin et Saint Jérôme. Il présente aussi des cas de mauvaises traductions dont il explore les effets.

## **2.2 : Les traducteurs – « Lost in Translation »**

Au Canada, on valorise le métier de traducteur. Il constitue un genre littéraire en soi et des traducteurs comme Sheila Fischman, Larissa Volokhonsky, Richard Pevear, Edith Grossman, Gregory Rabassa, Lawrence Venuti, et Robert Weschler ont atteint une célébrité comparable à celle des artistes. Barbara Nicol, l'animatrice d'une émission sur les beaux-arts à Radio 4 de Radio Canada, a interviewé plusieurs de ces traducteurs célèbres. Les traducteurs jouent un rôle central dans la connaissance des travaux littéraires étrangers. Cette thèse explore les idées des traducteurs contemporains afin de souligner les réalités de mon expérience avec la traduction littéraire.

Paul Wilson, qui fait des traductions du tchèque vers l'anglais, raconte qu'il y avait une époque où il aurait dit qu'il fallait bien connaître la théorie de la traduction avant de travailler dans ce domaine. Cependant, il a découvert qu'il faudrait plutôt une très bonne connaissance des deux langues ;

« I thought it would be necessary to know theory...you don't need to know theory to translate well. What you do need is to know both languages well. »<sup>12</sup>

---

<sup>12</sup> Paul Wilson, en entretien avec Barbara Nicol.

Wilson ajoute que c'est un handicap de ne pas se trouver dans un milieu où l'on parle la langue « cible », comme il l'a découvert en traduisant un texte tchèque vers l'anglais lors d'un séjour en République Tchèque. Il a trouvé trop difficile de traduire en anglais, sans être dans un milieu anglophone, où il aurait pu vivre en anglais au fur et à mesure que son travail avançait.

Robert Weschler, l'auteur de *Performing Without a Stage : The Art of Literary Translation*, constate que le traducteur doit comprendre l'oeuvre dans son ensemble – ainsi que son but - parce que le traducteur est l'interprète du texte d'origine. Son travail relève de « l'art interprétatif ». À son avis, aucun auteur n'écrit une oeuvre en pensant qu'elle sera ensuite traduite. Sheila Fischman, qui traduit des romans québécois, dit que les traducteurs sont des interprètes plutôt que des créateurs, mais qu'on peut les comparer aux acteurs ou aux musiciens. Elle appelle les traducteurs « frustrated writers ». <sup>13</sup>

Gregory Rabassa constate que les traducteurs hésitent à se considérer comme artistes et, qu'en général, ils se voient comme des techniciens. Larissa Volokhonsky, femme et collaboratrice de Richard Pevear, pense que la traduction, comme profession, c'est un « inspired craft »<sup>14</sup>, et qu'il faut qu'elle ait un aspect créatif pour qu'on puisse la lire aisément. Paul Wilson estime que cet *aspect créatif* ne lui vient pas avant la troisième ou la quatrième correction. C'est là où on commence à libérer le texte traduit et lui donner sa propre vie.

Paul Wilson traduit les oeuvres de Josef Skvorecky. Wilson se lamente de n'être pas capable de donner aux lecteurs – par ses traductions anglaises – la même adoration

---

<sup>13</sup> Sheila Fischman, en entretien avec Nicol.

<sup>14</sup> Larissa Volokhonsky, en entretien avec Nicol.

que Skvorecky connaît en tchèque. Son explication est qu'il est possible qu'il y ait quelque chose de non-exprimé « that resides in the words of Josef Skvorecky that cannot be conveyed. »<sup>15</sup> Ce quelque chose de non-exprimé qui échappe au traducteur c'est la clef de la traduction réussie.

### **2.3 : Douglas Robinson - *What is Translation ?***

Cette collection sur la définition de la traduction est éditée par Douglas Robinson. Il souligne que le talent d'André Lefévère, qui fait de la traduction systématique, est de reconnaître toutes les activités sociales qui ont été historiquement traitées séparément : la traduction, la critique, la rédaction, le florilège, l'histoire, etc. et de les réunir collectivement dans le métier de la traduction, parce que la traduction est à facettes.<sup>16</sup> Lefévère approuve l'accordée au contexte dans la théorie de la traduction des dernières décennies, lorsqu'il constate « ...the increasing awareness that translation is not an abstract equivalence game, divorced from real people's actions in a social context. »<sup>17</sup>

Au congrès de *l'Association des Traducteurs Américains* en 1993, Marilyn Gaddis Rose a commenté le travail de Lawrence Venuti sur l'invisibilité du traducteur en notant :

more and more academic translators, rendering problematic texts by Derrida and Baudelaire and others, are pursuing neoliteralist projects, projects that move deliberately and decisively past plodding word-for-word translation to translating to bring to the target language test the

---

<sup>15</sup> Paul Wilson, en entretien avec Nicol.

<sup>16</sup> Douglas Robinson, *What Is Translation? Centrifugal Theories, Critical Interventions*. (Kent, Ohio: Kent State University, 1997), p. 61.

<sup>17</sup> Robinson, p. 61.

interliminal language that bilingual readers experience between Baudelaire's French lines and the lines of his translators.<sup>18</sup>

C'est bien l'approche adoptée par Walter Benjamin pendant les années 1920, un néo-littéralisme – interpréter le texte sans avoir recours au *verbum pro verbo*. Cette étude explorera son approche à la tâche de façon détaillée.

#### **2.4 : Christopher J. Moore - *In Other Words***

Christopher J. Moore présente les mots « intraduisibles » dans son texte. Ces mots nous ouvrent une fenêtre sur d'autres cultures. Il cite Alexia Panayiotou, auteure de *The Untranslatable Self* (une étude de bilingues grecs-anglais) qui tient à affirmer que certains mots n'existent que dans une seule langue et sont, donc, intraduisibles, ou qu'ils sont traduisibles linguistiquement mais pas culturellement.<sup>19</sup> Voici quelques exemples de telles expressions :

- « *Schadenfreude* » - mot allemand qui veut dire être content de la mauvaise fortune d'un autre.<sup>20</sup>
- « *Mettere in piazza* » - expression italienne pour dire le contraire de la discrétion.<sup>21</sup>

---

<sup>18</sup> Robinson, p. 81.

<sup>19</sup> Christopher J. Moore, *In Other Words* (Markham: Fitzhenry & Whiteside, 2004), p.100.

<sup>20</sup> Moore, p. 27.

<sup>21</sup> Moore, p. 31.

- « *Razbliuto* » - mot russe qui décrit les sentiments de l'amour perdu, l'émotion qu'on éprouve pour quelqu'un dont on était une fois amoureux.<sup>22</sup>
- « *Chutzpah* » - qui veut dire audacité et arrogance en yiddish.<sup>23</sup>
- « *Bukra* » en arabe signifie « à un moment indéterminé à l'avenir », comme l'idée de *mañana* en espagnol, mais sans aucun sens d'urgence.<sup>24</sup>
- « *Taarof* » - expression perse évoquant l'acceptation de l'hospitalité, afin de ne pas insulter.<sup>25</sup>
- « *Yoko meshi* » en japonais explique le stress de parler en particulier en langue étrangère ! Littéralement, *yoko meshi* veut dire « du riz mangé de côté. »<sup>26</sup>

Ce genre de mots ou d'expressions pose d'énormes difficultés aux traducteurs. Leur traduction vers une autre langue reste problématique. Pour le traducteur, il faut plutôt trouver une expression proche dans la langue-cible, parce qu'il est impossible de traduire littéralement une telle expression. Dans ces cas, on choisit plutôt d'employer l'expression originale. Par exemple, *chutzpah* est toujours employé sans besoin d'explication. Dans ma traduction, il y avait des mots que j'ai choisi de laisser dans leur forme originale, comme le mot *romoi* dont on peut deviner la signification par son contexte (un guérillero).

---

<sup>22</sup> Moore, p. 48.

<sup>23</sup> Moore, p. 51.

<sup>24</sup> Moore, p. 69.

<sup>25</sup> Moore, p. 75.

<sup>26</sup> Moore, p. 87.

### **2.5 : Atom Egoyan - *SUBTITLES... on the foreignness of film***

Le livre qui a lancé mon étude est un recueil, dirigé par le réalisateur canadien d'origine arménienne, Atom Egoyan. Quand Egoyan a vu un de ses films en version sous-titrée, la divergence entre cette version-ci et la version originale l'a choqué. Sa réaction a lancé cette étude sur le phénomène des sous-titres dans le monde du film. Les collaborateurs du recueil traitent de la traduction dans la culture du cinéma. C'est un phénomène que mon étude évoque parce qu'il montre à quel point une interprétation peut s'écarter de l'original.

Henri Béhar, écrivain et réalisateur d'émissions à la télévision et à la radio, fait partie des auteurs qui ont contribué à ce livre. En se présentant dans son étude sur la traduction, Béhar explique qu'il est juif, né au Caire, élevé à Paris et très « chez lui » en Amérique du Nord. Afin de définir le processus de l'interprétation inter-langues, Béhar utilise l'expression « la ventriloquie culturelle ». Il se demande si le fait d'être juif ne lui sert pas à quelque chose, parce qu'il pense que les juifs, en tant que peuple qui a toujours dû se déplacer, sont plus aptes à apprendre de nombreuses langues, et sont aussi forcés à chaque déplacement, d'apprendre la culture « from the ground up », dit-il :

The feat is not speaking seventeen languages, but to enjoy playing within and between them. Subtitling is like playing 3-D Scrabble in two languages<sup>27</sup>[...] subtitling is a form of cultural ventriloquism, and the focus must remain on the puppet, not the puppeteer.<sup>28</sup>

---

<sup>27</sup> Atom Egoyan & Ian Balfour, *SUBTITLES: On the foreignness of film*. (Cambridge: The MIT Press & Alphabet City Media, 2004), p. 81.

<sup>28</sup> Henri Béhar, « Cultural Ventriloquism » dans *SUBTITLES: On the foreignness of film*, p. 85.

Eric Cazdyn, Professeur de littérature comparée, d'études asiatiques et d'études cinématographiques à l'Université de Toronto, explique que normalement dans la discussion sur la traduction littéraire il s'agit de la comparaison entre la fidélité au texte d'origine et la liberté de partir de l'original selon la discrétion du traducteur.<sup>29</sup>

Ian Balfour, professeur d'anglais et de pensée sociale et de sciences politiques à l'Université York, se réserve la dernière opinion sur le sujet dans ce recueil. Il donne l'exemple du film *Le Mépris (Contempt)* du Jean-Luc Godard, afin d'illustrer la puissance du traducteur. Dans ce film, un Français qui est recherché par un Américain, travaille sur un film grec (*L'Odyssée*), réalisé par un Allemand. La traductrice est italienne, et son rôle est de s'assurer que le Français, l'Allemand et l'Américain se comprennent. Ce film exige un fort respect de la prérogative de la traductrice. Comme Balfour le dit :

We are used to thinking of subtitles as a kind of after-thought, a supplement to the original language of the film...but Godard changes all that in its extremity. *Contempt* tells the truth about film and films even those seemingly oblivious to the visible render the voice of another language [...] and in such a way as to render the original foreign from the very start.<sup>30</sup>

On peut mettre à part le monde du cinéma dans la discussion sur la traduction, en soulignant le fait que l'aspect visuel d'un film aide à l'interprétation. Il faut balancer les idées de l'auteur et celles du traducteur.

---

<sup>29</sup> Eric Cazdyn, cité par Egoyan, p. 407.

<sup>30</sup> Ian Balfour, cité par Egoyan, p. 531.

## **2.6 : Walter Benjamin – « The Task of the Translator »**

Walter Benjamin, traducteur littéraire allemand et théoricien, a écrit « The Task of the Translator, » sa critique la plus connue, comme introduction à sa traduction des *Tableaux Parisiens* de Baudelaire dans les années 1920. Benjamin a dit que :

The task of the translator is not to get as close as possible to the original text but to release or liberate the pre-Babelian pure language (reine Sprache) that is imprisoned in the original as well as in the language of the translation.<sup>31</sup>

Walter Benjamin tient à souligner que la tâche du traducteur comprend la recherche de l'intention du texte traduit dans la langue d'arrivée.<sup>32</sup> C'est cette caractéristique qui distingue la traduction du travail de l'écrivain.<sup>33</sup> Là où l'intention du poète est « spontaneous, primary, graphic[...] l'intention du traducteur est derivative, ultimate, ideational. »<sup>34</sup> La fidélité et la liberté sont traditionnellement vues comme des tendances en conflit.

Chez Benjamin, il faut être conscient des limites inévitables de la traduction et il faut accepter l'échec relatif inhérent à l'exercice de la traduction :

One just can't imagine that one has grasped something completely by translating it word-for-word. This is a misunderstanding or perhaps a widespread fantasy that comes from another culture. It is a long process.<sup>35</sup>

---

<sup>31</sup> Walter Benjamin, cité par Jeremy Munday dans *Introducing Translation Studies* (New York: Routledge, 2001), p. 170.

<sup>32</sup> Walter Benjamin, « The Task of the Translator » dans *The Translation Studies Reader*, (New York: Routledge, 2004), p. 79.

<sup>33</sup> Ibid., p. 79.

<sup>34</sup> Ibid., p. 80.

<sup>35</sup> Benjamin, cité par Munday, 169.

Les traductions littéraires sont endettées aux œuvres originales. La tâche de la traduction est la communication de la forme et de l'importance de l'œuvre originale, aussi fidèle que possible. C'est la « kinship » des langues qui est représentée dans l'acte de la traduction, dit Benjamin :

All suprahistorical kinship of languages rests in the intention underlying each language as a whole – an intention, however, which no single language can attain by itself but which is realized only by the totality of their intentions supplementing each other : pure language. While all individual elements of foreign languages – words, sentences, structure – are mutually exclusive, these languages supplement one another in their intentions.<sup>36</sup>

Il donne l'exemple des mots « Brot » et « pain » afin d'illustrer son point. Même si les deux mots ont l'intention de représenter la même chose en allemand qu'en français, « the word « Brot » means something different to a German than the word « pain » to a Frenchman. »<sup>37</sup> Toute traduction, alors, « is only a somewhat provisional way of coming to terms with the foreignness of languages. »<sup>38</sup> La tâche, en fait, du traducteur littéraire est de trouver l'intention du texte original et de la faire résonner dans la langue cible. Si l'intention du poète est spontanée, celle du traducteur est - au contraire - dérivée. Benjamin résume le problème ainsi :

A literal rendering of the syntax completely demolishes the theory of reproduction of meaning and is a direct threat to comprehensibility[...]it is self-evident how greatly fidelity in reproducing the form impedes the rendering of the same.<sup>39</sup>

---

<sup>36</sup> Benjamin, « The Task of the Translator » dans Venuti, p. 79.

<sup>37</sup> Ibid., p.78.

<sup>38</sup> Ibid., p.78.

<sup>39</sup> Ibid., p. 80.

Il insiste que toute création littéraire a quelque chose qui ne peut pas être communiqué, « that ultimate essence, pure language. »<sup>40</sup> Tout au long de mon exercice de traduction, j'ai eu du mal à préciser ce que j'avais éprouvé en lisant *Captain Corelli's Mandolin*. Benjamin reconnaît les limites inhérentes à la traduction littéraire et il tient fortement à l'idée de la liberté du traducteur de s'écarter de « the letter of the text, in order to render its spirit. »<sup>41</sup>

## **2.7 : Lawrence Venuti - *Translation Studies Reader***

Le *Translation Studies Reader* de Lawrence Venuti est un recueil sur la théorie de la traduction, définie par Venuti comme un travail où

«[...]translated text should be the site where a different culture emerges, where a reader gets a glimpse of a cultural other. »<sup>42</sup>

Dans sa contribution au recueil de Venuti, Jacques Derrida se demande ce qu'est une *traduction pertinente*.<sup>43</sup> Il montre son admiration pour les traducteurs, qu'il décrit comme « the only ones who know how to read and write. »<sup>44</sup> Il donne les paramètres suivants d'une traduction « pertinente, »: qu'elle ait l'air d'être bonne et pertinente, opportune et justifiée, qu'elle vienne quand il faut, qu'on utilise le discours qu'il faut, les propositions qu'il faut, et qu'on prenne la décision qu'il faut au moment où il le faut. Par « pertinente », Derrida veut dire « bonne », ce qui veut dire, chez lui, que la traduction

<sup>40</sup> Benjamin, « The Task of the Translator » dans Venuti, 81

<sup>41</sup> Ibid., p. 84.

<sup>42</sup> Venuti, p. 100.

<sup>43</sup> Jacques Derrida, « What is a 'Relevant' Translation ? » dans Venuti, p. 423.

<sup>44</sup> Derrida, dans Venuti, p. 424.

reconnaît le texte original et, tout en faisant hommage à ce texte, la traduction présente l'équivalent le plus proche dans un langage idiomatique, etc.<sup>45</sup>

Derrida continue en confessant qu'il a fait exprès de choisir pour titre de son travail, un titre qui se traduit mal : Qu'est-ce qu'une traduction « relevante » ? Il explique, contradictoirement, que rien n'est traduisible et que rien n'est intraduisible. Son hypothèse est : « lire, traduire un texte c'est [...] le comprendre dans sa structure survivante, sans pour autant recréer celui-ci ou improviser. »<sup>46</sup> Cette philosophie c'est la thèse de la traduc-tibilité dans un sens spécifique du concept de la traduction, c'est-à-dire la tra-duction comme transport:

non pas comme *herméneia* active, poétique, productrice, transformatrice, mais transport dans un sens univoque, ou en tout cas d'une plurivocité maîtrisable, dans un autre élément linguistique.<sup>47</sup>

Une traduction nous met « non pas en présence, mais dans le pressentiment de ce que c'est que *la langue pure*, c'est-à-dire le fait qu'il y a de la langue, que la langue est la langue.»<sup>48</sup> Derrida insiste que le traducteur doit « assurer la survie, c'est-à-dire la croissance de l'original. »<sup>49</sup>

Selon Venuti, une bonne traduction donne la parole à la voix de l'écrivain original. Dans la conclusion de son recueil, il parle de la licence poétique du traducteur, qui :

---

<sup>45</sup> Derrida dans Venuti, p. 426.

<sup>46</sup> Ibid., p. 426.

<sup>47</sup> Ibid., p. 185.

<sup>48</sup> Ibid., p. 164.

<sup>49</sup> Ibid., p. 162.

negotiates the linguistic and cultural differences of the foreign text by reducing them and supplying another set of differences, basically domestic, drawn from the receiving language and culture to enable the foreign to be received there.<sup>50</sup>

Venuti reste convaincu que la lecture d'une traduction littéraire sera toujours limitée et déformée par l'idéologie du traducteur.

## **2.8 : Friedrich Schleiermacher**

Friedrich Schleiermacher est un grand penseur du Romantisme allemand qui a présenté une théorie de la traduction dont l'influence dans le monde de la traduction fut considérable. Schleiermacher voyait la traduction littéraire comme un art. Selon lui, moins la présence de l'auteur est évidente dans un texte, comme dans un article de journal ou dans un itinéraire de voyage, plus la traduction s'agit d'une simple représentation. Plus le point de vue de l'auteur détermine la nature du travail, comme dans la littérature ou dans la poésie, plus le travail :

will partake of the higher realm of art, and so too the translator must bring different powers and skills to his work and be familiar with his author and the author's tongue in a different sense than the interpreter.<sup>51</sup>

Le rôle d'interprète diffère largement du rôle de traducteur parce que chaque être humain est maître du langage qu'il emploie : « every free-thinking, intellectually independent individual shapes the language in his turn. »<sup>52</sup> Pour cette raison,

---

<sup>50</sup> Venuti, p. 482.

<sup>51</sup> Friedrich Schleiermacher, « On The Different Methods of Translating » dans Venuti, p. 44.

<sup>52</sup> Schleiermacher dans Venuti, p. 46.

Schleiermacher prétend que chaque énoncé doit être considéré dans deux sens : premièrement, dans le contexte de son génie dans la langue d'origine ; et ensuite, dans la perspective de la personne qui l'interprète.

Selon Schleiermacher, la tâche du traducteur est d'être le trait d'union entre l'écrivain et le lecteur, tout en aidant le lecteur à y prendre plaisir, « without forcing the reader to leave the bounds of his own native tongue behind him. »<sup>53</sup> Selon lui, cette tâche a deux aspects: en premier lieu, le traducteur garde les mots de l'auteur aussi intacts que possible et il guide le lecteur vers l'auteur ; en second lieu, le traducteur interprète l'auteur selon les besoins du lecteur. Dans le premier cas, le traducteur fait l'effort de dépasser l'incapacité du lecteur à accéder au texte original. Il essaye, en fait, de partager et de communiquer sa propre expérience du texte, mais dans une langue comprise par le lecteur. Au contraire, dans le deuxième cas, le traducteur essaye de faire communiquer les mêmes idées que l'original, en guidant le lecteur vers sa propre interprétation des paroles de l'écrivain, comme si l'oeuvre avait été écrite dans la langue du lecteur.

Dans son grand travail sur le sujet de la traduction, « On the Different Methods of Translation, » Schleiermacher déclare que la traduction littéraire est une nécessité complexe;

There is the intrinsic value of making known across a linguistic border, an essential text. There is also a value in connecting with something that is different from what we know, with foreignness itself.<sup>54</sup>

---

<sup>53</sup> Schleiermacher dans Venuti, p. 49.

<sup>54</sup> Schleiermacher, cité par Susan Sontag, *At the Same Time* (New York: Farrar, Straus and Giroux, 2007), p.168.

Schleiermacher tenait à la notion que chaque personne ait sa propre identité, essentiellement liée à une seule langue. À ce propos, il a écrit :

Just as a man must decide to belong to one country, he must adhere to one language, or he will float without any bearings above an unpleasant middle ground.<sup>55</sup>

Quant au métier de la traduction, Scheleiemacher croyait qu'il fallait respecter au maximum le texte d'origine, tout en reconnaissant que le résultat serait maladroit. Il pensait que naturaliser une œuvre équivalait à lui enlever son esprit. Pour Schleiermacher, parler une autre langue représentait un mensonge. Il ne disputait pas l'idée qu'une personne puisse parler plusieurs langues, mais il insistait que chacun avait sa propre langue maternelle et qu'aucune langue à part celle-là ne pouvait lui être *organique* :

[...] the aim of translating in a way such as the author would have originally written in the language of the translation is not only out of reach, but also null and void in itself, for whoever acknowledges the shaping power of language, as it is one with the peculiar character of a nation, must concede that every most excellent human being has acquired his knowledge, as well as the possibility of expressing it, in and through language, and that no one therefore adheres to his language mechanically as if he were strapped into it...everyone produces original work in his mother tongue only, so that the question cannot even be raised of how he would have written his works in another language.<sup>56</sup>

Chez Schleiermacher, le modèle de l'inauthenticité est d'imaginer qu'on pourrait utiliser une deuxième langue dans le même esprit que sa langue maternelle.

---

<sup>55</sup> Schleiermacher, cité par Sontag, p.168.

<sup>56</sup> Ibid., p.169.

## 2.9 : Saint Jérôme

La traduction littéraire est elle-même une espèce de littérature. Ce n'est pas seulement une tâche mécanique. Saint Jérôme, qui a traduit la Bible hébraïque en latin, a réfléchi à ce métier, il y a 1600 ans, dans des lettres et des préfaces à ses traductions. Selon lui, c'est inévitable qu'on sacrifie la signification en reproduisant les mots et les images en traduction. Saint Jérôme a écrit :

It is an arduous task to preserve and grace unimpaired in a translation. Some word has forcibly expressed a given thought ; I have no word of my own to convey that meaning. A literal translation sounds absurd ; if, on the other hand, I am obliged to change either the order or the words themselves, I shall appear to have foresaken the duty of a translator.<sup>57</sup>

Ce qu'on lit dans une traduction, dit-il, ce n'est qu'une version appauvrie du texte original. La tâche du traducteur consiste en partie à réécrire le texte. Saint Jérôme a vécu à une époque très internationale, comme la nôtre. En contraste avec Schleiermacher, pour lui, parler une autre langue ne voulait pas dire être quelqu'un d'autre, ou être en conflit avec soi. Afin d'exprimer la difficulté de l'exercice, dans la préface d'une de ses traductions du grec ancien au latin Saint Jérôme a avoué :

If anyone thinks that the grace of language does not suffer through translation, let him render Homer word for word into Latin. I will go further and say that, if he will translate this author into the prose of his own language, the order of the words will seem ridiculous, and the most eloquent of poets almost dumb.<sup>58</sup>

---

<sup>57</sup> St. Jérôme, cité par Sontag, p.160.

<sup>58</sup> Ibid., p.161.

Pour Saint Jérôme, la langue servait strictement d'instrument de communication, non pas d'un moyen de se définir, comme pensaient d'autres théoristes comme Schleiermacher. La grande différence entre les points de vue des deux c'est l'idée de l'identité nationale comme cadre des différences linguistiques.

### **2.10 :Wendy Lesser -- *The Genius of Language***

L'idée de ce recueil d'essais sur la langue est de donner la parole aux auteurs qui écrivent en anglais, mais dont l'anglais n'est pas la langue maternelle. Lesser se demande si la langue n'est pas la clef de la culture chez les écrivains.

Joseph Skvorecky, écrivain tchèque, a eu une éducation privilégiée dans les années 1930 et 1940. On lui a appris le latin, l'allemand, le français et l'anglais, en cours particuliers, mais il a été séduit par l'anglais. « My inner language, since the murky days of sickly adolescence, was English. »<sup>59</sup> Il a toujours lu la littérature anglaise et américaine, et il a été très influencé par Hemingway, Faulkner, Waugh, et Conrad. Longtemps après avoir quitté la Tchécoslovaquie, il a continué à utiliser la langue tchèque. « The language was Czech. The language of my mother, of my writing. »<sup>60</sup> Il a essayé une seule fois d'écrire une œuvre en anglais, qui n'a pas été bien acceptée par les critiques. Quelque chose se perdait lorsque Skvorecky écrivait en anglais. Il se demande si c'était le génie de la langue.

---

<sup>59</sup> Joseph Skvorecky, « Trouble With Language » dans *The Genius of Language* (New York: First Anchor Books, 2005), p. 43.

<sup>60</sup> Skvorecky dans Lesser, p. 46.

Dans son article « Split Self », Nicholas Papandreou, écrivain et fils de l'ancien Premier Ministre de la Grèce, parle de ce *lien* entre le moi et la langue. Il explique qu'être élevé bilingue veut aussi dire être élevé dans deux cultures, dans deux identités qui s'opposent.<sup>61</sup> Il s'identifie mieux à l'anglais de sa mère, et il s'en est servi comme refuge quand sa famille s'est installée en Grèce. Il s'est fait un plaisir de jouer avec les mots et de s'inventer des mots en apprenant le grec, mais il a toujours tenu à l'anglais. Après avoir fait ses études aux États-Unis, il est rentré en Grèce pour faire son service militaire. Il décrit ainsi les premiers jours de cette expérience :

I immediately felt like an intruder, a jokester, a false twin who would soon be discovered for pretending to be the Prime Minister's son. I lived, thought and wrote in English, yet my father was by now not only Prime Minister, but also Minister of Defense (of Greece). »<sup>62</sup>

Après avoir décidé de gagner sa vie comme écrivain, il explique qu'il a reconnu qu'il pouvait exploiter la friction entre les deux langues, et qu'il pouvait remplacer le banal par de riche métaphor.<sup>63</sup> Il partage que toute sa famille s'est battue entre les deux langues. Il a dû enfin faire la paix avec sa « double-fenêtre » culturelle, et comme il l'explique :

I now treasure the split. English acts as a passport into unexplored territory, into the terrain of my fictional Greece, into the Greece of my memory, the Greece of my childhood.<sup>64</sup>

Le thème de cette dichotomie entre langue et culture est réitéré dans la conclusion à cette collection:

---

<sup>61</sup> Nicholas Papandreou, « Split Self » dans *The Genius of Language*, p. 111.

<sup>62</sup> Ibid., p. 122.

<sup>63</sup> Ibid., p.124.

<sup>64</sup> Ibid., p. 126.

Cultural intuitions, or forms or qualities of meaning, dancing about in language, derive from the unique historical experience of peoples. The intuitions are not in dictionaries, but carried by tones, gestures, nuances effected by word order, etcetera.<sup>65</sup>

Ne pas se rendre compte de l'importance des aspects culturels d'un texte risque d'engendrer une mauvaise traduction inapte à rendre le sens de l'original.

### **2.11 : Robert Weschler - Performing Without A Stage : The Art of Literary Translation**

La rime et l'allitération sont parmi les caractéristiques centrales de la poésie. Par conséquent, le traducteur se trouve souvent obligé d'abandonner la signification exacte d'un passage, en faveur du ton. Dans son livre *Performing Without A Stage ; The Art of Literary Translation*, Robert Weschler emploie comme illustration une traduction française de *The Waste Land* de T.S. Eliot.

In the room the women come and go  
Talking of Michelangelo

Dans le salon les femmes vont et viennent  
En parlant des maîtres de Sienne.  
(Pierre Leiris)

Leiris a dû laisser tomber « Michelangelo » afin de préserver la rime, mais il n'a pas sacrifié l'idée essentielle du passage, puisque l'idée principale était que les femmes discutaient de l'art.

Selon Weschler, le but est de faire apprécier au lecteur la complexité de la tâche du traducteur littéraire. Weschler dit qu'il s'agit d'exercice artistique qui échappe à la

---

<sup>65</sup> Lesser, p. 232.

plupart de personnes, même les très littéraire : « Translating is an active way of reading something closely, critiquing it, and writing it, all at the same time. »<sup>66</sup> Weschler constate que le processus de la traduction est une épreuve, du début à la fin. Quant au traducteur, il lui faut une connaissance du répertoire de l'auteur, une compréhension du contexte culturel et artistique de ses œuvres, et souvent de la vie personnelle de l'auteur, afin de mieux le comprendre et de bien rendre son œuvre.

Richard Wilbur, traducteur littéraire et poète estimé, avait commencé à faire de la traduction pendant ses études à Harvard, quand un ami français lui a demandé de traduire ses poèmes. Wilbur dit que par son amitié avec André du Bouchet, il a réussi à traduire ses poèmes, parce qu'il croyait avoir au moins une connaissance de la voix et des préoccupations du poète français. Mais Wilbur admet qu'il n'aurait jamais pu traduire les œuvres de n'importe qui,

without at least having the illusion of some kind of personal understanding – some understanding of the range of his feelings beyond the particular work.<sup>67</sup>

Weschler insiste que pour être traducteur vers l'anglais il faut que l'individu possède les caractéristiques suivantes :

[...]knowledge of a foreign language and a foreign culture, a wide-ranging knowledge of life, a wide-ranging knowledge of English and of English-language literature, excellent judgement and interpretive abilities, a good ear for language and thought,...persistence, self-discipline.<sup>68</sup>

---

<sup>66</sup> Robert Weschler, *Performing Without A Stage; The Art of Literary Translation* (North Haven, Connecticut: Catbird Press, 1998), p.13.

<sup>67</sup> Richard Wilbur, cité par Weschler, p.19.

<sup>68</sup> Weschler, p. 30.

Il faut reconnaître que la traduction, si elle n'est guère facile, est nécessaire. Sans le métier de traducteur, on ne pourrait pas avoir de fenêtre sur le monde entier et sur la littérature mondiale. Certes, les nuances d'un travail artistique sont parfois perdues dans la transposition entre langues, mais la traduction est la seule façon de présenter des cultures étrangères aux gens. Pourtant ce ne sont pas tous les écrivains qui pensent que l'aspect poétique est abandonné dans la traduction. W.H. Auden, le poète anglais, insiste sur le fait que ce qui constitue la poésie :

[...]is exactly what survives in translation : that which is so essentially poetic in a given poet's voice that it can be heard in any translation.<sup>69</sup>

Afin d'illustrer son point de vue, il donne l'exemple de la poésie de Cavafy, le poète grec, qui dépasse la traduction, grâce à son ton unique qui, selon Weschler, est absolu en anglais, quiconque le traducteur.

C'est l'art de la traduction qui nous permet d'accéder à la Bible, aux plus grandes œuvres russes, grecques, latines, et à Shakespeare, à Dante, à Doestoyevsky. Weschler soutient que les traducteurs sont capables de réaliser ce que personne d'autre ne peut faire, « they can introduce people to their art, give it an identity, create taste in it. »<sup>70</sup> C'est un métier et c'est un art.

## **2.12: George Steiner - After Babel**

Dans son introduction Steiner met l'accent sur l'élément artistique de la traduction, citant Henri Meschonnic :

---

<sup>69</sup> W.H. Auden, cité par Weschler, p. 62.

<sup>70</sup> Weschler, p. 295.

La théorie de la traduction n'est donc pas une linguistique appliquée. Elle est un champ nouveau dans la théorie et la pratique de la littérature. Son importance épistémologique consiste dans sa contribution à une pratique théorique de l'homogénéité entre signifiant et signifié propre à cette pratique sociale qu'est l'écriture.<sup>71</sup>

Le thème central de son texte est l'idée que la traduction inter-langues représente un point de départ pour l'étude de la langue elle-même. Chaque être humain accomplit un acte de « traduction » chaque fois qu'il entre en communication avec un autre. Au niveau de l'inter-langue constate-t-il, « translation will pose concentrated, visibly intractable problems. »<sup>72</sup> La traduction existe parce que les hommes parlent des langues différentes. C'est une difficulté socio-historique. Il se demande pourquoi l'*homo sapiens* ne se sert pas d'une langue commune, pourquoi on se trouve dans un tour de Babel. Steiner insiste que les problèmes épistémologiques et linguistiques implicites dans la traduction inter-linguistique sont fondamentaux puisque déjà implicites dans tout discours intralinguistique. L'intention de la traduction littéraire est la naturalisation du contexte du texte de source, la création d'un texte que l'auteur aurait écrit dans la langue de cible, s'il en avait été capable.

### **2.13 Jeffrey Green - *Thinking Through Translation***

Jeffrey Green, traducteur professionnel, a fait son étude sur l'éthique de la traduction du point de vue du traducteur. Il souligne le fait que les traductions, en tant que textes, ont un statut unique. Green y réfléchit, et se demande si, en ajoutant la fonction de

---

<sup>71</sup> Henri Meschonnic, cité par George Steiner, *After Babel* (Oxford: Oxford University Press), 1975, introduction.

<sup>72</sup> Steiner, p. 47.

la traduction à la communication linguistique, on n'introduit pas de nouvel élément dans la chaîne entre locuteur et auditeur. Il conclut qu'un traducteur est toujours présent comme élément d'une traduction. Le traducteur doit maîtriser la nuance, le détail, et surtout, la patience.

Green constate que la prérogative est au traducteur. Il compare la traduction d'un texte à l'interprétation d'une pièce musicale et il insiste sur le paradoxe du traducteur, qui représente « the author for readers in the target language[...]those readers reading the book in its original language for them. »<sup>73</sup> Il dit que si le métier de la traduction littéraire est considéré comme un art, le traducteur doit également être vu comme un artiste. Mais, le traducteur, selon Green, n'est pas un artiste au même sens que l'écrivain, parce qu'il prend la création d'un autre comme point de départ :

They don't have to create something that never existed before, and their area of creativity is relatively restricted. In fact, if translators are too creative, people will no longer acknowledge their work as translation. On the other hand, anyone who has practiced translation realizes very quickly that the task is not mechanical.<sup>74</sup>

La traduction est un processus compliqué, et le traducteur possèdera obligatoirement une très forte connaissance de deux langues. Il doit naviguer dans toute une série de choix lexicaux et stylistiques qui influencent le caractère du produit final. Green dit que la traduction est un métier demandant une bonne technique, de fortes connaissances, un jugement clair ainsi qu'une sensibilité esthétique et émotionnelle et

---

<sup>73</sup> Jeffrey Green, *Thinking Through Translation* (Georgia: The University of Georgia Press, 2001), p. 20.

<sup>74</sup> Green, p. 23.

que le traducteur d'un Flaubert ou d'un Thomas Mann doit être considéré comme un vrai artiste.

Le traducteur littéraire doit ré-écrire ce que le texte cherche à communiquer, en respectant le ton, le niveau de langue, et tout l'aspect littéraire du travail d'origine. Le traducteur est obligé de rechercher la signification de tous les mots, ainsi que la syntaxe de la phrase, et de s'assurer de la façon dont il écrirait le texte lui-même si c'était lui l'auteur. Lors de mon travail de traduction, j'ai été obligée de relire plusieurs fois le texte de *Captain Corelli's Mandolin* afin de m'assurer de l'intention de l'auteur, du point de vue des expressions et des petites communications non-verbales. Le traducteur ne pourrait jamais réussir à deviner la sensibilité de l'écrivain parce que son travail est constamment dicté par l'auteur, « always following where the writer leads, imitating moves. »<sup>75</sup>

#### **2.14 : Le cas de Simone de Beauvoir - La mauvaise interprétation**

Quand Simone de Beauvoir a écrit *Le Deuxième Sexe* en 1949, elle a choqué le public avec ses idées modernes sur la condition de la femme. La traduction américaine de cette œuvre à l'époque a été confiée à Howard Parshley, professeur de zoologie retraité parce qu'il avait écrit des textes sur la reproduction humaine, et la maison d'édition Knopf avait à tort supposé que *The Second Sex* s'agissait d'un manuel sexuel. Parsley ne connaissait rien du mouvement existentialiste ni de la philosophie. Toril Moi, professeur à l'Université Duke, a fait analyse détaillée de la traduction et en a relevé plusieurs

---

<sup>75</sup> Green, p. 82.

erreurs. Simone de Beauvoir elle-même, une fois qu'elle était consciente de la situation quelques années avant sa mort, a voulu qu'une nouvelle traduction anglaise fût publiée. En 2000, Sylvie Le Bon de Beauvoir, fille adoptive et héritière littéraire de Simone de Beauvoir, demanda une nouvelle traduction du *Deuxième Sexe*. Sara Glazer du *Washington Post* a suggéré :

A new translation would at the very least mean that English-speaking readers would finally have access to de Beauvoir's words free of Howard Parshley's 1950's prism.<sup>76</sup>

Les deux traductrices choisies pour faire la nouvelle traduction sont des Américaines qui habitent à Paris depuis quarante ans – Constance Borde, professeur d'anglais à l'Institut des Études politiques et Sheila Malovany-Chevallier, qui vient de prendre sa retraite après avoir enseigné l'anglais pendant trente-cinq ans dans la même faculté. Toutes deux admettent qu'elles sont en contact avec des philosophes, un biologiste, un expert en psychoanalyse, un médiéviste et des spécialistes de la poésie pour re-traduire la poésie de Paul Claudel, André Breton et Michel Leiris que de Beauvoir cite dans l'original. Elles ont l'intention de ré-insérer des passages que Parshley avait laissé tomber, afin de réduire le nombre de pages du livre en 1953. Voici un exemple extrême des difficultés de traduction dans l'ignorance du contexte culturel. Sans connaissance de la philosophie de Simone de Beauvoir, Parshley s'est trompé en traduisant ses idées. Sans références culturelles cette traduction a été un échec. La version finale de la traduction est souvent déterminée par la maison d'édition.

---

<sup>76</sup> Sara Glazer, « A Second Sex », *Bookforum*, April/May 2007: 34-36

## **Chapitre 3 – La Traduction**

### **3.1 : Introduction à l'exercice**

J'ai décidé que la meilleure méthode d'étudier le décalage entre les textes en version originale et les traductions serait de faire de la traduction littéraire moi-même. Dans ce chapitre, je présente ma traduction des extraits de dix chapitres comportant soixante-cinq pages du roman *Captain Corelli's Mandolin*. J'ai choisi des chapitres qui gardent le fil conducteur afin de permettre au lecteur de ma thèse de lire ma traduction sans avoir lu le texte original. Cette sélection résulte en une version abrégée du roman. Cette traduction représente un travail de plusieurs mois. Dans mes choix, j'ai essayé d'inclure une variété de jeux stylistiques utilisés par de Bernières. J'ai inclus des passages comportant des dialogues, des monologues ainsi que des descriptions narratives. Les jeux de mots entre l'anglais, le grec et l'italien se sont avérés difficiles à traduire en français. J'explique les difficultés dans l'appendice de ma thèse.

### **3.2 : La traduction :**

#### *La mandoline du Capitaine Corelli*

##### **Chapitre 1 : Le docteur Iannis commence son histoire et en est frustré**

Le docteur Iannis avait apprécié d'une journée convenable où aucun de ses patients ne mourut, ni ne déclina. Il participa à un vèlage, creva un abcès, arracha une molaire, donna une dose de Salvarsan à une femme galante et effectua un lavement désagréable mais spectaculairement fructueux. Il réalisa aussi un miracle par un acte de prestidigitation médicale.

Il gloussa tout seul, à l'idée que ce « miracle » était sans doute déjà réputé digne de St. Gerasimos lui-même ! Il se précipita chez le vieux Stamatis, qui l'avait appelé pour traiter un mal d'oreille et se retrouva en train de contempler un conduit auditif plus humide, plus uliginaire, et plus « stalagmatiques » que les grottes Drogarati ! Il avait commencé à nettoyer le cérumen, avec une allumette enroulée d'un bout de coton trempé d'alcool. Il savait que le vieux Stamatis était sourd de cette oreille depuis son enfance, et que c'était une source de douleur continuelle pour lui, mais il fut néanmoins surpris quand, enfoncé profondément dans la cavité poilue, le bout de coton sembla toucher quelque chose de très dur et rigide ; quelque chose, il faut le dire, qui défiait à toute explication physiologique ou anatomique. Il emmena le vieux vers la fenêtre, ouvrit les volets avec force, et une explosion de chaleur et de lumière méridionale envahit la chambre d'un un radieux éblouissement instantané, comme si un ange importun et excessivement lumineux avait choisi cet endroit par erreur pour une épiphanie. La femme

du vieux Stamatis poussa un « tut tut ». Laisser entrer tant de lumière dans la maison à cette heure ; cela ne convenait pas à la bonne ménagère qu'elle était. Elle était certaine que cela agitait la poussière ; elle pouvait voir clairement les particules se détacher de la surface des meubles.

Le docteur Iannis ajusta la position de la tête du vieux et inspecta attentivement son conduit auditif. Avec sa longue allumette, il appuya sur la forêt de poils gris et raides. Là gisait un objet sphérique. Il gratta la surface afin d'enlever la couche brune durcie et vit un pois. C'était sans doute un pois, car l'objet était vert clair, avec une surface quelque peu ridée – il n'y avait aucun doute dans ce cas. « Avez-vous jamais inséré quelque chose dans votre oreille ? » demanda le docteur.

« Rien que mon doigt. » répondit Stamatis.

« Et, depuis quand êtes-vous sourd de cette oreille ? »

« Depuis toujours, selon ma mémoire. »

Le docteur Iannis vit se former dans son imagination une image absurde. C'était le petit Stamatis avec le même visage noueux, le même dos voûté, la même surabondance de poils dans les oreilles, étendant le bras vers la table de la cuisine et prenant un petit pois séché dans un bol en bois. Il le goûte, et, le trouvant trop dur à grignoter, il la fourre dans son oreille. Le docteur gloussa. « Vous avez dû être un petit garçon très embêtant . »

« C'était un petit diable. »

« Tais-toi, femme, tu ne me connaissais même pas à l'époque. »

« Je le sais de ta mère, Dieu bénisse son âme » répondit la vieille, en pinçant les lèvres et en se croisant les bras, « et de tes sœurs aussi ».

Le docteur Iannis réfléchit. C'était décidément un petit pois durci et récalcitrant, trop bien coincé pour pouvoir être facilement délogé. « Avez-vous un hameçon, à peu près de la taille qu'il faut pour pêcher un mullet, avec une longue tige ? Et un petit marteau ? »

Les deux vieux se regardèrent en se demandant si le docteur avait perdu la tête . « Qu'est-ce que cela ait à voir avec mon mal d'oreille ? » demanda Stamatis, soupçonneux. »

« Tu as un embarras auditif énorme », répondit le docteur, toujours conscient de la nécessité d'entretenir un certain mystère médical et voyant bien que « un petit pois dans l'oreille » ne risquait pas de lui apporter de mérite. « Je pourrais le retirer avec un hameçon et un petit marteau ; c'est la façon idéale de résoudre un « embarras de petit pois. » Il prononça les mots dans un aigu français parisien dont il fut le seul à saisir l'ironie.

On alla chercher l'hameçon et le marteau et le docteur redressa soigneusement l'hameçon sur les dalles de pierre. Il appela ensuite le vieux et lui ordonna de poser la tête sur le rebord de la fenêtre, à la lumière. Stamatis resta là, regardant de tous côtés, tandis que la vieille se cachait les yeux dans les mains, tout en regardant entre ses doigts. « Dépêchez-vous, docteur, exclama Stamatis, « ce rebord est plus brûlant que l'enfer ».

Le docteur introduisit soigneusement l'hameçon redressé dans l'orifice hirsute et leva le marteau, mais son geste fut arrêté par un cri rauque, qui lui rappelait celui d'un

corbeau. Perplexe et horrifiée, la vieille femme se tordait les mains et gémissait : « O, o, o, vous allez lui enfoncer l'hameçon dans le cerveau ! Seigneur ayez pitié, Sainte Vierge et tous les saints, protégez-nous ! »

Cette interjection donna un répit au docteur; Il se dit que si le petit pois était très dur, la pointe risquait de ne pas le pénétrer, mais qu'elle l'enfoncerait plus profondément dans l'orifice. Il risquait même de lui percer le tympan. Il se redressa et tourna sa moustache blanche avec son index, tout en réfléchissant. « Changement de programme » annonça-t-il. « J'ai décidé, après réflexion , qu'il yaudrait mieux remplir son oreille d'eau afin de ramollir le bouchon superflu. Kyria, il faudra lui laisser l'oreille pleine d'eau tiède jusqu'à ce que je revienne ce soir. Empêchez-le de bouger, maintenez-le sur le côté, l'oreille remplie d'eau. C'est compris ? »

Le docteur Iannis revint à six heures et il délogea le petit pois ramolli, sans l'aide d'aucun marteau. Il le retira assez adroitement et le présenta au couple afin qu'il puisse l'examiner. Enrobé d'une croûte de cire épaisse et brune, laid et malodorant, le pois n'était pas identifiable comme matière légumineuse. « C'est très papilionacé, n'est-ce pas ? » demanda le docteur.

La vieille avait l'air d'avoir tout compris, ce qui n'était pas le cas, mais avec une expression d'émerveillement dans les yeux. Stamatis se donna une claque sur la tête et exclama, « Que c'est froid là-dedans! Mon Dieu, que ça fait de bruit! Je veux dire que tout est fort. Ma propre voix est forte. »

« Votre surdité est guérie » annonça le docteur Iannis. « Une intervention satisfaisante, je pense. »

« J'ai eu une intervention ! » dit Stamatis avec fierté. « Je suis le seul que je connaisse qui ait eu une opération. Et maintenant je peux entendre. C'est un miracle, voilà ce que c'est. Je sens ma tête vide, je la sens creuse. C'est comme si toute ma tête était remplie d'eau minérale, froide et claire.

« La Nouvelle Histoire de Céphalonie » lui présenta des difficultés - il lui parut impossible de l'écrire sans intrusion de ses propres sentiments et préjugés. L'objectivité semblait inatteignable, et il pensa que ses mauvais départs gaspillaient plus de papier que les habitants de l'île n'en utilisaient pendant toute une année. La voix qui émergeait de son histoire était inéluctablement la sienne et non la voix impartiale de l'histoire. Cette voix manquait de largesse et d'objectivité – ce n'était pas une voix olympienne.

Il s'assit et écrivit « la Céphalonie est une usine à bébés fabriqués à destination de l'étranger. Il y a plus de Céphaloniens qui vivent à l'étranger ou qui sont à la mer que dans l'île. Il n'y existe pas d'industrie capable de garder les familles unies sur le territoire. De plus, il n'y a ni assez de terre arable, ni assez de poissons dans les mers environnantes. Nos hommes partent à l'étranger et ne reviennent chez nous que pour mourir, ainsi notre île est peuplée d'enfants, de vieilles filles, de prêtres et de vieillards. Le seul côté positif, c'est que seules les femmes les plus belles se trouvent des maris parmi ceux qui restent. Cette *sélection naturelle* nous assure d'avoir les plus belles femmes de toute la Grèce et peut-être même de toute la Méditerranée. Notre triste réalité réside dans la production de très belles femmes, toutes fortes d'esprit, unies aux hommes les plus grotesques. Des hommes avec qui elles ne sont pas assorties, qui sont des bons à

rien, et pour toujours. Et nous avons de nombreuses femmes tristes et laides qui sont nées pour devenir veuves sans jamais s'être mariées. »

Le docteur remplit sa pipe et relut ce qu'il avait écrit. Il écoutait Pélaïa, en train de préparer les écrevisses dehors, dans le jardin, avec de grands clapotements. Il lut ce qu'il venait d'écrire à propos des belles femmes et pensa à sa femme, aussi précieuse que sa propre fille lui était devenue, à sa femme morte de la tuberculose, malgré tous ses efforts. « Cette île trahit son peuple, rien que par son existence, » écrivit-il, avant de froisser sa feuille et de la lancer dans un coin. Ça ne marcherait jamais. Pourquoi n'était-il pas capable d'écrire comme un écrivain ?

#### **Chapitre 4 : L'Ommosessuale**

Moi, Carlo Piero Guercio, j'écris ces mots avec l'intention qu'ils soient découverts après ma mort, quand on ne pourra plus me ridiculiser et quand ma réputation ne pourra plus être détruite. Les circonstances actuelles de la vie m'empêchent de faire testament au monde de ma nature avant de rendre mon dernier souffle. Jusqu'au dernier moment de mon existence, je suis condamné à porter le masque de la mauvaise fortune. Je suis réduit au silence éternel et infini. Je n'osais pas me confesser au prêtre. Je sais d'avance ce qu'on me dirait : que c'est une perversion, une abomination devant Dieu, que je dois atteindre la maîtrise de soi, qu'il faut me marier et mener la vie d'un homme normal, enfin que j'ai le choix dans tout cela.

Je n'ai pas parlé au médecin. Je me rends compte d'avance qu'il m'appellera « un pervers », que je suis bizarrement amoureux de moi-même, que je suis malade et que je peux me faire guérir, que ma mère est responsable, que je suis trop « efféminé », même

si je suis fort comme un boeuf et capable de soulever l'équivalent de mon poids, que je dois me marier et mener une vie normale. Comme si j'avais le choix.

Que puis-je dire à ces prêtres et médecins ? Je dirais au prêtre que Dieu m'a créé tel que je suis, que je n'ai pas choisi cette vie et que Dieu sait tout. Ainsi il doit être obligatoirement bon que je sois ainsi, même si la raison n'en est pas évidente.

Je peux expliquer au prêtre que si Dieu est la raison de tout, c'est bien Dieu qui est coupable et donc qu'il n'est pas juste de me condamner.

Et le prêtre me répondra: ainsi « C'est le travail du Diable, non celui de Dieu. » À quoi je répondrai, « Est-ce que ce n'est pas Dieu qui a créé Lucifer? Dieu n'est-il pas omniscient ? Comment puis-je être accusé de quelque chose qu'Il savait devoir m'arriver depuis le début des temps ? » Et le prêtre fera référence à la destruction de Sodome et Gomorrhe et me dira qu'il ne nous appartient pas d'interpréter les mystères de Dieu. Il me dira que nous sommes obligés d'être fécond, de multiplier. Je répondrai au docteur que je suis fait ainsi depuis ma naissance, que c'est la nature qui m'a déterminé ; comment suis-je sensé en changer ? Comment est-ce que je peux me forcer à désirer les femmes ? Pas plus que je pourrais me convaincre – tout à coup – que j'aime manger les anchois que j'ai toujours détestés. Je suis allé à la Casa Rosetta, mais j'ai détesté cette expérience, et j'ai même eu la nausée après. Je me sentais un vaurien, un vrai traître. Mais j'ai été forcé de le faire pour maintenir les apparences.

Et le médecin me dira : « Comment est-ce naturel ? La nature nous mène à nous reproduire. C'est contre la nature. La nature nous demande d'être fécond et de multiplier. »

C'est le complot des médecins et des prêtres qui nous répètent les mêmes choses en périphrases. C'est une théologie médicale et une médecine théologique. Je suis comme l'espion qui a signé une lettre qui m'engage au secret éternel. Je suis comme quelqu'un à qui il est interdit de prononcer une vérité malgré le fait qu'il soit le seul au monde à la savoir. Et cette vérité pèse plus que l'univers sur mes épaules, ce qui fait que je ressemble à Atlas, incliné toujours sous le fardeau qui brise les os et glace le sang. Je n'ai pas ma place dans ce monde, je suis comme une plante étouffée sans oxygène et sans lumière. Mes racines ont été coupées et mes feuilles enduites de poison. Je brûle du feu de l'amour, mais il n'y a personne pour le recevoir et le nourrir. Je suis étranger dans ma propre nation, étranger par rapport à ma propre race, détesté comme un cancer alors que je suis fait purement et simplement de la même chair que n'importe quel prêtre ou docteur.

Selon Dante, mon sort est confiné à la troisième bande du Septième Cercle de l'Enfer, dans la compagnie improbable des usuriers. Il m'offre un désert d'esprits nus, fouettés par des étincelles de feu. Il me fait courir en cercle à perpétuité et en vain, cherchant ceux dont j'ai souillé les corps. Tu vois comment c'est ? Je suis poussé à chercher partout rien que pour me faire remarquer. Je ne suis remarqué presque nulle part, mais là où je me trouve, je suis condamné. Notez médecins et prêtres, c'est si remarquable que Dante a eu pitié de nous tandis que Dieu non. Dante disait « Ça me rend malade, rien que d'y penser. » Et Dante avait raison. J'ai toujours tourné en rond, en vain recherchant le confort du corps, méprisé par Dieu, qui m'a créé, et toute ma vie fut un désert et une pluie d'étincelles.

Oui, j'ai tout lu, à la poursuite de l'évidence que j'existe, que je suis une possibilité. Et tu sais où je me suis trouvé ? Sais-tu dans quel endroit j'ai découvert que j'étais – dans une autre vie disparue, belle et réelle. Dans l'écriture d'un grec.

C'est ironique. Je suis un soldat italien, faisant souffrir le seul peuple dont les ancêtres ont donné à mon genre le droit d'incarner la forme parfait de l'amour.

Je me suis enrôlé dans l'armée parce que les hommes y sont jeunes et beaux, je l'avoue.

Et aussi parce que c'est Platon qui m'en a donné l'idée. Je suis probablement le seul soldat dans l'histoire qui se soit engagé grâce à un philosophe. Tu vois, je cherchais une vocation pour laquelle ma peine pourrait servir à quelque chose, et j'ignorais l'amour d'Achille et Patrocle, ainsi que celui d'autres grecs anciens. En bref, j'ai lu le symposium et j'ai découvert Aristophane, qui expliquait qu'il y avait trois sexes : les hommes et les femmes qui s'aiment, les hommes qui s'aiment, et les femmes qui s'aiment. Découvrir que j'appartenais à un autre sexe, c'était une révélation, une idée plus ou moins logique.

J'ai lu Phadeous qui a expliqué que s'il y avait quelque façon de formuler qu'un état ou une armée devrait se faire des amoureux et leurs amours, ils seraient tous de meilleurs gouverneurs de leur propre ville, s'abstenant du déshonneur, et se modelant sur l'honneur. Et en se battant, côte à côte, ce petit nombre conquerrait le monde entier.

Quel soldat ne choisirait pas d'être mieux vu par l'homme que par son aimé, soit en abandonnant son poste soit en se débarrassant de ses armes ? Il serait préparé à mourir mille fois avant de supporter ceci. Or, qui déserterait son bien aimé, ou le délaisserait à l'heure du danger Le plus grand lâche y deviendrait le héros le plus inspiré, le plus

courageux. Il serait motivé par l'amour. Selon Homère, ce dieu insuffle le courage dans l'esprit des héros.

Je savais que dans l'Armée il y aurait ceux que je pourrais aimer, en cachette et sans contact physique réel. Je trouverais quelqu'un à aimer, et je serais anobli par cet amour. Je ne le quitterais jamais pendant la bataille ; il ferait de moi un héros fidèle. J'aurais quelqu'un à impressionner, quelqu'un dont l'admiration me donnerait ce que je ne peux pas m'offrir moi-même – l'estime et l'honneur. J'oserais mourir pour lui, et si jamais je mourais, je saurais que j'avais commencé comme un déchet mais que l'impénétrable alchimie de l'amour m'a transformé en or.

C'était une idée romantique et peu plausible, et le plus curieux c'est que cette ligne de pensée a marché. Finalement, malgré tout, cela ne m'a rapporté qu'un chagrin incalculable.

### **Chapitre 13 – Le délire**

Mandras disparut pendant deux jours après la fête du saint, laissant Pélagia macérer dans une angoisse agitée. Elle ne pouvait pas imaginer ce qui avait pu lui arriver, et elle inventa justification après justification pour expliquer son absence – une absence qu'elle vivait comme un manque grandissant qui menaçait de devenir plus réel que sa vie quotidienne composée d'obligations et d'objets qui accaparaient son attention.

Elle était rentrée à pied de la fête avec son père, et avait conclu que le ton insouciant de la conversation était causé par le mélange de la boisson et du fait que Mandras ne l'avait pas retrouvée. À chaque pas, elle avait voulu interrompre le flot de commentaires sur la nature psychologique du miraculeux, et des observations

étonnamment grossières sur ce qui se passait à la périphérie de la fête. Pélaïa était emplie d'un mélange insupportable de tracas et de bonheur. Elle ne voulait rien de plus que parler de la demande en mariage de Mandras. Cela lui était plus pesant que le monde entier et elle éprouvait le besoin de partager son secret avec son père, afin de s'en alléger. Le docteur ne remarqua pas ses joues rouges, son manque d'attention, sa tendance à trébucher, ses gestes trop généreux, et sa voix un peu étranglée. Il avait atteint l'étape de l'ivresse où la joie vacille au seuil de la nausée et du vertige, et il s'était décidé à rentrer. Son bonheur le rendait insensible à l'état d'esprit de sa fille, et elle n'avait toujours pas partagé sa nouvelle avec lui lorsqu'ils arrivèrent chez eux. Le docteur prit Psispina, la chatte philosophe, dans ses bras et valsa dans la cour avec elle avant d'uriner sur la menthe et de se coucher, puant et tout habillé.

Pélaïa se coucha, mais ne put s'endormir. Une lune gibbeuse glissait des rayons de lumière argentée et inquiétante à travers les lattes des volets. Elle conspirait avec la chanson des cicadidés pour empêcher le sommeil, maintenant Pélaïa allongée sur le dos, les yeux grand ouverts. Elle ne s'était jamais sentie aussi éveillée. Elle se rejouait les événements de la journée: le miracle, les chansons et les danses, les bagarres, le concours, la demande en mariage. Tout cela lui revenait à l'esprit. Chaque souvenir revenait à l'image du beau Mandras, agenouillé dans une flaque de vin. Mandras, beau, lumineux et jeune, Mandras, aussi parfait qu'Apollon. Ses membres se couvrirent de sueur tandis qu'elle s'imaginait enveloppée par ses bras.

« Je t'aime » déclara-t-elle en même temps que le doute la creusait comme une invasion de petits diables invisibles. Le mariage était une chose sérieuse. Le mariage

signifiait bien échanger sa vie actuelle pour une autre. Cela signifiait quitter la maison de son père, avoir des enfants et travailler sans relâche, cela à la place de cette douce idylle avec ses disputes amusantes, sa routine tranquille et toutes ses excentricités. Elle se rebiffait à l'idée d'accepter l'autorité de quelqu'un d'autre que son père, dont les exigences, brusques et péremptoires, n'étaient rien que des requêtes déguisées sous un revêtement ironique. Comment se comporterait Mandras ? Le connaissait-elle vraiment ? Quelle certitude avait-elle qu'il était patient et humain ? Certes, il lui apportait des cadeaux, mais est-ce que les cadeaux s'arrêteraient une fois leur union conclue ? N'était-il pas trop jeune et trop impulsif ? Il y avait quelque chose de trop décidé dans ses mouvements, dans ses réponses irréfléchies ; peut-on faire confiance à quelqu'un qui répond tout de suite, sans réflexion ? Quelqu'un dont les actions et les paroles sont poétiques plutôt que solidement conçues ? Le soupçon que son cœur était intransegeant effrayait Pélagia. « Pourrait-il être un *romoi* sans qu'il le sache ? » se demanda-t-elle ? Comment distinguer le désir de l'amour ? Sous les airs simples du chant aigu d'un moustique elle compara son fiancé avec son père. Elle adorait son père ; oui, cela c'était l'amour. Mais qu'avait-il en commun avec le sentiment qu'elle éprouvait pour Mandras ? Était-il concevable que servir Mandras puisse ressembler à la liberté ? Était-ce simplement qu'il y avait plusieurs sortes d'amour ? Si ce n'était pas de l'amour qu'elle ressentait pour Mandras, pourquoi alors cette fièvre, ce désir perpétuel qui lui donnait des palpitations ? Pourquoi, tel Dieu ou un tyran, cette émotion la commandait-elle sans raison, et de façon irrésistible ? Pourquoi, comme les arbitrages de Patir Arsenios, ces émotions semblaient-ils avoir la force de loi non-écrite ? La lune se retira derrière

l'olivier, projetant les ombres des feuilles sur le mur, les clochettes mélancoliques des chèvres du Mont Ainos résonnaient dans la nuit légèrement fraîche et dehors, on pouvait entendre Psipsina qui fouinait dans le jardin. « Elle attrape ses souris » pensa Pélaïa, écoutant sa propre faim. Elle pensa à la joie de vivre d'une martre, à son innocence, absorbée par sa propre existence, et elle se rendit très vite compte qu'elle avait déjà troqué l'insouciance de la jeunesse pour quelque chose qui ressemblait à la tristesse. Elle s'imagina que Mandras était mort, et lorsque ses larmes coulèrent, elle fut choquée de constater qu'elle se sentait soulagée. Elle se reprocha une pensée si ignoble.

Le matin, elle sortit au jardin et s'inventa des tâches qui la permettraient de le voir dès qu'il descendrait la courbe du chemin, la même courbe où Velisarios lui avait tiré dessus. Elle examina la chèvre pour des tiques, qu'elle brûla avec une aiguille chauffée, puis elle refouilla dans le poil épais. Elle relevait souvent la tête afin de voir si Mandras arrivait. Son père alla prendre son petit-déjeuner au café et Pélagia pensa que Psipsina pouvait aussi avoir des tiques. Elle posa l'animal sur le mur le plus proche de la rue, et le brossa avec ses doigts à contresens. Pélaïa enfouit son nez dans le poil doux du ventre de Psipsina, et se sentit à la fois triste et réconfortée par la douceur de son parfum. Psipsina se tortilla et cria de joie quand les doigts agiles de Pélaïa trouvèrent deux puces et les écrasèrent. Pas prête à quitter le mur, Pélaïa brossa vigoureusement la martre afin de démêler les nœuds de sa fourrure. Elle mit Psipsina autour de son cou et décida d'aller chercher de l'eau, ce qui la mènerait au-delà du tournant. Psipsina dormait lorsque Pélaïa engagea les autres femmes en conversation au bord du puits mais Pélaïa oubliait les détails des scandales dont elles parlaient et détournait souvent les yeux. Elle commençait

à se sentir mal. Elle tira plus d'eau qu'il ne lui fallait et décida d'arroser les plantes. Épuisée par l'attente, elle s'assit à l'ombre d'un olivier, passa son bras autour du petit cou de sa chèvre qui continua à mâcher indifféremment comme si elle était seule ans l'univers. L'attente se transforma en impatience, puis en irritation. Pour embêter Mandras, Pélaïa décida d'aller se promener. Bien fait pour lui s'il la trouvait absente en arrivant. Elle suivit la route dans la direction que Mandras emprunterait; elle s'assit sur le mur jusqu'à ce qu'il fasse trop chaud, puis elle erra jusqu'au maquis où elle rencontra Lémoni, qui cherchait des sauterelles.

Pélaïa s'assis sur une pierre et regarda la petite fille qui sautait d'un coin de broussaille à un autre, ses doigts formants un poing dans l'air lorsque les sauterelles s'échappèrent .

« Quel âge as-tu, koritsimou ? » lui demanda Pélaïa tout à coup.

« J'ai six ans » Lemoni lui répondit-il. « Je viens d'avoir six ans. Après la prochaine fête, j'aurai sept ans »

« Tu sais compter jusqu'à dix ? »

« Je peux aller jusqu'à trente » dit Lémoni, qui entreprit d'en faire la démonstration : vingt-et-un, vingt-deux, vingt trente. »

Pélaïa soupira. Elle pensait que dans deux ans, Lémoni serait prête pour travailler dans la maison, et que ce serait la fin de la chasse aux petites bêtes dans le maquis. Il s'agirait alors de sombrer dans la monotonie, de se consacrer aux soins des hommes et de ne plus pouvoir discuter des choses importantes qu'avec d'autres femmes, lorsque les hommes n'écouterait pas ou lorsqu'ils joueraient au trictrac au kafénio au lieu

de travailler. Pour Lémoni, il n'y aurait pas de liberté avant de devenir veuve, au moment exact où toute la communauté se retournerait contre elle, comme si elle n'avait pas le droit de survivre à son mari, comme s'il était mort de la négligence de sa femme.

C'est pour ça qu'on devait faire des fils ; c'était la seule assurance contre une vieille indigente et terrifiante. Pélaïa souhaitait un meilleur sort à Lémoni, comme si c'était inutile de se le souhaiter à elle-même.

Lémoni poussa soudain un cri et tira Pélaïa de ses réflexions. Le cri ressemblait à un miaulement. Les yeux de Lémoni se remplirent de larmes, elle se serra l'index, elle était pliée et elle se balançait d'avant en arrière. Pélaïa courut vers la petite et lui desserra les doigts en lui demandant : « Que s'est-il passé, koritsi mou ? Qu'est-ce qui t'a fait mal ? »

« Elle m'a mordue, elle m'a mordue » pleura-t-elle.

« Mon Dieu, mon Dieu. Tu ne savais pas qu'elles mordent ? » Elle agita ses doigts devant sa bouche, en expliquant : « elles ont de grandes mâchoires avec des pinces. Tu n'auras plus mal dans un moment. »

Lémoni serra de nouveau son doigt. « Ça pique. »

« Si tu étais une sauterelle, est-ce que tu ne mordrais pas les gens qui tentent de t'attraper ? La sauterelle craignait que tu lui fasses du mal, donc elle t'a mordue. C'est la vie. Quand tu seras grande, tu verras que c'est pareil avec les gens. »

Pélaïa fit semblant de faire un charme pour guérir les piqûres de la sauterelle, puis elle ramena Lémoni apaisée au village. Il n'y avait toujours pas de Mandras, et tout était inhabituellement tranquille, tandis que les gens se glissaient partout, se soignant de

leur gueules de bois et de leurs contusions inexplicables. Un âne lança un braiment ridicule et prolongé et reçut un concert de « Ai gamissou » des profondeurs des maisons. Pélaïa se mit à la préparation du repas du soir, contente qu'il ne s'agisse pas de poisson. Plus tard, alors qu'elle était assise avec son père après leur promenade habituelle, il lui dit soudain, « je suppose qu'il n'est pas venu parce qu'il se sent aussi mal que tous les autres ». Pélaïa se sentit remplie de gratitude, elle lui prit la main et l'embrassa. Le docteur lui pressa la main et dit tristement : « Je ne sais pas comment je me débrouillerai quand tu ne seras plus là ».

« Papakis, il m'a demandé de me marier avec lui. Je lui ai dit qu'il fallait te demander permission. »

« Je n'ai pas envie de l'épouser, moi. Ça serait une meilleure idée qu'il t'épouse, toi, je pense » et il lui serra de nouveau la main. « Autrefois, il y avait des arabes sur un de mes bateaux. Ils avaient l'habitude de dire « Inshallah » à la fin de chaque phrase ; « je le ferai demain, Inshallah ». C'était parfois très ennuyant, parce qu'ils attendaient que Dieu agisse sur les choses qu'ils ne voulaient pas faire eux-mêmes; mais il y a de la sagesse là-dedans. Tu épouseras Mandras si la providence le veut ».

« Tu n'est pas d'accord, *Papakis* ? »

Il se retourna et la regarda avec douceur. « Il est trop jeune. Tout le monde est trop jeune pour se marier. Moi je l'étais. Et puis, je ne t'ai pas rendu service. Tu as lu la poésie de Cavafy. Je t'ai appris à parler la katharevoussa et l'italien. Il ne te vaut pas, mais il s'attend à être mieux que sa femme. C'est un homme, après tout. J'ai souvent

pensé que tu ne pourrais être bien mariée qu'avec un étranger, un dentiste norvégien, par exemple. »

Pélaïa rit à cette idée incongrue et devint silencieuse. « Il m'appelle Siora, » dit-elle.

« Je m'en inquiète. » Il y eut une longue pause pendant laquelle tous deux contemplaient les étoiles au-dessus des montagnes, et puis le docteur Iannis lui demanda : « As-tu jamais considéré que nous devrions émigrer ? Peut-être en Amérique ou au Canada ? Où ailleurs ? »

Pélaïa ferma les yeux et poussa un soupir. « Mandras » dit-elle.

« Oui, Mandras. Et ici c'est chez nous. Il n'y a pas d'autre endroit. À Toronto, il est probablement en train de neiger, et à Hollywood, personne ne nous donnerait de rôle. » Le docteur se leva et rentra dans la maison. Il revint, avec quelque chose de métallique en main qui brillait dans l'obscurité. Il l'offrit à sa fille, avec cérémonie. Elle prit l'objet, vit ce que c'était, sentit son poids inquiétant et le laissa tomber dans ses jupes avec un petit cri d'horreur.

Le docteur resta debout. « Il y aura une guerre. Des choses terribles se passent pendant les guerres. Surtout pour les femmes. Utilise ceci pour te défendre, et si nécessaire, sers-t'en pour toi-même. Tu peux aussi l'utiliser contre moi si les circonstances l'exigent. Ce n'est qu'un petit *deringer* mais »...il fit un signe de la main vers l'horizon... « une obscurité terrible est tombée sur le monde et chacun de nous doit faire ce qu'il peut. C'est tout. Même si tu ne le sais pas, koritsimou, il se peut que ton mariage doive attendre. Nous devons d'abord nous assurer que Mussolini ne s'invite pas

au mariage. » Il tourna les talons et rentra dans la maison, laissant Pélaïa seule, avec une peur qui lui remontait dans la poitrine. Elle se souvint que soixante femmes étaient montées au sommet des montagnes de Souli, avaient dansé ensemble puis s'étaient jetées, avec leurs enfants, dans le précipice, plutôt que de se rendre esclaves des turcs. Après quelques minutes, elle alla dans sa chambre, mit le *deringer* sous son oreiller, et s'assit au bord de son lit, caressant Psipsina d'un air absente, en imaginant de nouveau que Mandras était mort.

Le surlendemain de la fête, Pélaïa répéta le même ballet lent des tâches inutiles qui – au lieu de compenser l'absence de son amant, le soulignaient. Tout – les arbres, Lémoni en train de chanter, la chèvre, les gambades de Psipsina, le dandinement vaniteux du père Arsenios, les coups de marteau lointains de Stamatis qui fabriquait une selle pour l'âne, l'interprétation rauque de l'Internationale par Kokolios – il avait oublié la moitié des mots – tout n'était que signe de celui qui lui manquait. Le monde se retirait sous un voile de désespoir et de découragement qui rendait aux choses les caractéristiques des êtres ; même l'agneau parfumé d'ail et de romarin qu'elle préparait pour le dîner n'incarnait qu'un manque poignant de poisson. Ce soir-la, elle aussi se sentait trop épuisée et découragée pour s'endormir en pleurant. Dans ses rêves, elle accusait Mandras de cruauté et lui, il se moquait d'elle comme un satyre et s'éloignait d'elle sur les vagues.

Le troisième jour, Pélaïa descendit jusqu'à la mer. Elle se pencha sur un rocher et regarda un énorme navire de bataille vers l'ouest. C'était sans doute un bateau anglais. Elle pensa à la guerre et sentit son cœur s'alourdir, pensant qu'autrefois les hommes

étaient les jouets des dieux et n'avaient réussi à s'avancer que jusqu'à devenir les jouets d'autres hommes qui se prenaient pour des dieux. Elle joua avec l'euphonie des mots : « Hitler, Attila, Caligula. Hitler, Attila, Caligula. » En ne trouva aucun mot qui allait avec Mussolini, jusqu'à ce qu'elle pense à Metaxas. « Mussolini, Metaxas » se dit-elle, et elle ajouta « Mandras ».

Comme réponse à ses pensées, elle aperçut un mouvement du coin de l'œil. En bas, vers la gauche, un corps plongeait dans les vagues comme un dauphin humain. Elle observa le pêcheur brun avec un plaisir purement esthétique jusqu'à ce qu'elle se rende compte qu'il était complètement nu. Il devait être à une centaine de mètres d'elle, et elle comprit qu'il était en train de préparer un filet flottant avec une maille assez fine pour attraper des blanchailles. Il plongeait pendant de longs moments, étalant son filet en demi-cercle. Autour de lui, les mouettes tournaient et descendaient chercher leur part de la récolte. Avec précaution, mais sans honte, Pélaïa se glissa plus près afin d'admirer cet homme si lisse, tellement en harmonie avec la mer qu'il ressemblait à un poisson, un homme nu et sauvage, un homme comme Adam.

Elle le regarda enrouler le filet autour du banc, et, lorsque le pêcheur, qui brillait, se tint debout, halant d'une main après l'autre, les muscles contractés et les épaules roulant au rythme de l'effort, elle vit que c'était Mandras. Elle porta la main à sa bouche afin d'étouffer son cri d'étonnement et sa honte soudaine, mais elle ne s'éloigna pas. Elle restait paralysée par sa beauté et par l'harmonie et la force de son travail. Elle ne pouvait pas résister à l'idée que Dieu lui avait donné l'occasion de jeter un regard sur ce qui était à lui avant qu'elle ne le possédât ; les hanches fines, les épaules prononcées, l'estomac

tendu, l'ombre de l'aine avec son paquet mystérieux qui était l'objet de tant de commérages lubriques entre femmes au puits. Mandras était trop jeune pour être un Poséidon, trop dépourvu de méchanceté. Était-il alors une nymphe marine mâle ? Est-ce qu'il existait des néréides ou des naïades mâles ? Ne fallait-il pas offrir un sacrifice de miel, d'huile, de lait ou de chèvre ? Ou d'elle-même ? ...

Elle descendit en courant jusqu'au bord du sable et plissa les yeux en tentant de supprimer les flèches de lumière brillante et changeante que le soleil faisait étinceler sur l'eau, mais elle ne vit rien. Sans doute, Mandras s'était noyé ? Elle se rappela que voir un nymphe nu était un terrible malchance ; cela provoquait le délire. Que se passait-il ? Elle se tordait les mains et se mordait les lèvres. Le soleil brûlait ses avant-bras avec une intensité qui ressemblait à une vengeance, et elle les serra avec angoisse contre sa poitrine. Elle traîna encore un moment sur le rivage puis courut enfin chez elle.

Dans sa chambre, elle prit Psipsina dans ses bras et pleura. Mandras était noyé, il était parti avec les dauphins, il ne reviendrait jamais, c'était la fin de tout. Elle se lamenta de l'injustice et de la futilité de la vie et se soumit à la langue râpeuse de la chatte, qui léchait ses larmes salées. On frappa discrètement à la porte.

Mandras était là, avec un sourire hésitant, un seau de blanchaille à la main. Il se balançait d'un pied sur l'autre et parlait très vite : « Je suis désolé de ne pas être venu plus tôt, mais, tu sais, j'ai été malade le lendemain de la fête, c'était le vin, je n'allais pas trop bien. Et hier, j'ai dû aller à Argostoli chercher mes papiers militaires. Et je dois partir au continent après demain. J'ai parlé à ton père au kafénio et il nous a donné son appui. Je t'ai apporté du poisson, regarde, de la blanchaille. »

Assise au bord du lit, Pélaïa était engourdie ; c'était trop de bonheur, trop de désolation. Fiancée, officiellement, à un homme qui aurait dû se noyer dans la mer, un homme qui mélangeait le mariage avec la blanchaille et la guerre, un homme qui était toujours un garçon et qui jouait avec les dauphins, qui était trop beau pour aller mourir dans la neige en Tsamouria. Il lui semblait, tout d'un coup, qu'il était une création de ses rêves, une créature d'une fragilité effrayante et infinie, quelque chose de trop exquis et de trop éphémère pour être humain. Ses mains commencèrent à trembler. « Ne me quitte pas, ne me quitte pas » supplia-t-elle, et elle se souvint que c'était une malédiction de voir un nymphe nu, que cela provoquait le délire, et parfois la mort.

## **Chapitre 25 - Résistance**

Partout sur l'île, il y avait des graffitis qui se moquaient du fait que les italiens ne réussissaient pas à déchiffrer le scripte cyrillique. Ils prenaient le R grec pour un P, ne savaient pas que le G peut ressembler à un Y ou à un L renversé, ils n'avaient aucune idée de ce que représentait le triangle, ils pensaient qu'un E était un H. Ils interprétaient le thêta comme une sorte de O et ne comprenaient pas que le chiffre en forme de tente était le même que celui qui ressemblait à un Y renversé ; ils restaient perplexes devant les trois lignes horizontales qui pouvaient aussi bien être un gribouillage. Ils savaient par les mathématiques que pi représentait 22 divisé par 7, mais ignoraient qu'un E inversé voulait dire S, et que Y peut s'écrire comme V et était, en réalité un E. Ils ne se rendaient pas compte que O avec ligne verticale était égal à F et que X symbolisait K. Ils étaient nettement incapables de trouver la signification de l'élégant trident et l'oméga leur faisait penser à une boucle d'oreille. Ainsi, les conditions étaient idéales pour un

barbouillage nocturne d'énormes lettres à la peinture blanche sur tous les murs disponibles, d'autant plus que les particularités de l'écriture d'un individu pourraient rendre complètement illisibles les lettres. ENOSIS disputait l'espace avec ELEFThERIA, VIVE LE ROI cohabitait sans anomalie évidente avec OUVRIERS DU MONDE, ORGANISEZ-VOUS. ALLEZ-VOUS FAIRE FOUTRE, MACARONIS se trouvaient à coté de DUCE, MANGE DE LA MERDE. Un admirateur de Lord Byron avait écrit, « J'ai rêvé que la Grèce serait toujours libre » en caractères romains tremblotants et le Général Tsolakoglou, le nouveau chef collaborateur du peuple grec apparut partout dans des caricatures le montrant en train de commettre des actes obscènes et déplacés avec Il Duce.

Et puis, la décision fut prise de cantonner des officiers chez des membres choisis de la population locale. La première fois que Pélaïa l'apprit ce fut quand, en rentrant du puits, elle trouva un gros officier italien accompagné d'un sergent et d'un deuxième classe qui surveillait alentour d'un air satisfait en prenant des notes avec un crayon si usé qu'il devait lire les marques en creux de ce qu'il avait écrit en mettant le papier devant la lumière.

La peur d'être violée avait déjà abandonné Pélaïa, et elle s'était habituée à se renfrogner devant les expressions de mépris et à frapper les mains qui lui avaient fait des pincements exploratoires aux fesses. Les italiens s'étaient révélés des Roméo d'une espèce modeste résignés à être refusés mais qui ne perdaient néanmoins pas espoir. Elle avait senti un sursaut de peur momentané quand elle était rentrée et avait trouvé des soldats chez elle; et, à l'exception d'un seul moment d'indécision, elle serait retournée et

partie. Le gros officier sourit ouvertement, il monta son bras d'une geste qui signifiait : je m'expliquerais si je pouvais, mais je ne parle pas grec, puis il dit : « Ah » d'une manière qui signifiait : Enchanté de vous voir, comme vous êtes jolie. J'ai honte de me trouver dans votre cuisine, mais que puis-je faire d'autre ? » Pélaïa dit « A spettarmi vengo » et elle courut chercher son père au café.

Les soldats attendirent, comme cela était demandé, et bientôt Pélaïa reparut avec son père, qui attendait la rencontre avec impatience. Une appréhension était près de monter dans son cœur et de l'affaiblir, mais aussi un courage froid et détaché, comme il en arrive à ceux qui sont déterminés à résister à l'oppression avec dignité. Il se souvint de ses conseils aux jeunes hommes du café – « Il nous faut utiliser notre colère intelligemment » - et il se tint très droit. Il était vexé de ne pas avoir gardé sa moustache aux bouts cirés, pour être capable d'en froisser les extrémités d'un air menaçant et critique.

« Buon giorno » dit l'officier, en tendant sa main avec espoir. Le docteur reconnut la nature conciliante du geste et le manque de prétention du conquérant et, à sa propre surprise, il prit et serra la main offerte.

« Buon giorno » répondit le docteur. « J'espère bien que vous allez aimer votre séjour regrettablement court sur notre île. »

L'officier sourcilla en lui demandant, « notre séjour *court* ? »

« Vous avez été virés de la Libye et de l'Ethiopie » dit le docteur, laissant l'italien extrapoler la signification de ces mots.

« Vous parlez très bien l'italien » dit l'officier. « Vous êtes le premier que j'ai rencontré. Nous avons fort besoin de traducteurs pour travailler avec la population. Il y aurait des avantages. Il me semble que personne ici ne parle italien. »

« Je pense que vous voulez dire que personne parmi vous ne parle grec. »

« Exact. Comme vous dites. Ce n'était qu'une idée. »

« Vous êtes très gentil » dit le docteur Iannis, d'un ton acide, « mais je pense que vous trouverez que ceux parmi nous qui parlent italien perdront soudainement la mémoire quand vous le leur demanderez. »

L'officier rit. « Tout à fait compréhensible dans ces circonstances. Je ne voulais pas vous offenser. »

« Il y a Pasquale Lacerba, le photographe. C'est un italien qui habite à Argostoli, mais il est possible que lui, non plus, ne veuille pas coopérer. Mais il est assez jeune pour ne pas savoir mieux. Quant à moi, je suis médecin, et j'ai assez à faire sans devenir collaborateur. »

« Cela vaut la peine d'essayer » dit l'intendant militaire, « la plupart du temps nous ne comprenons rien. »

« C'est mieux comme ça » observe le docteur. « Peut-être pourriez-vous me dire pourquoi êtes-vous là ? »

« Ah » dit l'homme, se déplaçant nerveusement, conscient de sa position désagréable, « en fait, je suis désolé de le dire, c'est à grand regret que...nous serons obligés de cantonner un officier dans cette maison. »

« Il n’y a que deux chambres ici, celle de ma fille et la mienne. Ainsi ceci est impossible, et c’est aussi scandaleux, comme vous devez le reconnaître, je dois refuser. »

Le docteur se hérissait comme un chat en colère, et l’officier se gratta la tête avec son crayon. C’était vraiment très difficile que le docteur parle aussi bien l’italien; dans d’autres maisons, il avait évité ce genre de scène et avait laissé les militaires malchanceux expliquer la situation, en grognant et en gesticulant, une fois qu’ils arrivaient sans être prévenus avec leurs sacs militaires et leurs chauffeurs. Les deux hommes s’observaient, le docteur inclinait fièrement le menton et l’italien cherchait des mots clairs et doux. Tout à coup, l’expression du médecin changea et il demanda « Est-ce que vous avez dit que vous êtes intendant ? »

« Non, Signor Dottore, vous semblez l’avoir conclu vous-même. Mais je le suis. Pourquoi le demandez-vous ? »)

« Alors, vous pouvez accéder aux secours ? »

« Naturellement » répondit l’officier. « J’ai accès à tout. » Les deux hommes échangèrent des regards, l’un devinant parfaitement la ligne de pensée de l’autre. Le docteur Iannis dit : « Il me manque plusieurs choses, et la guerre a empiré la situation. »

« Et moi, il me manque un logement. Alors ? »

« Alors, on est d’accord » dit le docteur. « D’accord » répéta l’intendant, « quoi que vous vouliez, vous m’envoyez un message par le Capitaine Corelli. Je suis sûr que vous le trouverez très charmant. À propos, est-ce que vous savez quoi faire pour les cors ? Nos docteurs sont inutiles. »

« Pour vos cors, j'aurais probablement besoin de morphine, de seringues hypodermiques, d'onguent sulfurique et d'iode, de *neosalvarsan*, de pansements et de charpie, d'alcool chirurgical, d'acide salicylique, de scalpels et de collodion » répondit le docteur, « mais il m'en faudrait de bonne quantité, si vous me comprenez. Entre-temps, trouvez-vous des bottes de la bonne taille. »

Une fois l'intendant parti, emportant avec lui la liste des besoins du docteur, Pélaïa prit son père par le coude avec anxiété, et lui demanda « Mais, Papa, où est-ce qu'il va dormir ici ? Devrai-je cuisiner pour lui ? Avec quoi ? Il n'y a presque pas de nourriture. »

« Il prendra mon lit » dit le docteur, sachant parfaitement que Pélaïa protesterait.

« Ah, non, Papa, il prendra le mien. Je dormirai dans la cuisine. »

« Puisque tu insistes, koritsimou. Imagine un peu les médicaments et les instruments que cela nous apportera. » Il se frotta les mains et ajouta, « Le secret quand on est occupé c'est d'exploiter les exploités. C'est aussi savoir résister. Je pense que nous serons terribles pour ce capitaine. »

Sitôt le soir venu, le Capitaine Corelli arriva, conduit par son nouveau baryton Carlo Piero Guercio. Le quatre-quatre dérapa en s'arrêtant, produisant des nuages de poussière et un bruit de panique parmi les poulets qui picoraient dans la rue. Les deux hommes vinrent par l'entrée du jardin. Carlo regardait l'olivier, étonné par sa taille, et le Capitaine regardait partout, appréciant les signes d'une vie domestique tranquille. Il y avait une chèvre enchaînée à l'arbre, du linge accroché à un fil entre l'arbre et la maison ; il y avait une bougainvillée claire, une vigne grimpante et une vieille table sur

laquelle était posée une petite pile d'oignons coupés en dès. Il y avait aussi une jeune fille aux yeux foncés, un foulard sur la tête ; dans sa main, il y avait un gros couteau. Le Capitaine tomba à genoux devant elle et s'exclama dramatiquement, « S'il vous plaît, ne me tuez pas, je suis innocent. »

« Ne vous inquiétez pas, » dit Carlo, « il est toujours en train de faire des bêtises. Il ne peut pas s'en empêcher. »

Pélaïa sourit, contre son gré, et contre ses résolutions, et accrocha le regard de Carlo. Il était énorme, aussi gros que Velisarios. Deux hommes normaux auraient pu se mettre dans une des jambes de son pantalon, et elle aurait pu faire deux chemises pour son père du tissu de la chemise qu'il portait. Le Capitaine sursauta. « Je suis le Capitaine Antonio Corelli, mais vous pouvez m'appeler « maestro » si vous voulez, et celui-là... » il prit Carlo par le bras... « est un de nos héros. Il a cent médailles pour avoir sauvé des vies, et aucune pour en avoir ôté.

« Ce n'est rien » dit Carlo, souriant timidement. Pélaïa fixa son regard sur le soldat imposant et comprit intuitivement que, malgré sa taille et ses mains énormes qui pourraient entourer le cou d'un bœuf, c'était un homme doux et triste. « Un italien fier, c'est un phénomène, » dit-elle amèrement, se souvenant des instructions de son père de se montrer aussi dure que possible.

Corelli protesta. « Il a sauvé un camarade tombé au champ vide et sous le feu. Il est célèbre dans toute l'armée et il a même refusé de l'avancement. Lui, c'est les premiers soins ! Quel homme. ! Il a une balle grecque dans la jambe comme preuve; Et ceci, »...il tapa sur une valise dans sa main... « c'est Antonia. Peut-être ferons-nous des

présentations plus formelles plus tard. Elle est très pressée de faire votre connaissance, comme moi je le suis. Comment les hommes vous appellent-ils, s'il vous plaît ? »

Pélaïa l'examina avec attention pour la première fois, et se rendit compte, avec surprise, que c'était l'officier même qui avait commandé à son peloton de défilé, les yeux à gauche, en farce. Elle rougit. Au même moment, Corelli la reconnut et il se mordit les lèvres en se moquant. « Ah, s'exclama-t-il en se frappant le poignet. Il tomba à genoux encore une fois, baissa la tête en signe de pénitence et dit doucement : « Dieu me pardonne puisque j'ai péché. Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa. » Il se frappa la poitrine et essuya une larme imaginaire.

Carlo échangea des regards avec Pélaïa et haussa les épaules. « Il est toujours comme ça. »

Le docteur Iannis sortit et vit le capitaine agenouillé devant sa fille, s'aperçut de son expression amusée, et dit « Capitaine Corelli, je voudrais vous parler. Tout de suite. »

Choqué par la voix autoritaire du vieux, Corelli se leva, décontenancé, et offrit sa main au docteur, qui retint la sienne et dit d'un ton grincheux, « Je voudrais une explication. »

« De quoi ? Je n'ai rien fait. Il faut m'excuser. Je plaisantais seulement avec votre fille. »

Il s'agitait, nerveux et tristement conscient de la possibilité d'avoir fait un mauvais départ.

« Je veux savoir pourquoi vous avez dégradé le monument. »

« Le monument ! Vous me pardonnez, mais... »

« Le monument, celui qui se trouve au milieu du pont que de Bosset a construit. Il a été dégradé. »

Le Capitaine, perplexe, lui fit de gros yeux, puis son visage s'alluma. « Ah, vous parlez de celui en face de la baie, à Argostoli. Qu'est-ce que lui est arrivé ? »

« Il était inscrit sur l'obélisque « À la Gloire des Anglais ». J'ai entendu dire que quelques uns de vos soldats ont ébréché les lettres. Pensez-vous que vous pouvez effacer notre histoire aussi facilement? Etes-vous si stupide que vous pensez que nous oublierons ce qui y était écrit ? Est-ce votre façon de faire la guerre, par l'effacement de lettres ? Quel genre d'héroïsme est-ce-là ? La voix du docteur monta à un nouveau niveau de véhémence, « Dites-moi comment vous aimeriez que nous défigurions les pierres du cimetière italien Capitaine ? »

« Je n'ai rien à voir avec ça, Signor. Vous accusez le mauvais homme. Je vous demande pardon pour l'offense, mais... » il haussa les épaules... « la décision ne vient pas de moi, ni des soldats. »

Le docteur grimaça et leva le doigt, le pointant en l'air, « il n'y aurait pas de tyrannie, Capitaine, et pas de guerres, si les sous-fifres agissaient selon leur conscience. » Le capitaine jeta un coup d'œil à Pélaïa, comme s'il attendait son appui, et il éprouva la sensation insupportable d'avoir été renvoyé de l'école. « Je dois protester » dit-il faiblement.

« Vous ne pouvez pas protester, car il n'y a pas d'excuse possible. Et pourquoi, me direz-vous, l'apprentissage de l'histoire grecque a-t-il été interdit dans nos écoles ? Pourquoi est-ce que tout le monde est obligé d'apprendre l'italien, hein ? »

Pélaïa sourit intérieurement ; elle n'aurait pas pu calculer combien de fois elle avait entendu son père exposer qu'il serait absolument nécessaire et parfaitement raisonnable de rendre l'italien obligatoire dans les écoles.

Le capitaine eut envie de se tortiller comme un petit qui s'est fait prendre en train de voler des gâteaux de la boîte du dimanche. « Dans l'Empire italien, dit-il en ressentant l'amertume des mots sur sa langue, il est logique que tout le monde apprenne l'italien...Je crois que c'est ça la raison. Je n'en suis pas responsable. Je le répète. » Il commença à transpirer visiblement. Le docteur lui lança un regard qui devait être, et qui était, profondément défaitiste. « Pathétique » dit-il et se retourna. Il rentra dans la maison et s'assit à son bureau, satisfait. Il se pencha et taquinant Psipsina en chatouillant ses moustaches il lui confia, je viens de le mettre à la porte ».

Dehors, dans le jardin, le Capitaine Corelli restait stupéfié, et Pélaïa avait pitié de lui. « Votre père est... » commença-t-il, mais les mots lui échappèrent. « Tout à fait » confirma Pélagia.

« Ou dois-je dormir ? demanda Corelli, content de tout ce qui pourrait le distraire ; tout son bonheur venait d'être réduit en poussière. « Vous aurez mon lit » annonça Pélaïa. Dans des circonstances normales, Antonio Corelli aurait demandé avec enthousiasme « est-ce que nous le partagerons, alors ? Que c'est généreux. » Mais maintenant, après les paroles du docteur, cette nouvelle l'horrifiait. « C'est hors de question » dit-il brusquement. « Ce soir, je dormirai dans le jardin et demain, je demanderai un autre logement. »

Pélagia fut choquée par le sentiment de panique qui montait dans sa poitrine. Était-il possible qu'il y ait quelque chose en elle qui veuille que cet étranger, cet intrus reste ? Elle rentra dans la maison et rapporta à son père la décision de l'italien. « Il ne va pas partir » dit-il. « Comment pourrais-je l'intimider s'il n'est pas ici »? Et en tout cas, il semble être un garçon agréable.»

« Papa, tu l'as réduit à la taille d'une puce. J'ai failli avoir pitié de lui. »

« Tu l'as fait, tu as eu pitié de lui, koritsimou. Je l'ai vu sur ton visage. » Il prit le bras de sa fille et l'accompagna dehors. « Jeune homme, dit-il au capitaine, vous restez là, que ça vous plaise ou non. Il est tout à fait possible que votre intendant décide de nous imposer quelqu'un de pire.»

« Mais le lit de votre fille, Dottore ? Cela ne serait pas...cela serait une chose terrible. »

« Elle sera très confortablement installée dans la cuisine, Capitaine. Peu m'importe que vous vous sentiez mal), ce n'est pas mon problème. Ce n'est pas moi, l'agresseur. Comprenez-vous ? »

« Oui, » dit le capitaine, bouleversé, mais pas tout à fait rassuré de ce qui lui arrivait.

« Kyria Pelagia apportera de l'eau, du café et des mezedakia à manger. Vous verrez que nous ne manquons pas d'hospitalité. C'est notre tradition, Capitaine, d'être généreux, même envers ceux qui ne le méritent pas. C'est une question d'honneur, une idée qui pourrait vous sembler étrange et inconnue. Votre ami corpulent est bienvenu s'il veut se joindre à nous. »

Carlo et le capitaine partagèrent nerveusement les petites tartes aux épinards, le calamar, et les dolamades farcies au riz. Le docteur les regardait de travers,

intérieurement ravi du succès de début de son nouveau projet de résistance ; les deux soldats évitaient son regard, commentant poliment la beauté de la soirée, l'incroyable taille de l'olivier et tout qui leur venait à l'esprit.

Carlo partit avec satisfaction en voiture et le capitaine s'assit misérablement sur le lit de Pélaïa. C'était l'heure du repas du soir et, malgré les hors d'œuvres, son estomac grognait involontairement. L'idée même de ne plus manger de cette bonne nourriture l'affaiblait. Le docteur entra et lui dit, « Le remède à votre problème c'est de manger beaucoup d'oignons, de tomates, de persil, de basilic, d'origan et d'ail. L'ail servira comme antiseptique pour les fissures, et les autres choses, mangées ensemble, amolliront les selles.

Le Capitaine le regarda quitter la chambre, et se sentit plus humilié qu'il n'aurait jamais cru que ce soit possible. Comment le vieux pouvait-il savoir qu'il souffrait des hémorroïdes ?

Père et fille s'assirent à table, tous deux deux faisant cliqueter leurs couverts sur les assiettes et ils attendirent jusqu'à être certains que l'italien devait mourir de faim et devait se sentir comme un galopin banni de l'école, pour l'inviter à se joindre à eux. Il s'assit avec eux et mangea en silence.

Plus tard, alors que la patrouille couvre-feu était déjà passée, le docteur annonça son intention d'aller se promener. « Mais, le couvre-feu, proteste Corelli. Et le docteur répondit, « Je suis né ici, c'est mon île. » Il ramassa son chapeau et sa pipe et partit.

« Il faut que j'insiste Je dois insister » le capitaine appela en vain le docteur, qui tournait prudemment autour de la maison, attendant un quart d'heure avant de s'asseoir

sur le mur, pour espionner la conversation des deux jeunes. Pélaïa regarda Corelli qui était assis à la table, et se sentit obligée de le réconforter. « C'est qui, Antonia ? » lui demanda-t-elle.

Il évita ses yeux. « C'est ma mandoline. Je suis musicien. »

« Musicien ? À l'armée ? »

« À l'époque où je me suis engagé, Kyria Pélaïa, la vie d'un militaire consistait surtout à être payé pour ne rien faire.

### **Chapitre 27 – Un discours sur les mandolines et un concert.**

Le docteur se réveilla à son heure habituelle, et partit au café sans réveiller Pélaïa ; il l'avait regardée, enroulée dans ses couvertures sur le sol de la cuisine, et il n'avait pas eu le courage de la déranger. Son sentiment que l'homme avait une obligation morale de se réveiller à l'heure était offensé, mais d'un autre côté, elle travaillait fort pour lui, et elle était déjà épuisée par les difficultés et bouleversements de la guerre. De plus, elle était très jolie avec ses cheveux en désordre sur le traversin, la couverture tirée jusqu'au nez avec rien qu'un petit bout d'oreille visible. Il était resté à la regarder, des émotions paternelles montant dans sa poitrine et il ne pouvait pas s'empêcher de se pencher pour examiner son oreille, afin de s'assurer qu'elle était en bonne santé ; il y avait un petit bout de peau suspendue à une mèche vaporeuse au niveau de son oreille et du *meatus auditore externat*, mais elle dégageait une impression de parfaite santé.

Le docteur sourit au-dessus d'elle, puis s'attrista en pensant qu'un jour elle aussi deviendrait vieille, courbée, et ridée, sa beauté se dessècherait et se fanerait comme les feuilles sèches d'automne, alors que personne ne saurait qu'elle avait jamais existé.

Saisi du sentiment de la valeur de l'éphémère, il s'agenouilla et lui posa un baiser sur sa joue. Il s'en alla au café dans une humeur sombre contrastait avec la sérénité du matin clair. Le capitaine, réveillé par la douleur aigue d'une hémorroïde, entra dans la cuisine, vit Pélaïa qui dormait à poings fermés et ne sut que faire. Il aurait aimé se préparer un café et manger un fruit, mais lui aussi fut captivé par la tranquillité désirable de la fille endormie, et pensa que la réveiller en faisant de bruit aurait été un sacrilège. En outre, il voulait lui éviter l'embarras de se trouver devant lui en chemise de nuit ; de plus, c'était terrible de se faire rappeler la honte d'avoir chassé de son lit la propriétaire légitime. En l'observant, il eut la forte envie de se glisser près d'elle – rien ne lui aurait semblé plus naturel – mais il retourna à sa chambre et sortit Antonia de son étui. Il commença à répéter, surtout le placement des doigts de la main gauche effleurant les cordes de ses doigts plutôt que d'employer un plectre. Il prit le plectre et diminua les cordes en plaçant sa main droite à travers le chevalet de la mandoline afin de jouer *sordo*. Cela donna un son très proche de celui d'un violon jouant un pizzicato et il se mit à jouer avec une grande concentration un morceau de Paganini très difficile et très rapide, composé entièrement de pizzicati.

À mi-chemin entre le sommeil et la conscience, le rêve clair de Pélaïa prit le rythme de la musique lointaine. Elle se rappelait la veille, quand le Capitaine était arrivé à la maison sur un cheval gris qu'il avait emprunté à l'un des soldats qui patrouillaient chaque soir pendant le couvre-feu. L'animal capricieux avait été dressé à caracoler et son propriétaire avait pris l'habitude d'impressionner les filles en lui faisant exécuter ce joli tour chaque fois qu'il en voyait une. Le cheval avait vite compris et, maintenant, il

caracolait volontiers dès qu'il rencontrait un être humain en jupe avec des cheveux longs et des yeux brillants. Tous les soldats enviaient cet animal et son cavalier était toujours disposé à le prêter aux officiers étant entendu que des ajustements avantageux seraient apportées à la liste de leurs responsabilités. Le jour où le capitaine l'empruntait, son propriétaire était exonéré de la corvée des toilettes.

Quand Corelli était arrivé à l'entrée de la cour, Pélaïa avait levé les yeux de sa chèvre qu'elle était en train de brosser, le cheval avait dressé les oreilles et s'était mis à caracoler. Le capitaine avait levé sa casquette, avec un grand sourire, et Pélaïa avait éprouvé un plaisir d'une intensité telle qu'elle n'en avait rarement connu auparavant.

Dans son rêve, le cheval caracolait sur le tempo de Paganini et son cavalier avait tantôt le visage de Mandras, tantôt celui du capitaine. Elle trouvait cela irritant et elle fit un effort mental pour réduire les visages à un seul. Il devint celui de Mandras, mais cela ne la satisfait pas et elle le changea en celui de Corelli. Si quelqu'un était présent dans la pièce, il l'aurait vue sourire dans son sommeil.

Assis sur le lit, Corelli s'absorba tellement dans sa répétition qu'il oublia la fille qui dormait et se mit à travailler sur la vitesse de son tremolo. Pélaïa s'éveilla dix minutes plus tard. Ses yeux clignaient et elle resta allongée une seconde en se demandant si elle dormait encore. Un très beau son parvenait de quelque part dans la maison, comme si une grive musicienne avait adapté sa chanson au goût des humains et ouvert son cœur sur une branche près de la fenêtre. Un rayon de lumière pénétrait la cuisine, Pélaïa avait chaud et s'aperçut qu'elle avait dormi plus longtemps que d'habitude. Elle s'assit, entoura ses genoux de ses bras et écouta. Puis elle ramassa ses vêtements, posés à côté de son grabat,

et alla s'habiller dans la chambre de son père, toujours attentive aux trilles de la mandoline. « C'était très beau » commenta Pélaïa.

« Quand la guerre sera finie, » dit Corelli, « je deviendrai concertiste professionnel et un jour je composerai un vrai concerto en trois mouvements pour mandoline et petit orchestre. »

« Vous allez être riche et célèbre, alors. » dit-elle, se moquant de lui.

« Pauvre, mais heureux. Il me faudra un deuxième métier. Et vous, à quoi rêvez-vous ? Être médecin, avez-vous dit. »

Pélaïa haussa les épaules en tordant la bouche avec une expression de résignation et de scepticisme. « Je ne sais pas », dit-elle, enfin. « Je sais que je voudrais faire quelque chose, mais je ne sais pas quoi. On ne permet pas aux femmes de devenir médecins, si ? »

Ce soir-là, le docteur lui-même demanda un concert. Pélaïa et lui se retrouvèrent dans la cour lorsque le capitaine étala sa partition sur la table et plaça une lanterne sur le cote afin de l'éclairer et de l'empêcher d'être emportée par la brise. Il s'assit solennellement et commença à plaquer un accord avec le médiator. Le docteur haussa les sourcils, perplexe.

Le docteur se leva et fit un geste de la main vers l'olivier, la chèvre, la maison, le ciel nocturne. « Mesdames et messieurs, » cria-t-il, « pardonnez-moi d'interrompre le concert. » Il se tourna vers Corelli, « est-ce une salle de concert ? Et est-ce que mes yeux se trompent ou n'y a-t-il aucun orchestre ? Y a-t-il un seul trombone ? Ou le plus petit, le moindre violon ? Où, je vous prie, se trouve le chef d'orchestre, et où se trouve la reine parée de bijoux ? »

Le capitaine soupira avec résignation. Pélaïa le regarda avec sympathie et le docteur ajouta, « Autre chose. Pendant que vous jouez, tout en imaginant votre orchestre, vous avez des expressions plus stupides les unes que les autres. Comment pouvons-nous nous concentrer devant un tel spectacle ?

### **Chapitre 29 – L'étiquette**

Un matin ensoleillé, au début de l'occupation, le Capitaine Antonio Corelli se réveilla avec un sentiment de culpabilité, comme d'habitude. C'était l'émotion qui l'assaillait chaque matin et qui lui laissait le goût amer dans la bouche. C'était qu'il dormait dans le lit de quelqu'un d'autre. Il voyait sa confiance en lui-même diminuer de jour en jour, lorsqu'il se battait avec l'idée qu'il avait dérangé Pélaïa, et qu'elle dormait enveloppée de couvertures, sur les dalles froides de la cuisine. Il est vrai que Psipsina rampait à côté d'elle pendant les nuits les plus fraîches, et il est aussi vrai qu'il lui avait offert deux sacs de couchage militaires à placer l'un par-dessus l'autre afin de former un matelas, mais il se sentait toujours honteux, et se demandait si elle considérerait que son lit serait à jamais contaminé. Il s'inquiétait aussi qu'elle soit obligée de se réveiller très tôt afin d'être présentable et d'avoir rangé son lit avant qu'il n'entre dans la cuisine. Il la trouvait, baillant, un doigt suivant l'anglais difficile de l'encyclopédie médicale, ou encore crochétant une couverture qui ne semblait jamais s'agrandir. Tous les jours, il levait sa casquette et disait, « Buon giorno, Kyria Pélaïa » et tous les jours il lui semblait ridicule de connaître le mot grec pour mademoiselle et pas celui pour dire « bonjour ». Rien ne lui faisait autant plaisir que de la voir sourire. C'est pourquoi il décida d'apprendre à dire bonjour en grec pour pouvoir le faire avec aisance en passant devant elle

pour rejoindre Carlo qui l'attendait pour le raccompagner en jeep. Il demanda conseil au Dr. Iannis.

Celui-ci était de mauvaise humeur, pour la simple raison qu'il le voulait ce jour-là. Connaître le gros maréchal avait rendu son travail beaucoup plus facile qu'en temps de paix et comme le maréchal était sans doute hypochondriaque, il le voyait assez souvent pour se procurer toujours les produits qui lui étaient indispensables. Curieusement, juste au moment où il avait enfin de quoi les soigner, les insulaires cessèrent de tomber malades. L'arrêt collectif de la maladie en période de pénurie était un phénomène dont il avait entendu parler, mais dont il n'avait jamais été témoin, et chaque fois qu'il entendait parler d'un succès des Alliés, il s'inquiétait du déluge inévitable de maladies qui se produirait après la libération. Il avait commencé à en vouloir aux Italiens d'avoir diminué son utilité et c'est peut-être pour cette raison qu'il apprit à Corelli qu'en grec *bonjour* se dit *ai gamisou*.

« Ai gamisou » répéta Corelli trois ou quatre fois, puis il dit, « Maintenant je pourrai le dire à Pélaïa. »

Le docteur fut horrifié et réfléchit vite. « Oh, non, » dit-il « vous ne pouvez pas dire ça à Kyria Pélaïa. A une femme qui habite dans la même maison, on dit *kalimera*. C'est une des règles bizarres de certaines langues.

« Kalimera » répéta le capitaine.

« Et si quelqu'un vous salue » continua le docteur, « vous devrez répondre *poutanas yie* ».

Le capitaine s'entraîna, « Poutanas yie. » En sortant, il dit fièrement, « Kalimera, Kyria Pélaïa. »

« Kalimera » répondit Pélaïa, en retirant les mailles de son crochet inutile. Corelli s'attendait à ce qu'elle soit surprise ou qu'elle lui sourie, mais elle n'eut pas de réaction. Déçu, le capitaine s'en alla et après son départ, Pélaïa sourit.

Dehors, Corelli constata que Carlo ne s'était pas encore manifesté, et il pratiqua son nouveau salut auprès des villageois. « Ai gamisou » dit-il allègrement à Kokolios qui le regarda de travers, renfrogna et cracha dans la poussière.

« Ai gamisou » dit-il à Velisarios, qui s'écarta sur-le-champ en lui déversant un torrent d'invectives que le capitaine ne comprit heureusement pas. Corelli évita d'être frappé par l'énorme homme violent seulement en lui offrant une cigarette. « Je ne devrais pas parler aux grecs » pensa t-il.

« Ai gamisou » dit-il à Stamatis, qui avait récemment commencé à faire semblant de redevenir sourd pour pouvoir supporter son mariage. « Poutanas yie » marmonna le vieux en passant.

Le soir, à Argostoli, le capitaine essaya fièrement sa nouvelle salutation sur Pasquale Lacerba, le photographe déguinguandé, qu'on avait poussé à travailler comme interprète, et il fut affolé de découvrir, après quelques malentendus, que le docteur l'avait trompé. Il se retrouva assis dans un café près de la mairie, plus malheureux que fâché. Pourquoi est-ce que le docteur avait fait ça ? Il croyait qu'ils avaient établi entre eux une sorte de respect mutuel, et pourtant le docteur lui avait appris à dire « allez vous faire foutre » et « fils de pute » et le capitaine avait été ridiculisé toute la journée en enlevant sa casquette et en souriant pour dire ces choses terribles. Mon Dieu, il les avait même dits à un prêtre, à un chien gentil, et à une petite fille au visage sale mais innocent.

## Chapitre 61 – La séparation prévient la mort

Au lieu de rentrer à Casa Nostra avant l'aube, Corelli resta avec Pélaïa avec l'accord du docteur. S'il serait, dans un bref délai, leur dernière jour ensemble, il leur semblait tout à fait acceptable de risquer se faire voir, et, d'ailleurs Corelli faisait très grec dans ses vêtements paysans et avec sa magnifique barbe qui laissait apparente une cicatrice livide sur sa joue. En outre, il parlait maintenant assez bien le grec pour duper un allemand qui n'en parlait pas un mot. Il se frappait le dos de la main pour indiquer quelque chose de nulle, et il relevait la tête en claquant la langue pour signifier son désaccord. De temps en temps, il rêvait en grec, ce qui contrariait son âme endormie car ça ralentissait le rythme de ses rêves ; et il découvrit qu'en parlant grec, sa personnalité changeait de celle qu'il avait lorsqu'il parlait italien. Il se sentait plus farouche, et, pour quelque raison extraordinaire qui n'avait absolument rien à voir avec sa barbe, il se sentait plus poilu.

Tous trois étaient assis dans cette cuisine très familière, tristes et inquiets, se parlant doucement, hochant la tête en pensant à tous leurs souvenirs.

« Il y a tant de choses que je n'oublierai jamais » dit Corelli, « comme pisser sur les herbes. Quand j'ai été invité à pisser dessus, j'ai su que j'étais accepté. »

« J'aimerais bien que mon père cesse de le faire » commenta Pélaïa, « ça me rend anxieuse quand je m'en sers. Je perds des heures à les laver. »

« Je me sens coupable de partir vivant, alors que tous mes amis sont morts et que Carlo est enterré dehors, dans le jardin. »

« Dans l’Odyssée, Achille dit : Mettez-moi sur la terre de nouveau, et je préférerais être serf dans la maison d’un homme sans terre que le roi de tous ces morts. Et il avait raison, » dit le docteur. « Quand nos aimés meurent nous devons vivre pour eux ; regarder avec leurs yeux ; nous rappeler leur manière de parler et nous servir de leurs mots. Nous devons être reconnaissants de pouvoir faire des choses à leur place, tout en éprouvant du chagrin. C’est ainsi que je vis sans la mère de Pélaïa. Les fleurs ne m’intéressent pas, mais en mémoire d’elle, je contemple un ciste ou un lis. En mémoire d’elle, je mange des aubergines, parce qu’elle les adorait. Pour vos camarades, vous devez faire de la musique en vous amusant,. Et en tout cas, il est fort possible que vous ne surviviez pas au voyage à Sicile.

« Papa » protesta Pélaïa, « ne dis pas ça. »

« Il a raison, » dit Corelli d’un air philosophe. « On peut aussi voir des choses pour les vivants. Après avoir passé tant de temps chez vous deux, je verrai des choses et j’imaginerai ce que vous auriez dit. Vous me manquerez profondément. »

« Vous reviendrez » affirma le docteur. « Vous êtes devenu insulaire, comme nous. »

« En Italie, je n’aurai pas de chez moi. »

« Il faut vous faire radiographier. Dieu sait ce que j’ai pu laisser dans votre corps. Et il faut vous faire enlever les cordes de mandoline. »

« Je vous dois la vie, Iatre. »

« Pardonnez les cicatrices. J’ai fait de mon mieux. »

« Et moi, Iatre, je suis désolé pour le viol de l’île. Je suppose que nous ne serons jamais pardonnés. »

« Nous avons pardonné aux Anglais et aux Vénitiens. Il est possible que nous ne pardonnions jamais aux Allemands. Je n'en sais rien. En tout cas, les barbares nous sont toujours commodes ; nous avons toujours trouvé quelqu'un d'autre à blâmer pour nos malheurs. Il nous serait facile de vous pardonner parce que vous êtes tous morts. »

« Papa » protesta encore Pélaïa, « ne dis pas de choses pareilles. Est-ce qu'il faut vraiment nous le rappeler, avec Carlo enterré dans le jardin ? »

« C'est vrai ». C'est seulement les vivants qui ont besoin de pardon, et comme vous le savez, Capitaine, il est évident que je vous ai pardonné, sinon je ne vous aurais pas donné la permission d'épouser ma fille. »

Pélaïa et Corelli se regardèrent et Corelli dit : « Je ne vous ai jamais officiellement demandé la permission....ça aurait été, quelque part, une effronterie. Et... »

« Vous l'avez quand même. Rien ne me plaira plus. À une condition. Vous devez laisser Pélaïa devenir médecin. Elle n'est pas seulement ma fille. Comme je n'ai pas eu de fils, elle est ce que j'ai de plus proche d'un fils. Elle doit avoir les prérogatives d'un fils parce qu'elle continuera ma vie quand je ne serai plus là. Je ne l'ai pas élevée pour devenir une esclave domestique, pour la simple raison qu'une telle compagnie, en absence d'un fils, m'aurait été ennuyeuse. C'est égoïste de ma part, je le confesse, mais elle est devenue trop intelligente pour être une humble épouse. »

« Suis-je, alors, un homme honoraire ? » demanda Pélaïa.

« Koritsimou, tu es ce que tu es, unique, mais tu es néanmoins telle que je t'ai modelée. Tu devrais être contente. Dans n'importe quelle autre famille, tu serais en train de laver par terre pendant que je bavarde avec Antonio. »

« Dans n'importe quelle autre maison, je serais en train de te harceler. Toi aussi, tu devrais être content. »

« Koritsimou, je le suis. »

« Naturellement, Pélaïa deviendra médecin si elle le veut. Un musicien ne s'en sort pas bien avec son salaire, » dit Corelli, qui ensuite se fit frapper la tête par sa fiancée qui s'écria : « Tu es censé être riche. Sinon, je ne t'épouserai pas. »

« Je plaisante, je plaisante. » Il se tourna vers le docteur. « Nous avons décidé que si nous avons un fils, nous l'appellerons Iannis. »

Le docteur fut visiblement touché, même si c'était exactement ce à quoi il s'attendait dans ces circonstances. Il y eut un long silence chargé de tristesse tandis qu'ils pensaient tous les trois à la destruction imminente de leur petite société, puis le Docteur Iannis leva la tête, enfin, les yeux humides, et dit simplement : « Antonio, si jamais j'ai eu un fils, c'est toi. Tu as ta place à cette table. »

Au lieu de la réponse évidente, qui aurait été banale, justement à cause de son évidence, Corelli se leva et s'approcha du vieux, qui se leva de sa chaise. Ils s'embrassèrent, se tapant l'un et l'autre le dos, et puis, comme s'il avait encore de l'émotion à exprimer, le docteur embrassa aussi sa fille. « Quand la guerre sera finie, je reviendrai » dit Corelli.

Le docteur Iannis s'en alla et les deux amoureux restèrent face à face, incapables de parler ils se caressaient les doigts. Finalement, les larmes commencèrent à couler silencieusement sur les joues de Pélaïa et Corelli s'agenouilla à côté d'elle, la prit dans ses bras et posa la tête contre sa poitrine. Il fut encore une fois étonné par sa minceur et ferma les yeux, imaginant un autre monde. « J'ai tellement peur, » dit-elle. « Je pense que tu ne reviendras pas, que la guerre continuera toujours, qu'il n'y a plus de sécurité ni d'espoir, et que je finirai mes jours seule.

« Nous avons de grands souvenirs » répondit Corelli. « C'est à nous d'en tirer du réconfort ou d'être tristes. Je ne t'oublierai jamais et je reviendrai. »

« C'est promis ? »

« C'est promis. Je t'ai donné ma bague et je t'ai laissé Antonia. »

« Tu n'as jamais lu les papiers de Carlo. »

« C'est trop douloureux. Nous les lirons quand je reviendrai, quand ce sera...moins récent. »

Elle lui caressa les cheveux en silence et dit finalement, « Antonio, j'aurais aimé que nous...ayons dormi ensemble. Comme un homme et une femme. »

« Chaque chose en son temps, koritsi mou. »

« Le moment ne viendra peut-être jamais. »

« Si, notre temps viendra. Je te le jure.

### **Chapitre 71 : Antonia se remet à chanter**

Quant à Pélaïa, Iannis ne l'avait jamais vue pleurer autant. Les grand-mères étaient des êtres sentimentaux, qui avaient tendance à pleurer même si on ne leur offrait

qu'une simple coquille trouvée sur la plage; mais cette pluie de larmes qui tombait depuis une semaine était incompréhensible.

Elle tenait la mandoline serrée contre sa poitrine, en chantant « O, Antonio, mio carino, o Antonio, » le visage lourd d'émotion. Les larmes coulaient de ses yeux et se répandaient sur le carrelage, ou disparaissaient sous son cou, et dans son décolleté ridé. Ensuite, elle prit la liasse de papiers italiens et la serra contre elle, tout en poussant s'exclamant: « O, Carlo, *mio poverino*, o Carlo. » Ensuite, elle prit la liasse de papiers grecs et dit « O, *papas, o papakis* ». Elle serra son châle crocheté contre sa poitrine et un nouveau déluge de larmes ruissela le long de son visage lorsqu'elle prit sa tête dans ses mains et hurla: « O, ma pauvre vie jamais réalisée, O, Dieu du paradis, o ma vie, passée seule et dans l'attente,... » Et elle recommença avec la mandoline, l'embrassant et la câlinant comme s'il s'agissait d'un bébé ou d'un chat. Elle faisait jouer et rejouer les vieux disques rayés, remontant furieusement la poignée et épuisant toutes les aiguilles de réserve cachées dans sa poche de côté; chacune ne pouvait être utilisée qu'une seule fois. Sur tous les disques il y avait une femme qui chantait en allemand, d'une voix embrumée et lointaine. Le petit Iannis aimait une chanson appelée « Lili Marlene », qui se sifflait très bien lors d'une promenade dans la rue. Les disques étaient épais et rigides, avec une étiquette rouge au centre. « Pourquoi est-ce que tu n'as pas de cassettes ? » lui demandait-il. Elle ne répondait pas car elle était occupée : soit elle jouait dans sa paume avec le couteau qu'elle avait donné à son père, soit elle lisait des poèmes de Laskaratos que son père lui avait offerts en retour, la voix de la poésie emplissait son âme comme avant, dans un monde dont il ne restait que quelques traces.

Ce qui la troublait c'était que toutes ces photos avaient été prises dans un présent, un présent qui n'existait plus. Comment un présent peut-il ne plus être présent ? Comment la vie peut-elle finir en petits carrés couverts d'images ? « *Yia*, est-ce que je vais mourir ? »

Pélaïa l'examina. « Tout le monde meurt, Iannis. » Il y en a qui meurent jeunes, il y en a qui meurent vieux. Moi, je vais bientôt mourir, mais j'ai vécu ma vie. On meurt, et puis il y a quelqu'un qui prend ta place. Les immortels ont fixé le moment assigné à chaque chose pour l'homme sur cette terre fertile, » nous dit Homère. À part la naissance, c'est la seule chose que l'on ne choisit pas. Un jour, quand tu seras très vieux j'espère, tu vas mourir toi aussi, alors ne sois pas comme moi. Profite de tout, tant que c'est possible. Quand je serai morte, tout ce que j'espère c'est que tu te souviennes de moi. Tu penses que tu le feras ? Oh, pardonne-moi, Iannis, je ne voulais pas te faire de peine. Non, ne pleure pas. Mon Dieu j'ai oublié que tu es jeune... »

Iannis supplia Antonia de lui acheter des cordes pour la mandoline qui lui avait donné son nom et elle lui promit de lui en trouver quand elle irait à Athènes. Alexis promit de lui en acheter quand il irait à Naples, qu'il n'avait pas encore trouvé de l'occasion de visiter. Pélaïa emmena Iannis en autobus à Argostoli et lui acheta des cordes dans un magasin de musique.

Curieusement, alors qu'il l'avait voulu afin d'impressionner les filles plus tard, au moment où il eut treize ans et était déjà bon musicien, il découvrit qu'elles n'y s'intéressaient guère. Leur mission éternelle dans la vie était de décevoir, d'agacer, et de posséder des choses désirables qu'elles n'offraient à personne. Ce n'est qu'à dix-sept

ans, alors que sa grand-mère avait commencé sa seconde jeunesse libérée et frivole, qu'il en connut une qui le rendait folle de désir et qui s'était arrêtée par hasard pour l'écouter alors qu'il faisait chanter Antonia.

### **Chapitre 72 : La leçon inattendue**

En octobre 1993, Iannis avait à peine quatorze ans, et il venait de passer un été entier à jouer des duos en public avec Spiridon en recevant des roses rouges. Pour ne pas ennuyer sa grand-mère avec ses exercices continuels – enfin, afin d'éviter de la faire pleurer – il s'installa dans la vieille maison pour jouer tranquillement ; il se concentrait particulièrement sur sa descente tremolo en faisant tourner le poignet plutôt que de l'agiter de haut en bas, ce qui était épuisant et lui échappait très vite. Il se mordait les lèvres sous l'effort, et ne remarqua pas le vieil homme qui s'était approché de lui et qui le regardait avec un intérêt critique, mais ravi. Il faillit sauter quand une voix s'adressa à lui, avec un accent curieux, « Excusez-moi, jeune homme. »

« Ah, vous m'avez fait peur. »

« Trop jeune pour une crise cardiaque, » répondit l'homme. « Tu vois, je n'ai pas pu m'empêcher de noter que tu as fait une faute. »

« Ce tremolo me donne du mal. Il ne tient pas. » C'était bien de parler d'égal à égal avec un vieil homme; les vieux sont si souvent lointains ou incompréhensibles, mais celui-ci avait l'œil vif et semblait énergique et gai. Iannis se sentait flatté de son attention et gonfla un peu la poitrine pour faire plus homme. Sa voix muait et produisait de temps à autre des jodles et des couacs déroutants ; aussi, il baissa le ton de sa voix et parla de cette manière timide des adolescents qui amuse les adultes.

« Non, non, non, ça viendra. C'est ta main gauche. Tu essaies d'utiliser tes deux premiers doigts et ça ne marche pas. » Il se pencha et commença à mettre les doigts du garçon où il fallait, en lui disant : « Regarde, le premier appuie sur les cordes de la première touchette, le deuxième, sur celles de la deuxième, le troisième, sur celles de la troisième, et le quatrième, sur celles de la quatrième. C'est difficile au début, parce que le petit doigt n'est pas assez fort, mais cela t'empêche de te tordre la main, ce qui risque étouffler les cordes aigues accidentellement.

### Chapitre 73 – Restitution

Antonio Corelli, malgré son âge - il avait plus de soixante-dix ans - retrouva une certaine agilité de sa jeunesse dans ses vieux membres. Il esquiva un poêlon de fonte et tressaillit quand celui-ci frappa la fenêtre derrière lui. « *Sporcaccione ! Figlio d'un culo !* » hurla Pélaïa, « *Pezzo di merda !* J'ai attendu toute ma vie, pleuré toute ma vie, pensé pendant toute ma vie que tu étais mort. *Cazzo d'un cane !* Et toi, tu es vivant, et je suis une idiote. Oses-tu manquer à tes promesses? Traître ! »

Corelli recula jusqu'au mur sous les coups de manche à balai qui lui rentraient dans les côtes et leva les mains en signes de reddition. « Je te l'ai dit, » cria-t-il, « je te croyais mariée ».

« Mariée ! », cria-t-elle avec amertume. « Mariée ? Je n'ai pas eu cette chance! À cause de toi, *bastardo*. » Elle le poussa encore et s'avança pour lui frapper la tête avec le manche à balai.

« Ton père avait raison. Il disait que tu avais un côté sauvage. »

« Sauvage ? Est-ce que je n'en ai pas le droit, *porco* ? N'ai-je pas le droit ? »

« Je suis revenu te chercher en 1946. Je me suis approché juste après le tournant et te voilà avec ton petit bébé, ton doigt dans sa bouche ; tu avais l'air si heureuse. »

« J'étais mariée? Qui t'a dit ça ? Qu'est-ce que ça peut te faire si j'ai adopté un bébé qu'on avait laissé devant ma porte ? Tu n'aurais pas pu me demander ? Tu n'aurais pas pu dire : « Excuse-moi, koritsimou, mais est-ce ton bébé ? »

« S'il te plait, arrête de me frapper. Je suis revenu chaque année, tu le sais. Tu m'as vu. Je t'ai toujours vu avec l'enfant. J'étais si amer que je ne pouvais pas te parler. Mais il fallait que je te voie. »

« Amer? Je n'en crois pas mes oreilles. Toi? Amer? »

« Pendant dix ans » dit Corelli, « j'étais si amer que j'ai même eu envie de te tuer. Puis, je me suis dit, bon, j'étais absent pendant trois ans, elle a dû penser que je ne reviendrais pas, elle a peut-être cru que j'étais mort, elle a pu croire que je l'avais oubliée, elle a peut-être rencontré quelqu'un d'autre et est tombée amoureuse. Pourvu qu'elle soit heureuse. Mais je revenais quand même, rien que pour m'assurer que tu allais bien. C'est de la trahison, à ton avis ?

« As-tu jamais vu un mari ? As-tu jamais pensé à ce que ça me faisait quand je courais vers toi et que tu disparaissais ? As-tu jamais pensé à mon cœur ? »

« D'accord, je sautais le mur et je me cachais. Cela m'était nécessaire. Je te croyais mariée, je te l'ai dit. J'étais prévenant. Je n'ai même pas réclamé Antonia. »

« Ha ! » cria Pélaïa avec un éclat d'intuition, « tu l'as laissée pour que je me sente coupable, non ? *Bestia*. »

« Pélaïa, je t'en prie, c'est terriblement gênant pour les clients. Ne pourrions-nous pas nous promener et parler sur la plage ? »

Elle regarda les visages autour d'elle, les uns souriants, les autres faisant semblant de regarder ailleurs. Il y avait partout des chaises et des tables renversées qu'elle avait lancées dans son extrême colère. « Tu aurais dû mourir » cria-t-elle, « et me laisser avec mes rêves. Tu ne m'as jamais aimée. » Elle sortit par la porte brusquement, laissant Corelli saluer les clients en s'inclinant à plusieurs reprises, et en disant : « Veuillez nous excuser. »

Deux heures plus tard, ils étaient assis ensemble sur un rocher familier, contemplant la mer et le reflet des lumières jaunes du port sur les eaux noires. « Je vois que tu as reçu mes cartes postales, alors » dit Corelli.

« En grec. Ou as-tu appris le grec ? »

« Après la guerre, tout a été révélé. L'Abyssinie, la Libye, la persécution des juifs, les atrocités, les prisonniers politiques enfermés sans jugement par milliers, tout. J'avais honte d'avoir été un envahisseur. Tellement honte que je n'ai plus voulu être italien. J'ai vécu à Athènes environ vingt-cinq ans. Je suis citoyen grec. Mais je vais très souvent en Italie. Je vais en Toscane en été. »

« Et moi, j'avais si honte que je voulais être italienne. Est-ce que tu as jamais achevé tes concertos? »

« J'en ai fait trois. Et je les ai joués dans le monde entier. Le premier t'est dédié et le thème principal en est la *Marche de Pélaïa*. Tu t'en souviens ? » Il fredonna quelques mesures, jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'elle se retenait de pleurer. Elle semblait être

devenue très imprevisible avec l'âge, sautant des larmes passionnées à l'agressivité. Elle avait d'une bien placée fait voler son dentier qui était tombé dans le sable et qu'il avait dû rincer dans la mer. Il avait toujours dans la bouche un goût saumâtre, mais pas désagréable.

« Bien sûr que je m'en souviens. » Elle laissa tomber sa tête et essuya ses yeux d'une geste las.

[...]

« Je viendrai demain soir » dit-il « avec un cadeau. »

« Je ne veux pas de cadeau. Je suis trop vieille pour les cadeaux. Va au diable avec tes cadeaux. »

« Ce n'est pas exactement un cadeau. C'est plutôt une dette. »

« Tu me dois toute une vie. »

« Ah, alors je t'apporterai une vie. »

« Vieil idiot ! »

Il fouilla dans ses poches et en sortit un petit walkman. Il y fouilla encore et présenta une cassette dans un emballage très raffiné, qu'il ouvrit. Il mit la cassette dans le magnétophone et offrit les écouteurs à Pélaïa. Elle fit un geste dédaigneux de la main, l'agitant devant la figure de l'autre comme si elle chassait un moustique. « Va t'en, je ne voudrais jamais qu'on me voit – même morte - portant un truc pareil. Tu me prends pour une adolescente, en train de balancer la tête en le portant ? »

« Tu ne sais pas ce que tu manque. C'est formidable. Je m'en vais. Demande à Iannis de te montrer comment ça marche et écoute. À demain soir. »

Après son départ, Pélaïa prit le boîtier de la cassette et en sortit la notice. Elle était écrite en italien, anglais, français et allemand. Pélaïa fut impressionnée. La photo montrait Antonio Corelli, plus jeune de dix ans, en smoking, à l'âge de soixante ans à peu près, souriant d'un air suffisant, tenant dans sa main droite une mandoline bizarrement inclinée. Elle alla se chercher un verre de vin pour se fortifier, et se mit à lire la notice. Elle était écrite par un certain Richard Osborne, un anglais qui, d'après une note supplémentaire, était un critique célèbre, expert de Rossini. Elle lut : « Voici la réédition longtemps attendue du premier concerto d'Antonio Corelli pour mandoline et petit orchestre, publiée pour la première fois en 1954. Le compositeur a joué le solo pour la première fois à Milan. Il a été inspiré par une femme que la partition identifie seulement par le nom de Pélaïa, à qui il est dédié. Le thème principal, à deux temps, est présenté clairement et emphatiquement par un solo de l'instrument après une brève fioriture des instruments à bois. C'est une mélodie simple et martiale que l'un des premiers critiques a décrite comme *ingénieusement naïve*. Dans le premier mouvement, la mélodie est développée en forme de sonate et... »

Pélaïa parcourut la suite. Ce n'était rien que des digressions sur la variation fuguée et choses semblables. Elle contempla la petite rangée de boutons ornée de flèches orientées dans différentes directions, se mit doucement les écouteurs sur les oreilles et appuya sur le bouton indiquant « play ». Il y eut un bruit sifflant puis, à sa stupéfaction, lorsque la musique commença à jouer à envahir son esprit, un maelstrom de souvenirs se réveilla. Elle écoutait la « Marche de Pélagia » une fois, puis encore et encore.

[...]

« Que fais-tu ici avec ça ? »

« C'est une chèvre. Comme tu vois, je t'ai apporté une vie. »

« Je vois bien que c'est une chèvre, Tu penses que je ne reconnais pas une chèvre quand je la vois ? Mais que fait-elle là ? »

Il lui jeta un regard un peu menaçant. « Tu as dit que je ne tiens pas mes promesses. Je t'ai promis une chèvre, tu t'en souviens ? Alors, voici une chèvre. Et je regrette que l'ancienne ait été volée. Comme tu vois, celle-ci lui ressemble exactement. »

Pélaïa se rebiffa. Elle avait presque oublié combien c'était agréable. « Qui dit que j'ai besoin d'une chèvre ? À mon âge ? A la taverne ? »

« Je m'en fous que tu ne la veuilles pas. Je te l'ai promise et la voilà. »

« Comment est-ce qu'on l'appellera ? » demanda Iannis.

« Nous l'appellerons *Apodosis*, » dit Pélaïa, qui se réchauffait déjà à l'idée d'avoir de nouveau une chèvre. « Nous l'attacherons à l'arbre et nous lui ferons manger des restes.

« *Apodosis* » répéta Corelli, en hochant la tête, « Voilà un nom qui convient. *Restitution*.

Rien de mieux.

[...]

Il avait fallu une éternité pour la convaincre. Lorsqu'ils viraient périlleusement sur les routes empierrées, elle s'accrochait à sa taille, raide de terreur, le visage caché entre ses omoplates ; la machine tonitruante lui causait une sensation à l'aîne, qui était à la fois profondément agréable et tout à fait inquiétante. Corelli remarqua qu'elle

s'accrochait à lui, même plus désespérément qu'autrefois, et il ajouta, cyniquement, quelques écarts délibérés à ceux qui se produisaient de manière accidentelle.

Pélaïa lui serrait fermement la taille. Elle constatait qu'au fil des années Corelli avait rétréci autant qu'elle-même avait gonflé. Tout à coup, il se déporta sur le bord de la route, en dérapant un peu en faisant jaillir des cailloux « Gerasimos, protégez-moi » pensa-t-elle, et recherchant plus de sécurité, elle lui passa les bras autour de la taille et se noua les doigts.

[...]

Il entendit une mélodie monter dans son cœur, quelque chose de très joyeux qui saisissait l'esprit grec éternel, un concerto grec.

FIN

## Chapitre 4 – Analyse de Traduction

### 4.1 : Introduction

Après avoir traduit une sélection de textes de *Captain Corelli's Mandolin* j'ai examiné le décalage entre les textes en version originale et les traductions que j'en ai produites. Dans ce chapitre, je discute les difficultés que j'ai affrontées pendant mon travail et je les analyse. J'essaie aussi de les relier aux théories de la traduction présentées dans le deuxième chapitre.

Comme j'ai expliqué dans l'introduction, une des raisons pour lesquelles j'ai choisi ce texte est que de Bernières raconte l'histoire des problèmes de communication, dans le contexte de ce roman, des problèmes entre les occupants (les soldats italiens) et les occupés (les paysans grecs). J'ai pris plusieurs mois à traduire des passages du roman. Une fois ma traduction corrigée, j'ai vu clairement les pièges que peut poser la traduction littéraire à une traductrice étrangère. Normalement une traductrice devrait travailler vers sa langue maternelle, du français à l'anglais dans mon cas. Cependant, comme je l'ai indiqué, j'ai choisi de faire mon exercice dans le sens inverse, afin de souligner les problèmes inhérents à une telle tâche. Il faut être complètement à l'aise dans la langue de traduction, mais aussi posséder une affinité pour la culture qui lui est rattachée. Pour assurer une lecture raffinée et subtile de *Captain Corelli's Mandolin*, une connaissance de la culture grecque est très utile. Ainsi, il serait très difficile de bien traduire le roman en assurant la transmission du contexte culturel inhérent au texte original sans se familiariser avec la culture grecque.

Dans ce chapitre, j'analyse ma traduction française de *Captain Corelli's Mandolin* et je présente mes fautes en les plaçant dans les catégories suivantes :

4.2 Les anglicismes

4.3 Les fautes de grammaire et de vocabulaire

4.4 L'écart culturel et les phrases ou mots en langue étrangère

4.5 Le nom de Pelagia

(Consulter le tableau de fautes en annexe.)

#### **4.2 : Les anglicismes**

La plupart de mes fautes de traduction française sont des anglicismes. J'ai très souvent employé des mots anglais ainsi que des « faux amis », c'est-à-dire des mots français qui ressemblent à des mots anglais mais qui ont une signification différente. Ce genre d'erreur représentait un de mes plus grands défis. Alan Tansman note que :

the act of translation [...] is the work of cross-cultural analysis and interpretation. It requires getting under the skin of another culture.<sup>77</sup>

Il faut s'insérer dans la culture d'un texte, et travailler dans la langue de traduction. Je crois que si j'avais travaillé du français à l'anglais, j'aurais pu éviter ce type de faute.

Paul Wilson, traducteur du tchèque vers l'anglais constate qu'il faut posséder une bonne connaissance des deux langues pour traduire entre les deux, afin de pouvoir bien transmettre les nuances grammaticales et stylistiques. Il se plaint de ne pas être capable de connaître la même adoration que Josef Skvorecky, l'auteur du texte d'origine, connaît en

---

<sup>77</sup> Tansman, cité par Nicol.

tchèque. Est-ce qu'il y a un élément non-verbal qui se perd quand les mots sont traduits en anglais ?

A mon avis, le traducteur a besoin d'une meilleure connaissance de la langue cible. Si j'avais fait cet exercice de traduction du français à l'anglais, je n'aurais guère fait autant d'erreurs vu que l'anglais soit ma langue maternelle.

Voici quelques exemples d'anglicismes que j'ai faits en traduisant *Captain Corelli's Mandolin* vers le français :

- L'expression *under the circumstances* : je l'ai traduite au départ comme *sous les circonstances* suivant la forme de l'anglais. La traduction correcte est *dans ces circonstances*.
- - La phrase *I got the idea from Plato* : je l'ai traduite ainsi : *J'ai eu l'idée de Platon* au lieu de *C'est Platon qui m'en a donné l'idée*.

#### **4.3 : Fautes de Grammaire et de Vocabulaire**

Les fautes de grammaire constituent une catégorie énorme qui inclut, parmi d'autres : la concordance des temps, les erreurs de syntaxe, la mauvaise orthographe et les fautes de prépositions et de concordance de personne. Ce type de faute se retrouve souvent dans mon exercice de traduction. Il est très difficile d'éviter ce genre d'erreur, qui est aussi la plus grande évidence du fait de traduire vers une langue étrangère. Seul le locuteur natif peut complètement éviter les fautes de ce genre.

Si la littérature est un art qui exige que chaque phrase soit construite méticuleusement et que chaque mot soit choisi pour sa qualité poétique, le traducteur fait

face à une tâche compliquée. Quand on reconstruit un texte dans une autre langue on risque fortement de perdre la qualité artistique de la version originale. C'est la responsabilité du traducteur d'animer le texte d'une nouvelle vie. En traduisant vers le français, cette tâche m'a échappé puisque je me préoccupais de la grammaire plus que des aspects stylistiques du texte.

Voici quelques exemples des fautes de grammaire que j'ai faites :

- *Concordance de personne* : Aucun de ses patients ne ***moururent*** (pluriel) au lieu de ne ***mourut***.
- *Faute de syntaxe* : J'ai écrit « Il y a plus de Céphaloniens qui vivent à l'étranger ***ou à la mer*** que dans l'île » ou j'aurais dû dire « Il y a plus de Céphaloniens qui vivent à l'étranger ***ou qui sont à la mer*** que dans l'île. »
- *Mauvaises prépositions*: J'ai écrit « C'est le travail du Diable, ***et pas de Dieu*** » au lieu de « C'est le travail du Diable, ***non celui de Dieu*** ».

Si j'avais fait la traduction du français vers l'anglais j'aurais immédiatement cerné de telles erreurs car la plupart sont des erreurs reliées au fait que le français n'est pas ma langue maternelle. Venuti trouve que le signe d'une bonne traduction littéraire est le suivant:

A translated text...is judged acceptable ...when it reads fluently, when the absence of any linguistic or stylistic peculiarities make it seem transparent.<sup>78</sup>

---

<sup>78</sup> Venuti, p.146.

#### **4.4 : L'écart culturel et les Locutions de Langue étrangère**

Dans le cas de *Captain Corelli's Mandolin* il est intéressant à noter l'écart entre les signes de la culture grecque et ceux de la culture française. Tant de gestes bien captés par de Bernières dans la version anglaise sont difficiles à transmettre au lecteur francophone. Henri Béhar utilise l'expression « la ventriloquie culturelle » pour définir ce processus d'interprétation entre les langues. Il dit que « the focus must remain on the puppet, not the puppeteer, »<sup>79</sup> c'est-à-dire qu'il faut trouver les moyens de partager les gestes et les mots pour bien présenter la version originale.

Eric Cazdyn, professeur à l'Université de Toronto, partage les idées de Walter Benjamin là-dessus :

The task of the translator is not to get as close as possible to the original text but to release or liberate the pre-Babelian language « reine Sprache » that is imprisoned in the original as well as in the language of the translation.<sup>80</sup>

A cette fin, si l'auteur utilise les expressions et les salutations étrangères dans son œuvre, il faut les garder dans la traduction. Par exemple, en grec, on adresse une femme « *Kyria* » comme preuve de respect – un francophone aurait dit « Madame ». De Bernières emploie ce nom dans le texte anglais, et je l'ai gardé dans la traduction française, ainsi que le nom « *Iatre* », qui signifie « Docteur », Corelli l'appelle « *Signor Dottore* » dans le chapitre 25, appellation que j'ai aussi gardée dans la traduction

---

<sup>79</sup> Béhar dans Egoyan, p. 85.

<sup>80</sup> Eric Cazdyn, « A New Line in the Geometry » dans *SUBTITLES: On the foreignness of film*, p. 406.

française. Lorsque Pélaïa se lance dans une bagarre verbale avec Corelli, elle lui jette des insultes en italien, comme « *Pezzo di merda !* » et « *Figlio di culo !* » J'ai choisi de les laisser en italien : l'action de jurer est plus importante que les gros mots prononcés.

Venuti parle de l'utopie de la traduction. Il affirme que le traducteur :

negotiates the linguistic and cultural differences of the foreign text by reducing them and supplying another set of differences, basically domestic, drawn from the receiving language and culture to enable the foreign to be received there.<sup>81</sup>

Le texte en langue étrangère n'est pas communiqué de façon exacte, mais il est plutôt question d'intégrer le contexte et les intérêts domestiques. Autrement dit le traducteur doit trouver des façons de communiquer les nuances du texte original, y compris les éléments étrangers.

#### **4.5 : Le nom de Pelagia**

Le nom du personnage principal est écrit « Pelagia » dans la version anglaise de *Captain Corelli's Mandolin*, mais cette orthographe essaie de représenter l'orthographe grecque. Le « g » en anglais correspond au « gamma » grec, qui se prononce comme le « i » dans « piano ». Pour faciliter la prononciation correcte du nom en français, il faut le représenter comme « Pélaïa ». C'est pour cette raison que j'ai choisi cette dernière orthographe.

Comme je l'ai déjà noté, Venuti affirme que souvent le texte en langue étrangère n'est pas communiqué de façon exacte, mais qu'il s'inscrit plutôt dans la sensibilité qui

---

<sup>81</sup> Venuti, p. 71.

correspond à la culture grecque. Alexia Panayiotou, auteure du texte *The Untranslatable Self*, arrive à la conclusion que certains mots sont traduisibles linguistiquement mais ne retiennent pas leur signification culturelle. En changeant l'orthographe du nom Pelagia à Pélaïa, je l'ai rendu plus facile à prononcer - phonétiquement - pour le lecteur français.

#### **4.6 : Les liens entre fautes et théories**

L'analyse de mon exercice de traduction et l'étude de mes fautes s'appuient sur les thèses de plusieurs auteurs et spécialistes de la traduction. Le fait d'avoir fait ma traduction dans le sens inverse, c'est-à-dire d'anglais en français, m'a aidée à souligner les difficultés de la traduction littéraire. Ne maîtrisant pas le français et n'étant pas complètement à l'aise dans cette langue, je n'ai pas réussi à faire une belle traduction sans plusieurs révisions. Le français n'est ni ma langue maternelle ni ma langue quotidienne. J'ai vu très clairement la nécessité d'une immersion en milieu francophone pour m'aider à éliminer toutes les petites fautes que je fais en français.

Tout au long de mes recherches, j'ai essayé de cerner la nature du travail du traducteur littéraire. En traduisant des extraits de *Captain Corelli's Mandolin*, j'ai pu observer et analyser les pièges de la traduction. Les traducteurs littéraires interviewés par Barbara Nicol de Radio Canada sont largement d'accord qu'il faudrait une immersion linguistique et culturelle de la langue cible pour pouvoir faire une bonne traduction. Ils ont tous dit que la traduction est plus qu'un métier, et qu'elle doit être considérée comme un art. Robert Weschler constate que son travail représente un *art interprétatif*. Il insiste sur le fait qu'on n'écrit jamais une œuvre littéraire en anticipant sa traduction et que c'est

là que se posent les obstacles à la traduction. En anglais, *Captain Corelli's Mandolin*, tient compte des sensibilités du lecteur anglais, ce qui le rend difficile à traduire en français. Il n'y a que Louis de Bernières qui pourrait constater ce que représente une bonne traduction ou interprétation de son œuvre.

Mes premiers efforts vers une traduction en français de cette œuvre ont ressemblé trop à un travail de « mot à mot ». Après chaque révision, ma propre interprétation restait évidente. Paul Wilson croit que l'aspect créateur ne vient pas avant la troisième ou quatrième révision, et qu'auparavant, la traduction est plutôt un métier qu'un art. Pour des raisons de forme et d'espace, je ne pouvais pas inclure une série de versions de mon travail de traduction, à titre d'exemple.

Simon Winchester suggère que ce n'est qu'au moment où l'on commence à comprendre un peu les mots et les phrases d'un autre (ainsi que les nuances culturelles de ses mots) qu'on commence à bien connaître la personne. Une des fonctions du traducteur est de présenter cet « autre » au lecteur, tout en considérant les registres sociaux et les contextes. Le texte *Captain Corelli's Mandolin* est tellement bien écrit, et est tellement descriptif que les éléments qui lui sont inconnus dans le contexte culturel grec sont clairement communiqués.

Selon Friedrich Schleiermacher, la tâche du traducteur est de réunir l'écrivain avec son lecteur « without forcing the reader to leave the bounds of his own native tongue behind him »<sup>82</sup>. J'espère en traduisant ce texte, avoir réussi à rendre ce beau texte de Louis de Bernières accessible à la sensibilité du lecteur francophone.

---

<sup>82</sup> Schleiermacher, cité par Venuti, p. 49.

#### **4.7 : Discussion générale**

Qui est le mieux placé pour estimer la qualité d'une traduction littéraire? Si l'auteur de l'œuvre originale ne possède aucune connaissance de la langue cible, il n'y a personne d'autre qui puisse vérifier la fidélité de la traduction. L'analyse de mes fautes en traduction est difficile. Il est clair que les fautes de grammaire et les anglicismes sont les deux types de faute les plus fréquents.

Je suis d'accord qu'il faut une bonne connaissance de la langue cible ainsi qu'un bon niveau de la langue d'origine, néanmoins j'ai été surprise de trouver que la plupart de mes fautes étaient des fautes de langue et non pas des fautes concernant les nuances culturelles. Cependant il faut noter que j'ai une connaissance intime de la culture grecque. Si j'avais tenté de traduire la littérature du Moyen-Orient, par exemple, où les références culturelles obligatoires me manquent, est-ce que j'aurais eu autant de succès? La réponse est certainement : « non ».

## **Chapitre 5 - Conclusions**

### **5.1 : Hypothèse initiale**

Au commencement de cette thèse, je pensais que la possibilité d'une traduction fidèle était quelque chose qui nous échappe. Mon expérience personnelle m'a montré que la traduction est un exercice méticuleux. Tout au long de mes recherches, j'ai donc essayé de cerner l'étendue de la tâche du traducteur littéraire. J'ai tenté de faire une traduction de certains extraits représentatifs de *Captain Corelli's Mandolin* et j'ai analysé ces traductions. Ceci m'a permis d'identifier les pièges de la traduction et de voir qui a le choix final.

### **5.2 : Mes opinions**

À mon avis, ce sont les vœux et les intentions du traducteur littéraire qui sont privilégiés. Ce dernier a le pouvoir d'altérer le texte original afin de le rendre lisible et de faire pénétrer le lecteur dans le monde de l'auteur. L'exemple du *Deuxième Sexe*, mal traduit par Parshley, montre à quel point le traducteur littéraire sert de lien entre le texte étranger et sa traduction. Comme disent les traducteurs professionnels tels Venuti, Weschler, et Pavear, le traducteur doit établir un équilibre entre la communication du message original et un style littéraire acceptable au lecteur.

La plupart des traducteurs littéraires est mal payé et fait ce genre de travail pour le plaisir. Un texte est comme un puzzle, un art qui, selon les grands traducteurs, exige une capacité intellectuelle compréhensive ainsi qu'une profonde créativité.

### **5.3 : Pistes futures à suivre**

Au cours de cette étude, je n'ai guère fait qu'effleurer ce sujet vaste et profond. Il y aura plusieurs voies à suivre à l'avenir pour compléter ce travail : une étude qui touche au monde de la politique, à la traduction simultanée, au monde des films et des sous-titres, ainsi qu'à la traduction littéraire.

Il serait fort intéressant de faire une étude en profondeur sur les sous-titres, en analysant les sous-titres de certains films et en interviewant les réalisateurs de ces films afin d'évaluer leur perception de la qualité des traductions qui y figurent.

Une autre piste à suivre dans l'étude de la traduction serait l'étude des écrivains et des poètes qui. Quelle différence verrait-on entre l'auto-traduction et la traduction faite par autrui ?

Mon travail pourrait être utile à ceux qui font de la recherche sur les pièges de la traduction littéraire ou à ceux qui s'intéressent à la traduction littéraire au Canada. J'ai fait référence aux plus grands traducteurs actuels. Une étude approfondie de ces thèmes que je n'ai fait qu'aborder serait une bonne façon de continuer le travail dont cette thèse représente une première ébauche.

### **5.4 : Conclusion**

Mon expérience avec la traduction des extraits de *Captain Corelli's Mandolin* reflète mon hypothèse originale qu'il n'existe pas de vraie équivalence entre les langues. Le métier du traducteur littéraire consiste en la recherche d'une interprétation « proche » afin de partager le texte avec des lecteurs qui ne peuvent pas le lire dans sa version

originale. L'interprétation de la littérature étrangère n'est pas de nouveau concept mais est en réalité une grande question actuellement. Au Canada nous pouvons accéder à une riche sélection d'oeuvres d'auteurs étrangers et contemporains, presque au moment de leur parution dans la langue originelle, en traduction anglaise ou québécoise, grâce au travail des traducteurs littéraires.

Certes, il existe une certaine méfiance envers l'interprétation littéraire. Si la littérature est un art où chaque phrase est construite méticuleusement et chaque mot choisi pour sa qualité poétique, forcément elle se prête à l'interprétation, mais pas facilement à la traduction. La tâche du traducteur littéraire reste celle de dépasser cette frontière et de faire entrer la traduction dans le domaine de l'art.

## BIBLIOGRAPHIE

### Livres

- Biguenet, J. & Schulte, R. *The Craft of Translation*. Chicago: University of Chicago Press, 1989.
- De Bernières, L. *Captain Corelli's Mandolin*. London: Vintage Press, 1998.
- Egoyan, A. & Balfour, I. *SUBTITLES: On the foreignness of film*. Cambridge: The MIT Press & Alphabet City Media, 2004.
- Green, J. *Thinking Through Translation*. Georgia: The University of Georgia Press, 2001.
- Gutt, E-A. *Translation and Relevance*. Oxford: Basil Blackwell Ltd., 1991.
- Hofstadter, D. R. *Le Ton beau de Marot*. New York: Basic Books, a division of Perseus Books, 1997.
- Lesser, W. *The Genius of Language*. New York: First Anchor Books, 2005.
- Moore, C.J. *In Other Words*. Markham: Fitzhenry & Whiteside, 2004.
- Munday, J. *Introducing Translation Studies*. New York: Routledge, 2001.
- Newmark, P. *About Translation*. Great Britain: Longdunn Press Ltd., 1991.
- Robinson, D. *What Is Translation? Centrifugal Theories, Critical Interventions*. Kent, Ohio: Kent State University, 1997.
- Sontag, S. *At the Same Time*. New York: Farrar, Straus and Giroux, 2007.
- Steiner, G. *After Babel*. Oxford: Oxford University Press, 1975.
- Venuti, L. *The Translation Studies Reader*. New York: Routledge, 2004.
- Weschler, R. *Performing Without A Stage; The Art of Literary Translation*. North Haven, Connecticut: Catbird Press, 1998.

### Articles et Chapitres

- Adams, J. « Prix Femina Concerns in U.S. Delay English Edition », *Globe and Mail*, November 2, 2006 : R1

Glazer, S. « A Second Sex », *Bookforum*, April/May 2007 : 34-36

Nicol, B. « In Other Words » *CBC Radio 4 Podcast Ideas* 2007-04-16.  
« [www.cbcradio4.com](http://www.cbcradio4.com) »

## Version originale

### Chapitre 1

Dr. Iannis had enjoyed a satisfactory  
it was simply bad housekeeping  
I have your mother's word  
while he reflected  
I'm the only person I know  
the most beautiful women

### Chapitre 4

that I have a choice  
there is no air in this world that I am fated to inhabit  
third ring (of Hell)  
going in circles  
I got the idea from Plato  
(I would be) enobled  
inspired

### Chapitre 13

Pelagia  
due to  
went to her own bed  
replayed the events of the day  
marriage was such a big thing  
when the bargain was secured  
romoi  
to have the force of law without the law's formality  
told herself that she was vile  
ticks  
she engaged the other women in conversation  
as if there were no other world but its own  
the end of hunting for small creatures  
(the cricket) thought you were going to hurt it  
they seemed to expect God to do things  
he isn't your equal  
Surely Mandras was drowned  
with an intensity that amounted to vindictiveness  
he shifted from one foot to another  
kafenio  
koritsimou  
papakis

## Mauvaise traduction

Le docteur Iannis se satisfait  
c'était signe d'un mauvais menage  
je l'ai sur l'authorite de ta mere  
pendant qu'il y reflechit  
je suis le seul que je connais  
les plus belles femmes

que j'ai une choix  
je n'ai pas d'espace a occuper  
la troisieme bande  
fait des cercles  
j'ai eu l'idee de Platon  
rendu noble  
motive

Pelagia  
cause par  
se coucha dans son lit  
elle rejouait les evenements de la journee dans son esprit  
le mariage etait serieux  
une fois qu'un accord serait fait  
romois  
avoir la force des lois sans etres formelles  
se reprocha d'etre si ignoble  
pouces  
elle engagea dans la conversation avec les autres femmes  
comme s'il n'y avait que son monde dans l'univers  
fin de la chasses de petites betes  
s'inquietait que tu lui feras du mal  
ils attendaient que Dieu agisse aux choses...  
il n'est pas ton egal  
Sans doute, Mandras se fut noye  
avec une intensite qui se montait a la venchardise  
il se deplacait d'un pieds sur l'autre  
kafenio  
koritsimou  
papakis

## Bonne traduction

Le docteur Iannis avait apprecie  
Cela ne convenait pas a la bonne menagere qu'elle etait  
Je le sais de ta mere  
tout en reflechissant  
je suis la seule que je connaisse  
les femmes les plus belles

que j'ai le choix  
je n'ai pas ma place dans ce monde  
???  
tourner en rond  
c'est Platon qui m'en a donne l'idee  
anobli  
inspire

Pelagia  
faute de  
elle se coucha  
les evenements de la journee lui revenaient a l'esprit  
le mariage etait une chose serieuse  
une fois leur union conclue  
"romoi"  
avoir la force des lois non-ecrites  
elle se reprocha une pensee si ignoble  
pouces  
elle engagea les autres femmes en conversation  
comme si elle etait seule dans l'univers  
fin de la chasses aux petites betes  
craignait que tu lui fasses du mal  
ils attendaient que Dieu agisse sur les choses  
il ne te vaut pas  
Sans doute, Mandras s'etait noye  
avec une intensite qui ressemblait a une vengeance  
il se balançait d'un pied sur l'autre  
mot grec pour "café"  
mot grec pour "ma fille"  
mot grec pour "Papa"

## Genre de faute

anglicisme  
vocabulaire  
vocabulaire  
grammaire  
grammaire  
grammaire

grammaire  
anglicisme  
culturelle  
anglicisme  
grammaire  
anglicisme

phonetique  
grammaire  
vocabulaire  
vocabulaire  
vocabulaire  
anglicisme  
culturelle  
vocabulaire  
grammaire  
vocabulaire  
anglicisme  
grammaire  
grammaire  
anglicisme  
grammaire  
vocabulaire  
vocabulaire  
culturelle  
culturelle  
culturelle

## Chapitre 25

graffiti that took merry or malicious advantage of the fact  
looking around with an appraising expression  
had already stopped fearing  
the modest kind  
Buon giorno  
in need of translators to work with  
under the circumstances  
you seem to have worked it out for yourself  
I am short of accommodation

des graffitis qui profitaient mechamment  
qui surveillait tout autour de lui avec un air satisfait  
laisser tomber sa peur  
du sorte modeste  
Buon giorno  
besoin de traducteurs a travailler avec...  
sous les circonstances  
vous semblez l'avoir devine  
il me manque d'accomodation

des graffitis qui se moquaient du fait  
qui surveillait alentour d'un air satisfait  
la peur avait deja abandone Pelagia  
d'une espece modeste  
mot italien pour "bonjour"  
besoin de traducteurs pour travailler avec  
dans ces circonstances  
vous semblez l'avoir conclu vous-meme  
il me manque de logement

syntaxe  
syntaxe  
anglicisme  
syntaxe  
culturelle  
grammaire  
anglicisme  
anglicisme et grammaire  
anglicisme

the Jeep skidded to a halt outside  
two shirts for her father from the one  
remembering her father's instructions to be  
he is a one-man ambulance  
By what name do men know you?  
realized with a start  
mea culpa mea culpa  
you defaced the monument  
the decision was not mine  
did not ignore their conscience  
the words tasting bitter on his tongue  
got him on the run already  
felt sorry for him  
decide to impose  
is welcome to join us  
commenting politely and inconsequentially upon  
watched him leave  
when I joined (the army)  
seized by an impression of the preciousness of ephemeral  
began to tap the striking plate

Le quatre-quatre derapa a l'arret dehors  
deux chemises pour son pere du materiel  
se souvenant des instructions de son père qu'elle soit  
C'est une ambulance solo  
Par quel nom les hommes vous connaissent?  
se rendit compte d'un air surpris  
mea culpa mea culpa  
vous avez defigure le monument  
la décision n'a pas été la mienne  
faisaient face à leur conscience  
en goûtant les mots amers  
je l'ai a la porte deja  
s'apitoyait de lui  
decide d'imposer sur nous  
le bienvenu de nous joindre  
faisant poliment commentaire sur  
l'observa quitter  
a l'epoque ou je me suis inscrit  
Pris par une impression de la préciosité de l'éphémère  
commenca a taper a l'accord

le quatre-quatre derapa en s'arretant  
deux chemises pour son pere du tissu  
se souvenant des instructions de son pere de se montrer  
Lui, c'est les premiers soins  
Comment les hommes vous appellent-ils?  
se rendit compte avec surpris  
mots latin pour "je suis coupable"  
vous avez degrade le monument  
la decision ne vient pas de moi  
agissaient selon leur conscience  
en ressentant l'amertume des mots  
je viens de le mettre a la porte  
avait pitie de lui  
decide de nous imposer  
bienvenu s'il veut se joindre a nous  
commentant poliment la...  
le regarda quitter  
a l'epoque ou je me suis engage  
saisi du sentiment de la valeur de l'ephemere  
commenca a plaquer un accord

anglicisme et grammaire  
anglicisme  
syntaxe  
anglicisme  
syntaxe  
syntaxe  
mots etrangers  
anglicisme  
vocabulaire  
anglicisme  
anglicisme  
expression idiomatique  
vocabulaire  
syntaxe  
vocabulaire et syntaxe  
anglicisme  
vocabulaire  
vocabulaire  
vocabulaire et syntaxe  
vocabulaire

## Chapitre 61

Every parting is a foretaste of death  
by the doctor's consent  
for her  
I owe my life to you  
whilst all three of them pondered  
whether they make us glad...is up to us  
I wish we had lain together.

Partir previent mourir  
avec la permission du docteur  
a sa memoire  
je vous dois ma vie  
lorsque les trois reflechissaient  
c'est a nous d'en prendre confort  
j'aurais aime que nous ayons coucher ensemble

La separation previent la mort  
avec l'accord du docteur  
en memoire d'elle  
je vous dois la vie  
tandis qu'ils pensaient tous les trois  
c'est a nous d'en tirer du renconfort  
j'aurais aime que nous ayons dormi ensemble

vocabulaire et syntaxe  
anglicisme  
vocabulaire  
grammaire  
vocabulaire  
vocabulaire et syntaxe  
vocabulaire et syntaxe

### Chapitre 71

in a smoky voice  
in which we have no choice

d'une voix enfumée  
don't on n'a pas le choix

d'une voix embrumée  
que l'on ne choisit pas

vocabulaire  
syntaxe et anglicisme

### Chapitre 72

he was concentrating very hard  
I've had trouble with this tremolo

il se concentrait beaucoup sur...  
J'ai eu du mal avec ce tremolo

il se concentrait particulièrement sur  
Ce tremolo me donne du mal.

vocabulaire  
syntaxe

### Chapitre 73

Figlio d'un culo! Pezzo di merda!  
porco  
did you ever write your concertos?  
she was trying not to cry  
ten years younger  
for the purposes of general fortification  
Pelaia resisted  
She realised that over the years

est-ce que tu as jamais fini tes concertos?  
elle s'empêchait de pleurer  
dix ans plus jeunes  
à titre de fortifiant  
Pelaia résista  
Elle s'apercevait qu'au cours des années

Figlio d'un culo! Pezzo di merda!  
porco  
est-ce que tu as jamais achevé tes concertos?  
elle se retenait de pleurer  
plus jeune de dix ans  
pour se fortifier  
Pelaia se rebiffa  
Elle constatait qu'au fil des années

expression - culturel  
culturel  
vocabulaire  
vocabulaire  
syntaxe  
vocabulaire  
anglicisme  
syntaxe et vocabulaire

Louis de Bernières, Captain Corelli's Mandolin  
(London: Vintage Press, 1998.)

I

DR IANNIS COMMENCES HIS  
HISTORY AND IS FRUSTRATED

DR IANNIS HAD enjoyed a satisfactory day in which none of his patients had died or got any worse. He had attended a surprisingly easy calving, lanced one abscess, extracted a molar, dosed one lady of easy virtue with Salvarsan, performed an unpleasant but spectacularly fruitful enema, and had produced a miracle by a feat of medical prestidigitiation.

He chuckled to himself, for no doubt this miracle was already being touted as worthy of St Gerasimos himself. He had gone to old man Stamatis' house, having been summoned to deal with an earache, and had found himself gazing down into an aural orifice more dank, be-lichened, and stalagmitic even than the Drogarati cave. He had set about cleaning the lichen away with the aid of a little cotton, soaked in alcohol, and wrapped about the end of a long matchstick. He was aware that old man Stamatis had been deaf in that ear since childhood, and that it had been a constant source of pain, but was nonetheless surprised when, deep in that hairy recess, the tip of his matchstick seemed to encounter something hard and unyielding; something, that is to say, which had no physiological or anatomical excuse for its presence. He took the old man over to the window, threw open the shutters, and an explosion of midday heat and light instantaneously threw the room into an effulgent dazzle, as though some importunate and unduly luminous angel had misguidedly picked that place for an epiphany. Old Stamatis' wife tutted; it was simply bad housekeeping

was sure that it stirred up the dust; she could clearly see the motes rising up from the surfaces.

Dr Iannis tilted the old man's head and peered into the ear. With his long matchstick he pressed aside the undergrowth of stiff grey hairs embellished with flakes of exfoliated scurf. There was something spherical within. He scraped its surface to remove the hard brown cankerous coating of wax, and beheld a pea. It was undoubtedly a pea; it was light green, its surface was slightly wrinkled, and there could not be any doubt in the matter. 'Have you ever stuck anything down your ear?' he demanded.

'Only my finger,' replied Stamatis.

'And how long have you been deaf in this ear?'

'Since as long as I can remember.'

Dr Iannis found an absurd picture rising up before his imagination. It was Stamatis as a toddler, with the same gnarled face, the same stoop, the same overmeasure of aural hair, reaching up to the kitchen table and taking a dried pea from a wooden bowl. He stuck it into his mouth, found it too hard to bite, and crammed it into his ear. The doctor chuckled, 'You must have been a very annoying little boy.'

'He was a devil.'

'Be quiet, woman, you didn't even know me in those days.'

'I have your mother's word, God rest her soul,' replied the old woman, pursing her lips and folding her arms, 'and I have the word of your sisters.'

Dr Iannis considered the problem. It was undoubtedly an obdurate and recalcitrant pea, and it was too tightly packed to lever it out. 'Do you have a fishhook, about the right size for a mullet, with a long shank? And do you have a light hammer?'

The couple looked at each other with the single thought that their doctor must have lost his mind. 'What does this have to do with my earache?' asked Stamatis suspiciously.

'You have an exorbitant auditory impediment,' replied the doctor, ever conscious of the necessity for maintaining a certain iatric mystique, and fully aware that 'a pea in the

overcoming un embarras de petit pois.' He spoke the French words in a mincingly Parisian accent, even though his irony was apparent only to himself.

A hook and a hammer were duly fetched, and the doctor carefully straightened the hook on the stone flags of the floor. He then summoned the old man and told him to lay his head on the sill in the light. Stamatis lay there rolling his eyes, and the old lady put her hands over hers, watching through her fingers. 'Hurry up, Doctor,' exclaimed Stamatis, 'this sill is hotter than hell.'

The doctor carefully inserted the straightened hook into the hirsute orifice and raised the hammer, only to be deflected from his course by a hoarse shriek very reminiscent of that of a raven. Perplexed and horrified, the old wife was wringing her hands and keening, 'O, o, o, you are going to drive a fishhook into his brain. Christ have mercy, all the saints and Mary protect us.'

This interjection gave the doctor pause; he reflected that if the pea was very hard, there was a good chance that the barb would not penetrate, but would drive the pea deeper into the recess. The drum might even be broken. He straightened up and twirled his white moustache reflectively with one forefinger. 'Change of plan,' he announced. 'I have decided upon further thought that it would be better to fill his ear up with water and mollify the supererogatory occlusion. Kyria, you must keep this ear filled with warm water until I return this evening. Do not allow the patient to move, keep him lying on his side with his ear full. Is that understood?'

Dr Iannis returned at six o'clock and hooked the softened pea successfully without the aid of a hammer, small or otherwise. He worked it out deftly enough, and presented it to the couple for their inspection. Encrusted with thick dark wax, rank and malodorous, it was recognisable to neither of them as anything leguminous. 'It's very papilionaceous, is it not?' enquired the doctor.

The old woman nodded with every semblance of having

wonder alight in her eyes. Stamatis clapped his hand to the side of his head and exclaimed, 'It's cold in there. My God, it's loud. I mean everything is loud. My own voice is loud.'

'Your deafness is cured,' announced Dr Iannis. 'A very satisfactory operation, I think.'

'I've had an operation,' said Stamatis complacently. 'I'm the only person I know who's had an operation. And now I can hear. It's a miracle; that's what it is. My head feels empty, it feels hollow, it feels as though my whole head has filled up with spring water, all cold and clear.'

'Well, is it empty, or is it full?' demanded the old lady. 'Talk some sense when the doctor has been kind enough to cure you.' She took Iannis' hand in both of her own and kissed it, and shortly afterwards he found himself walking home with a fat pullet under each arm, a shiny dark aubergine stuffed into each pocket of his jacket, and an ancient pea wrapped up in his handkerchief, to be added to his private medical museum.

~~It had been a good day for payments; he had also earned two very large and fine crayfish, a pot of whitebait, a basil plant, and an offer of sexual intercourse (to be redeemed at his convenience). He had resolved that he would not be taking up that particular offer, even if the Salvansan were effective. He was left with a whole evening in which to write his history of Cephallonia, as long as Pelagia had remembered to purchase some more oil for the lamp.~~

~~His account of Cephallonia was proving to be a problem; it seemed to him that he was writing it without the intrusion of his own feelings and prejudices. Objectivity seemed to be quite unattainable, and he felt that his false starts must have wasted more paper than was normally used on the island in the space of a year. The voice that emerged in his account was intractably his own; it was never historical: it lacked grandeur and impartiality. It was not Olympian.~~

He sat down and wrote: 'Cephallonia is a factory that breeds babies for export. There are more Cephallonians abroad or at sea than there are at home. There is no indige-

~~though at least some~~  
ocean. Our men go abroad and return here to die, and so we are an island of children, spinsters, priests, and the very old. The only good thing about it is that only the beautiful women find husbands amongst those men that are left, and so the pressure of natural selection has ensured that we have the most beautiful women in all of Greece, and perhaps in the whole region of the Mediterranean. The unhappy thing about this is that we have beautiful and spirited women married to the most grotesque and inappropriate husbands, who are good for nothing and never could be, and we have some sad and ugly women that nobody wants, who are born to be widows without ever having had a husband.'

The doctor refilled his pipe and read this through. He listened to Pelagia clattering outdoors in the yard, preparing to boil the crayfish. He read what he had written about beautiful women, and remembered his wife, as lovely as her daughter had become, and dead from tuberculosis despite everything he had been able to do. 'This island betrays its own people in the mere act of existing,' he wrote, and then he crumpled the sheet of paper and flung it into the corner of the room. This would never do; why could he not write like a writer of histories? Why could he not write without passion? Without anger? Without the sense of betrayal and oppression? He picked up the sheet, already bent at the corners, that he had written first. It was the title page: 'The New History of Cephallonia'. He crossed out the first two words and substituted 'A Personal'. Now he could forget about leaving out the loaded adjectives and the ancient historical grudges, now he could be vitriolic about the Romans, the Normans, the Venetians, the Turks, the British, and even the islanders themselves. He wrote:

'The half-forgotten island of Cephallonia rises improbably and inadvisedly from the Ionian Sea; it is an island so immense in antiquity that the very rocks themselves exhale nostalgia and the red earth lies stupefied not only by the sun, but by the impossible weight of memory. The ships of Odysseus were built of Cephallonian pine, his bodyguards

## L'OMOSESSUALE (I)

I, CARLO PIERO Guercio, write these words with the intention that they should be found after my death, when neither scorn nor loss of reputation may dog my steps nor blemish me. The circumstance of life leaves it impossible that this testament of my nature should find its way into the world before I have drawn my last breath, and until that time I shall be condemned to wear the mask decreed by misfortune.

I have been reduced to eternal and infinite silence, I have not even told the chaplain in confession. I know in advance what I will be told; that it is a perversion, an abomination in the sight of God, that I must fight the good fight, that I must marry and lead the life of a normal man, that I have a choice.

I have not told a doctor. I know in advance that I will be called an invert, that I am in some strange way in love with myself, that I am sick and can be cured, that my mother is responsible, that I am an effeminate even though I am as strong as an ox and fully capable of lifting my own weight above my head, that I must marry and lead the life of a normal man, that I have a choice.

What could I say to such priests and doctors? I would say to the priest that God made me as I am, that I had no choice, that He must have made me like this for a purpose, that He knows the ultimate reasons for all things and that therefore it must be all to the good that I am as I am, even if we cannot know what that good is. I can say to the priest that if

should not be condemned.

And the priest will say, 'This is a matter of the Devil and not of God,' and I will reply, 'Did God not make the Devil? Is He not omniscient? How can I be blamed for what He knew would occur from the very commencement of time?' And the priest will refer me to the destruction of Sodom and Gomorrah and tell me that God's mysteries are not to be understood by us. He will tell me that we are commanded to be fruitful and multiply.

I would say to the doctor, 'I have been like this from the first, it is nature that has moulded me, how am I supposed to change? How can I decide to desire women, any more than I can suddenly decide to enjoy eating anchovies, which I have always detested? I have been to the Casa Rosetta, and I loathed it, and afterwards I felt sick. I felt cheapened. I felt I was a traitor. I had to do it to appear normal.'

And the doctor will say, 'How can this be natural? Nature serves its interests by making us reproduce. This is against nature. Nature wants us to be fruitful and multiply.'

This is a conspiracy of doctors and priests who repeat the same things in different words. It is medicinal theology and theological medicine. I am like a spy who has signed a covenant of perpetual secrecy, I am like someone who is the only person in the world that knows the truth and yet is forbidden to utter it. And this truth weighs more than the universe, so that I am like Atlas bowed down forever beneath a burden that cracks the bones and solidifies the blood. There is no air in this world that I am fated to inhabit, I am a plant suffocated by lack of air and light, I have had my roots clipped and my leaves painted with poison. I am exploding with the fire of love and there is no one to accept it or nourish it. I am a foreigner within my own nation, an alien in my own race, I am as detested as cancer when I am as purely flesh as any priest or doctor.

According to Dante my like is confined to the third ring of the Seventh Circle of Nether Hell, in the improbable company of usurers. He gives me a desert of naked spirits scourged by flakes of fire, he makes me run in circles, per-

I've defiled. You see how it is; I have been driven to search everywhere just to find myself mentioned. I am mentioned almost nowhere, but where I find myself, I find myself condemned. And how remarkable it is, you doctors and priests, that Dante pitied us when God did not. Dante said, 'It makes me heartsick only to think of them.' And Dante was right, I have always run in circles, futilely, looking for the warmth of bodies, scorned by God who created me, and all my life has been a desert and a rain of flakes of flame.

Yes, I have read everything, looking for evidence that I exist, that I am a possibility. And do you know where I found myself? Do you know where I found out that I was, in another vanished world, beautiful and true? It was in the writings of a Greek.

Ironical. I am an Italian soldier oppressing the only people whose ancestors bestowed upon my kind the right to embody a most perfect form of love.

I joined the Army because the men are young and beautiful, I admit it. And also because I got the idea from Plato. I am probably the only soldier in history who has taken up arms because of a philosopher. You see, I had been searching for a vocation in which my affliction could be of use, and I had been ignorant of the love of Achilles and Patroclus, and other such ancient Greckeries. In short, I read *The Symposium*, and found Aristophanes explaining that there were three sexes; the men and women who loved each other, the men who loved men, and the women who loved women. It was a revelation to conceive that I was of a different sex, it was an idea that made some sense. And I found Phaedrus explaining that 'if there were only some way of contriving that a state or an army should be made up of lovers and their loves, they would be the very best governors of their own city, abstaining from all dishonour, and emulating one another in honour; and when fighting at one another's side, although a mere handful, they would overcome the world. For what lover would not choose rather to be seen by all mankind than by his beloved, either when abandoning his post or throwing away his arms? He

this. Or who would desert in an hour of danger? The veriest coward would become an inspired hero, equal to the bravest, at such a time; Love would inspire him. That courage which, as Homer says, the god breathes into the soul of heroes, Love of his own nature infuses into the lover. Love will make men dare to die for their beloved - Love alone.'

I knew that in the Army there would be those that I could love, albeit never touch. I would find someone to love, and I would be ennobled by this love. I would not desert him in battle, he would make me an inspired hero. I would have someone to impress, someone whose admiration would give me that which I cannot give myself; esteem, and honour. I would dare to die for him, and if I died I would know that I was dross which some inscrutable alchemy had transmuted into gold.

It was a wild idea, romantic and implausible, and the odd thing is that it worked. But finally it brought me incalculable grief.

## DELIRIUM

MANDRAS PUT IN no appearance for two days after the feast of the saint, leaving Pelagia to ferment in an agony of agitation. She could not think what could have happened to him, and she invented one reason upon another for his absence, which she felt as a growing lack that was threatening to become more real than the obligations and objects of everyday life.

She had walked back from the feast with her father, and had deduced that the levity of his conversation was due to a combination of drink and the fact that Mandras had not found him. At every step she had wanted to interrupt his flow of remarks about the psychological nature of the miraculous and his surprisingly coarse observations about what had been going on at the periphery of the feast; she was bursting with an insupportable admixture of anxiety and happiness, and wanted nothing so much as to mention Mandras' proposal. It was information that weighed more than the entire world, and she needed her father to share it, so that it might be lightened. The doctor had not noticed her flushed cheeks, her erratic attention, her tendency to trip over stones, the overemphatic gestures of her hands, and the slight strangulation of her voice; he had achieved precisely that stage of inebriation where high spirits teetered on the edge of nausea and unsteadiness, and decided to withdraw. His was a happiness that precluded any sensitivity to the state of his daughter's mind, and she had still not imparted her news by the time that they had reached home, where the

and waitzed about the yard before urinating on the mint and retiring to bed, malodorous and fully clothed.

Pelagia went to her own bed and could not sleep. A gibbous moon slid filaments of eerie silver light through the slats of the shutters, and this conspired with the energetic carpentry of the crickets to keep her lying on her back with her eyes wide open. She had never felt more awake. Her mind looped interminably as it replayed the events of the day; the miracle, the songs and dances, the fights, the race, the proposal. It always came back to that; every train of memory twisted on its track and returned to that handsome boy on his knees by the bench where she sat, Mandras on his knees in a pool of wine, Mandras, so beautiful, luminous, and young; Mandras, as exquisite as Apollo. Perspiration broke out on her limbs as she imagined herself entwined in his embrace, transformed him into an incubus, moved her arms and legs, caressed his back and experienced in absentia the soft curl of his tongue on her breasts and the lithe pressure of his weight.

'I love you,' she declared, at the same time as doubts assailed her like an invasion of tiny invisible devils. Marriage was such a big thing, it meant giving up one life for another. It meant leaving her father's house, it meant childbirth and relentless work in place of this gentle idyll with its mock contretemps, its tranquil routines, and its congenial eccentricities. She bridled at the thought of accepting orders and decisions from anyone but her own father, whose commands, however brusque and peremptory, were really requests ironically disguised. What would Mandras be like? How much did she really know him? What evidence did she have that he was patient and humane? He brought gifts, that was sure, but would the gifts not stop when the bargain was secured? Wasn't he too young and too full of impulses? There was something too decisive about his movements, his unconsidered responses; can you trust someone who replies immediately, without thought? Someone whose actions and words are poetic rather than solidly cogitated? She was frightened by the suspicion that

knowing it himself?' And how do you tell the difference between desire and love? She listened to the tinny buzz of a mosquito as she compared her fiancé to her father. She adored the latter; yes, that was love. But what did it have in common with her feelings for Mandras? Was it conceivable that service to him would feel so much like liberty? Was it just that there were different kinds of love? If it were not love that she felt for Mandras, then why this breathlessness, this bottomless and perpetual longing that furred her tongue and gave her palpitations? Why, like God or a dictator, did this emotion command her without reason, irresistibly? Why, like the arbitrations of Patir Arsenios, did it seem to have the force of law without the law's formality? The moon shifted behind the olive tree, casting a ceaseless motion of leaves upon the wall, the melancholy bells of the goats of Mt Aenos rang through the gentle chill of the night, and outside Psipsina could be heard foraging in the yard. 'Catching her own mice,' thought Pelagia, as she lay listening to the palpable hunger of her body. She thought of the capricious joie de vivre of the pine marten, its innocence and its complete absorption in the business of being itself, and realised quite suddenly that she had exchanged the carelessness of youth for something very like unhappiness. She imagined that Mandras had died, and as the tears came she was shocked to discover that she also felt relief. She banished the image sternly, and told herself that she was vile.

In the morning she betook herself to the yard and created tasks for herself that would cause her to see him as soon as he came around the curve of the road, the same curve where he had been shot by Velisarios. She inspected the ruminating goat for ticks, burned them off with a hot needle, and then burrowed through the coarse hair all over again. She looked up repeatedly to see if it was Mandras who came. Her father went to the kapheneia for breakfast, and it occurred to her that Psipsina might also have ticks. She set the animal on the wall, even closer to the road, and with her fingers brushed the fur against its natural lie. Pelagia buried

genes and comforted by the sweetness of the...  
wiggled and squeaked with pleasure as the busy fingers found two fleas and broke them between the nails of thumb and forefinger. Unwilling to leave the wall, Pelagia brushed the marten vigorously and pulled out the matted knots of fur. She draped Psipsina about her neck and decided to fetch water, which would take her round the curve altogether. Psipsina slept as Pelagia sat by the well and engaged the other women in conversation; but she forgot every detail of the scandals that were discussed, and her eyes kept flicking away. She began to feel a little sick. She drew more water than she knew how to use, and decided to irrigate the herbs. Wearied with waiting, she sat in the shade of the olive with her arm about the scrawny neck of her goat, which indifferently continued to chew as though there were no other world than its own. Longing turned to impatience, and thence to irritation. In order to spite Mandras, Pelagia decided to go for a walk. It would serve him right if she were not there when he came. She walked along the road in the direction that he would come, sat on a wall until the day grew too hot, and then wandered into the maquis, where she came across Lemoni, who was looking for crickets.

Pelagia sat on a rock and watched as the little girl hurried from one patch of scrub to another, closing her plump fingers over thin air as the crickets took evasive action. 'How old are you, koritsimou?' Pelagia asked suddenly.

'Six,' said Lemoni. 'Just. After the next feast I am going to be seven.'

'Can you count to ten yet?'

'I can count to thirty,' said Lemoni, who then proceeded to demonstrate. 'Twenty-one, twenty-two, twenty-three.'

Pelagia sighed. She reckoned that before the elapse of two more feasts, Lemoni would be set to work in the house, and that would be the end of hunting for small creatures in the maquis. It would be a question of lapsing into the monotony of spoiling the menfolk and only being allowed to discuss important things with other women, when the men were not listening or were in the kapheneion playing

precisely the time when the community would turn against her, as though she had no right to outlive a husband, as though he had died only because of his wife's negligence. This was why one had to have sons; it was the only insurance against an indigent and terrifying old age. Pelagia wished that there was something better for Lemoni, as though it were idle to wish better things for herself.

Lemoni wailed suddenly, startling Pelagia out of her reflections. It was a sound very like that of a wailing cat. Tears started from Lemoni's eyes, and she clutched a forefinger, doubled over, and rocked back and forth. Pelagia ran forward and uncurled the little girl's fingers, saying, 'What happened, koritsimou? What hurt you?'

'It bit me, it bit me,' she cried.

'O dear, o dear. Didn't you know that they bite?' She put her fingers next to her mouth and waggled them, 'They've got big jaws with pincers. It'll stop hurting in a minute.'

Lemoni clutched her finger again. 'It stings.'

'If you were a cricket, wouldn't you bite people who pick you up? The cricket thought you were going to hurt it, and that's why it hurt you. That's the way it is. When you're older, you'll find that people are very much the same.'

Pelagia pretended to do a special spell for curing cricket bites, and led the placated Lemoni back to the village. There was still no Mandras, and everything was unusually quiet as people crept about, nursing their hangovers and inexplicable bruises. A donkey brayed ridiculously and at length, receiving a ragged chorus of 'Ai gamisou' from the dark interiors of the houses. Pelagia set about the preparation of the evening meal, thankful that tonight it would not be fish. Later, as she sat with her father after the customary peripato, he said quite unexpectedly, 'I expect he hasn't come because he's feeling as sick as everyone else.' Pelagia felt herself flood with a kind of gratitude, and she took his hand and kissed it. The doctor squeezed her hand and said sadly, 'I don't know how I'll manage when you've gone.'

'Papakis, he's asked me to marry him . . . I told him that

a much better idea if he married you, I think.' He squeezed her hand again. 'We used to have some Arabs on one of my ships. They always said "inshallah" after every sentence; "I'll do it tomorrow, inshallah." It could be very annoying, because they seemed to expect God to do things when they couldn't be bothered themselves, but there is some wisdom in it. You will marry Mandras if that is what providence decrees.'

'Don't you approve of him, Papakis?'

He turned and looked at her gently. 'He's too young. Everyone is too young when they marry. I was. Also, I have not done you a favour. You read the poetry of Cavafy, I have taught you to speak Katharevousa and Italian. He isn't your equal, and he would expect to be better than his wife. He is a man after all. I have often thought that you would only ever be able to marry happily with a foreigner, a dentist from Norway or something.'

Pelagia laughed at the incongruous thought, and fell silent. 'He calls me "Siora",' she said.

'I was afraid of something like that.' There was a long pause whilst they both gazed at the stars over the mountain, and then Dr Iannis asked, 'Have you ever thought that we should emigrate? America or Canada or something?'

Pelagia closed her eyes and sighed. 'Mandras,' she said.

'Yes. Mandras. And this is our home. There isn't any other. In Toronto it is probably snowing, and in Hollywood no one would give us a part.' The doctor stood up and went inside, re-emerging with something in his hand that gleamed metallically in the semi-darkness. Very formally he handed it to his daughter. She took it, saw what it was, felt its ominous weight, and dropped it into the lap of her skirts with a small cry of horror.

The doctor remained standing. 'There's going to be a war. Terrible things happen in wars. Especially to women. Use that to defend yourself, and if necessary use it against yourself. You may also use it against me if that is what circumstances demand. It's only a little derringer, but . . .' he

what we can, that's all. Maybe you don't know it, koritsimou, but it might happen that your marriage will have to wait. We must make sure first that Mussolini does not invite himself to the wedding.' The doctor turned on his heel and went into the house, leaving Pelagia to the fear that was growing in her breast, and to a most unwelcome solitude. She remembered that in the mountains of Souli, sixty women had gone to one of the peaks, danced together, and thrown their children and themselves over the precipice rather than surrender to the slavery of the Turks. After a few moments she went to her room, put the derringer under her pillow, and sat on the edge of her bed, absently caressing Psipsina and imagining once again that Mandras was dead.

On the second day after the feast Pelagia repeated the same slow ballet of pointless tasks that failed to counterbalance the absence of her lover, but became instead a kind of frame to it. Everything – the trees, Lemoni playing, the goat, the antics of Psipsina, the self-important, cumbersome waddle of Father Arsenios, the distant hammering of Stamatis as he made a wooden saddle for a donkey, Kokolios' raucous rendition of the 'Internationale' with half the words missing – all was nothing but a sign of what was missing. The world retreated and gave place to a pall of hopelessness and dejection that seemed to have become a property of things themselves; even the lamb with rosemary and garlic that she prepared for dinner embodied nothing other than a poignant lack of fish. That night she felt too exhausted and dispirited to cry herself to sleep. In her dreams she accused Mandras of cruelty and he laughed at her like a satyr, and danced away across the waves

On the third day Pelagia went down to the sea. She sat on a rock and watched an enormous warship steam portentously away to the west. It was most probably British. She thought about war and felt her heart grow heavy, reflecting that in the old days men were the playthings of the gods, and had advanced no further than to become the toys of

Hitler, Attila, Caligula.' She found no word to accompany 'Mussolini' until she came up with 'Metaxas'. 'Mussolini, Metaxas,' she said, and added, 'Mandras.'

As though answering her thoughts, a movement caught the corner of her eye. Below, to the left, a body was diving about in the waves like a human dolphin. She watched the brown fisherman with a pleasure that was entirely aesthetic, until she realised with a small shock that he was completely naked. He must have been a hundred metres away, and she knew that he was arranging a buoyed net with a mesh tiny enough to catch whitebait. He was diving for long moments, arranging his net in a crescent, and all about him the gulls wheeled and plunged for their share of the harvest. Guilefully, but without guilt, Pelagia crept closer in order to admire this man who was so sleek, so at one with the sea, so much like a fish, a man naked and wild, a man like Adam.

She watched as the net was curled about the shoal, and, as he stood glistening on the beach, hauling hand over hand, his muscles tightening and his shoulders rhythmically working, she realised that it was Mandras. She put her hand over her mouth to suppress her shock and a sudden access of shame, but she did not creep away. She was still transfixed by his beauty, by the harmony and strength of his work, and could not resist the idea that God had given her a chance to look over what was hers before she took possession of it; the slim hips, the sharp shoulders, the taut stomach, the dark shadow of the groin with its mysterious modellings that were the subject of so much lubricious female gossip at the well. Mandras was too young to be a Poseidon, too much without malice. Was he a male Nereid or Potamid? Should there not be a sacrifice of honey, oil, milk, or a goat? Of herself? It was difficult to witness Mandras slipping through the water and not believe that such a creature would not, as Plutarch said, live for 9,720 years. But this vision of Mandras possessed a quality of eternity, and

under even as it grows and blossoms on a pile of shit, in a  
ace of skulls and bones. He let his rifle rust, and even lost  
once or twice, but he won battles armed with nothing but  
mandolin.

25

## RESISTANCE

ALL OVER THE island there was a burgeoning of graffiti that took merry or malicious advantage of the fact that the Italians could not decipher the Cyrillic script. They mistook Rs for Ps, did not know that Gs can look like Ys or inverted Ls, had no idea what the triangle was, thought that an E was an H, construed theta as a kind of O, did not appreciate that the letter in the shape of a tent was the same as the one that looked like an inverted Y, were baffled by the three horizontal strokes that could also be written as a squiggle, knew from mathematics that pi meant 22 divided by 7, were unaware that E the wrong way round was an S, that the Y could also be written as a V and was in fact an E, were confused by the existence of an O with a vertical stroke that was actually an F, did not understand that the X was a K, failed utterly to find anything that might be meant by the elegant trident, and found that the omega reminded them of an earring. Ergo, conditions were ideal for the nocturnal splashing of white paint in huge letters on all available walls, especially as the quirks of an individual's handwriting could render the letters even more completely inscrutable. ENOSIS fought for space with ELEPHTHERIA, 'Long Live The King' cohabited without apparent anomaly with 'Workers Of The World Unite', 'Wops fuck off' abutted with 'Duce, Eat My Shir'. An admirer of Lord Byron wrote, 'I dream'd that Greece might still be free' in wobbly Roman letters, and General Tsolakoglou, the new quisling leader of the Greek people, appeared everywhere as

ts with the Duce.  
he kapheneia and fields the men related Italian jokes: many gears does an Italian tank have? One forward our in reverse. What is the shortest book in the world? *Italian Book of War Heroes*. How many Italians does e to put in a light-bulb? One to hold the bulb and two red to rotate the room. What is the name of Hitler's Benito Mussolini. Why do Italians wear moustaches? e reminded of their mothers. In the encampments the n soldiers in their turn asked, 'How do you know a Greek girl is having a period?' And the answer d be 'She is wearing only one sock.' It was a long inter- during which the two populations stood off from each ; defusing by means of jokes the guilty suspicion on the ide and the livid resentment on the other. The Greeks d fierily in secret about the partisans, about forming a ance, and the Italians confined themselves to camp, the signs of activity being the setting up of batteries, a daily nnaissance by amphibious aircraft, and a mounted cur- patrol that jogged about at dusk, its members more ous to exercise charm on females than to enforce an r night. Then a decision was made to billet officers upon ble members of the local population.  
ne first thing about it that Pelagia knew was when she rned from the well, only to find a rotund Italian officer, mpanied by a sergeant and a private, standing in the hen, looking around with an appraising expression, and ing notes with a pencil so blunt that he was obliged to l what he had written by casting the indentations nst the light.  
Pelagia had already stopped fearing that she was going to aped, and had become accustomed to scowling at leers slapping at the hands that made exploratory pinches of backside; the Italians had turned out to be the modest d of Romeo that is resigned to being rebuffed, but does abandon hope. Nonetheless, she felt a momentary leap ear when she came in and found the soldiers, and, but a moment of indecision, she would have turned tail and

in a gesture that signified, 'do not speak Greek,' and said, 'Ah,' in a manner that signified, 'How delightful to see you, since you are so pretty, and I am embarrassed to be in your kitchen, but what else can I do?' Pelagia said, 'Aspettami, vengo,' and ran to fetch her father from the kapheneion.

The soldiers waited, as requested, and soon Pelagia reappeared with her father, who was anticipating the encounter with some trepidation. There was a lurch of dread waiting to surge into his heart and weaken it, but also a cold and detached courage that comes to those who are determined to resist oppression with dignity; he remembered his advice to the boys in the kapheneion - 'Let us use our anger wisely' - and squared his shoulders. He wished that he had retained his moustache with the waxed tips, so that he might twist its extremities balefully and censoriously.

'Buon giorno,' said the officer, holding out his hand hopefully. The doctor perceived the conciliatory nature of the gesture and its lack of conqueror's hubris, and much to his own surprise he reached out and shook the proffered hand.

'Buon giorno,' he replied. 'I do hope that you enjoy your regrettably short stay on our island.'

The officer raised his eyebrows, 'Short?'

'You have been expelled from Libya and Ethiopia,' the doctor said, leaving the Italian to extrapolate his meaning.

'You speak Italian very well,' said the officer, 'you are the first one I have come across. We are very badly in need of translators to work with the populace. There would be privileges. It seems that no one here speaks Italian.'

'I think you mean that none of you speak Greek.'

'Just so, as you say. It was only an idea.'

'You are very kind,' said Dr Iannis acidly, 'but I think you will find that those of us who do speak Italian will suddenly lose our memory when required to do so.'

The officer laughed, 'Understandable under the circumstances. I meant no offence.'

'There is Pasquale Lacerba, the photographer. He is an

better. As for me, I am a doctor, and I have enough to do without becoming a collaborator.'

'It's worth a try,' said the quartermaster, 'most of the time we don't understand anything.'

'It's just as well,' observed the doctor. 'Perhaps you could tell me why you're here?'

'Ah,' said the man, shifting uneasily, aware of the unpleasantness of his position, 'the fact is, I am sorry to say, and with great regret, that . . . we shall be obliged to billet an officer on these premises.'

'There are only two rooms, my daughter's and my own. This is quite impossible, and it is also, as you probably realise, an outrage. I must refuse.' The doctor bristled like an angry cat, and the officer scratched his head with his pencil. It was really very awkward that the doctor spoke Italian; in other houses he had avoided this kind of scene and left it to the unfortunate guests to explain the situation, by means of grunts and gesticulations, when they turned up unannounced with their kitbags and drivers. The two men looked at one another, the doctor tilting his chin at a proud angle, and the Italian searching for a form of words that was both firm and mollifying. Suddenly the doctor's expression changed, and he asked, 'Did you say that you are a quartermaster?'

'No, Signor Dottore, you seem to have worked it out for yourself. I am a quartermaster. Why?'

'So do you have access to medical supplies?'

'Naturally,' replied the officer, 'I have access to everything.' The two men exchanged glances, divining perfectly the train of the other's thought. Dr Iannis said, 'I am short of many things, and the war has made it worse.'

'And I am short of accommodation. So?'

'So it's a deal,' said the doctor.

'A deal,' repeated the quartermaster. 'Anything you want, you send me a message via Captain Corelli. I am sure you will find him very charming. By the way, do you know anything about corns? Our doctors are useless.'

germic syringes, sulphur ointment and iodine, neosalvarsan, bandages and lint, surgical spirit, salicylic acid, scalpels, and collodion,' said the doctor, 'but I will need a great deal, if you understand me. In the meantime get a pair of boots that fits you.'

When the quartermaster had gone, taking with him the details of the doctor's requirements, Pelagia took her father's elbow anxiously and asked, 'But Papas, where is he to sleep? Am I to cook for him? And what with? There is almost no food.'

'He will have my bed,' said the doctor, knowing perfectly well that Pelagia would protest.

'O no, Papas, he will have mine. I will sleep in the kitchen.'

'Since you insist, koritsimou. Just think of all the medicine and equipment it will mean for us.' He rubbed his hands together and added, 'The secret of being occupied is to exploit the exploiters. It is also knowing how to resist. I think we shall be very horrible to this captain.'

In the early evening Captain Corelli arrived, driven by his new baritone, Bombardier Carlo Piero Guercio. The jeep skidded to a halt outside, generating clouds of dust and much noisy alarm amongst the chickens that were scratching in the road, and the two men came in by the entrance of the yard. Carlo looked at the olive tree, amazed by its size, and the Captain looked around, appreciating the signs of a quiet domestic life. There was a goat tied to the tree, washing hanging on a line from the tree to the house, a vivid bougainvillaea and a trailing vine, an old table upon which there lay a small heap of chopped onions. There was also a young woman with dark eyes, a scarf tied around her head, and in her hand was a large cooking knife. The captain fell to his knees before her and exclaimed dramatically, 'Please don't kill me, I am innocent.'

'Don't worry about him,' said Carlo, 'he is always being foolish. He can't help it.'

Pelagia smiled, against her will and against her resolutions, and caught Carlo's eye. He was huge, as big as

her father from the one that he wore. The Captain sprang to his feet. 'I am Captain Antonio Corelli, but you may call me maestro if you wish, and this . . .' he took Carlo by the arm ' . . . is one of our heroes. He has a hundred medals for saving life, and none for taking it.'

'It's nothing,' said Carlo, smiling diffidently. Pelagia looked up at the towering soldier, and knew intuitively that, despite his size, despite his enormous hands that might fit about the neck of an ox, he was a soft and saddened man. 'A brave Italian is a freak of nature,' she said sourly, remembering her father's instructions to be as unaccommodating as possible.

Corelli protested. 'He rescued a fallen comrade in the open field, under fire. He is famous all over the Army, and he refused promotion too. He is a one-man ambulance. What a man he is. He has a Greek bullet in his leg to show for it. And this . . .' he tapped a case in his hand ' . . . is Antonia. Perhaps we will make more formal introductions later on. She is very anxious to meet you, as am I. By what name do men know you, may I ask?'

Pelagia looked at him properly for the first time, and realised with a start that this was the very same officer who had commanded his platoon of comedians to march past at the eyes left. She blushed. At the same moment Corelli recognised her, and he bit his lower lip in mockery of himself. 'Ah,' he exclaimed, and slapped himself on the wrist. He fell to his knees once more, hung his head in sly penitence, and said softly, 'Forgive me, Father, for I have sinned. Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa.' He beat his breast and wiped away an imaginary tear.

Carlo exchanged glances with Pelagia, and shrugged his shoulders. 'He's always like this.'

Dr Iannis came out, saw the captain on his knees before his daughter, caught her bemused expression, and said, 'Captain Corelli? I want a word with you. Now.'

Startled by the authority in the older man's voice, Corelli stood up, abashed, and held out his hand. The doctor with-

was only joking with your daughter.' He shifted nervously, unhappily conscious of the possibility that he had made a bad start.

'I want to know why you have defaced the monument.'

'The monument? Forgive me, but . . .'

'The monument, the one in the middle of the bridge that de Bosset built. It has been defaced.'

The captain knitted his brows in perplexity, and then his face lightened, 'Ah, you mean the one across the bay at Argostoli. Why, what has happened to it?'

'It had "To The Glory Of The British People" inscribed on the obelisk. I have heard that some of your soldiers have chipped away the letters. Do you think you can so easily erase our history? Are you so stupid that you think that we will forget what it said? Is this how you wage war, by the chipping away of letters? What kind of heroism is this?' The doctor raised his voice to a new note of vehemence, 'Tell me how you would like it if we defaced the tombstones in the Italian cemetery, Captain.'

'I had nothing to do with it, Signor. You are blaming the wrong man. I apologise for the offence, but . . .' he shrugged his shoulders ' . . . the decision was not mine, and neither were the soldiers.'

The doctor scowled and raised his finger, stabbing the air, 'There would be no tyranny, Captain, and no wars, if minions did not ignore their conscience.'

The captain looked to Pelagia, as though in expectation of support, and suffered the unbearable sensation of having been sent back to school. 'I must protest,' he said feebly.

'You cannot protest, because there is no excuse. And why, will you tell me, has the teaching of Greek history been prohibited in our schools? Why is everyone being obliged to learn Italian, eh?'

Pelagia smiled to herself; she could not have calculated how often she had heard her father divagating upon the absolute necessity and perfect reasonableness of having compulsory Italian in schools.

WHO HAS BEEN CAUGHT STEALING SWEETS FROM THE CUPBOARD FOR Sundays. 'In the Italian Empire,' he said, the words tasting bitter on his tongue, 'it is logical that everyone should learn Italian . . . I believe that that is the reason. I am not responsible for it, I repeat.' He began visibly to perspire. The doctor shot him a glance that was intended to be, and was, deeply withering. 'Pathetic,' he said, and turned on his heel. He went indoors and sat down at his desk, very satisfied with himself. He leaned forward, annoyed Psipsina by tickling her whiskers, and confided to her, 'Got him on the run already.'

Outside in the yard Captain Corelli was dumbfounded, and Pelagia was feeling sorry for him. 'Your father is . . .' he said, and the words failed him. 'Yes, he is,' confirmed Pelagia.

'Where am I to sleep?' asked Corelli, glad of anything that might be a distraction, all his good humour having dried to dust.

'You will have my bed,' said Pelagia.

Under normal circumstances Antonio Corelli would have asked brightly, 'Are we to share it then? How hospitable,' but now, after the doctor's words, he was appalled by this information. 'It's out of the question,' he said briskly. 'Tonight I shall sleep in the yard, and tomorrow I shall request alternative accommodation.'

Pelagia was shocked by the feelings of alarm that arose in her breast. Could it be that there was something inside her that wanted this foreigner, this interloper, to stay? She went inside and relayed the Italian's decision to her father. 'He can't go,' he said. 'How am I supposed to browbeat him if he isn't here? And anyway, he seems like a personable boy.'

'Papakis, you made him feel like a flea. I almost felt sorry for him.'

'You did feel sorry for him, koritsimou. I saw it in your face.' He took his daughter's arm and went back out with her. 'Young man,' he said to the captain, 'you are staying here, whether you like it or not. It is quite possible that your quartermaster will decide to impose someone even worse.'

'She will be comfortable in the kitchen, Captain. I don't care how bad you feel, that is not my problem. I am not the aggressor. Do you understand me?'

'Yes,' said the captain, overpowered, and not entirely grasping what was happening to him.

'Kyria Pelagia will bring water, some coffee, and some mezedakia to eat. You will find that we do not lack hospitality. It is our tradition, Captain, to be hospitable even to those who do not merit it. It is a question of honour, a motive which you may find somewhat foreign and unfamiliar. Your sizeable friend is welcome to join us.'

Carlo and the captain uneasily partook of the tiny spinach pies, the fried baby squid and the dolmades stuffed with rice. The doctor glowered at them, inwardly delighted with the successful inauguration of his novel project for resistance, and the two soldiers avoided his gaze, commenting politely and inconsequentially upon the beauty of the night, the impossible size of the olive tree, and any and every irrelevance that occurred to them.

Carlo drove gratefully away, and the captain sat on Pelagia's bed miserably. It was the time for an evening meal, and despite the plates of appetisers his stomach growled from force of habit. The thought of more of that wonderful food left him feeling weak. The doctor came in once and told him, 'The answer to your problem is to eat a lot of onions, tomatoes, parsley, basil, oregano, and garlic. The garlic will be an antiseptic for the fissures, and the other things, taken together, will soften the stools. It is very important not to strain at all, and if you eat meat, it must always be accompanied by a great deal of fluid and a sideplate of vegetables.'

The captain watched him leave the room, and felt more humiliated than he had ever thought possible. How could the old man possibly have known that he suffered from haemorrhoids?

In the kitchen the doctor asked Pelagia whether or not she had noticed that the captain walked very carefully and occasionally winced.

tering the cutlery on the plates, and waited until they were sure that the Italian must be dying of hunger and feeling like a ragamuffin boy who has been sent to Coventry at school, and then they invited him to join them. He sat with them and ate in silence.

'This is Cephallonian meat pie,' said the doctor in an informative tone of voice, 'except that, thanks to your people, it doesn't have any meat in it.'

Afterwards, when the curfew patrol had already passed, the doctor announced his intention to go for a walk. 'But the curfew . . .' protested Corelli, and the doctor replied, 'I was born here, this is my island.' He gathered up his hat and his pipe, and swept out.

'I must insist,' he called vainly after the doctor, who prudently circled about the house and waited a quarter of an hour as he sat upon the wall, eavesdropping on the conversation of the two young people.

Pelagia looked at Corelli as he sat at the table, and felt the need to comfort him. 'What is Antonia?' she asked.

He avoided her eyes, 'My mandolin. I am a musician.'

'A musician? In the Army?'

'When I joined, Kyria Pelagia, Army life consisted mainly of being paid for sitting about doing nothing. Plenty of time for practice, you see. I had a plan to become the best mandolin player in Italy, and then I would leave the Army and earn a living. I didn't want to be a café player, I wanted to play Hummel and Conforto and Giuliani. There's not much demand, so you have to be very good.'

'You mean you're a soldier by mistake?' asked Pelagia, who had never heard of any of these composers.

'It was a plan that went wrong; the Duce got some big ideas.' He looked at her wistfully.

'After the war,' she said.

He nodded and smiled, 'After the war.'

'I want to be a doctor,' said Pelagia, who had not even mentioned this idea to her father.

That night, just as she was drifting off to sleep beneath her blankets, she heard a muffled cry, and shortly after-

ing the blankets about her breasts.

'Forgive me,' he said, perceiving her alarm, 'but there appears to be an enormous weasel on my bed.'

Pelagia laughed, 'That's not a weasel, that's Psipsina. She is our pet. She always sleeps on my bed.'

'What is it?'

Pelagia could not resist essaying her father's mode of resistance: 'Haven't you heard of Greek cats?'

The captain looked at her suspiciously, shrugged his shoulders, and returned to his room. He approached the pine marten and stroked it on the forehead with a tentative forefinger. It felt very soft and comforting. 'Micino, micino,' he cooed speculatively, and fondled her ears. Psipsina sniffed at the wiggling digit, did not recognise it, surmised that it might be edible, and bit it.

Captain Antonio Corelli snatched his hand away, watched the beads of blood well out of his finger, and fought against the shamingly childish tears that were rising unbidden to his eyes. He attempted by force of will to suppress the mounting sting of the bite, and knew for certain that he had been pierced through to the bone. Never, in all his life, had he felt so unloved. These Greeks. When they said 'ne' it meant 'yes', when they nodded it meant 'no', and the more angry they were, the more they smiled. Even the cats were from another planet, and moreover could have no possible motive for such malice.

He lay abjectly upon the hard cold floor, unable to sleep, until at last Psipsina missed Pelagia, and went off to look for her. He climbed back into the bed and sank gratefully into the mattress. 'Mmm,' he said to himself, and realised that he was savouring a lingering, vanishing smell of young woman. He thought about Pelagia for a while, remembering the clean scoop of white flesh as the neck became the breast and shoulder, and finally fell asleep.

He woke in the night, suffering from the sensation that his neck was abominably hot and that his chin was ticklish. As he emerged into awareness it became horribly evident

that had once more shrunk to a path, Mandras found that he could not look anyone in the face, and he stared vacantly down into the dirt. 'What did he do?' he asked finally.

'He was a dirty old thief.'

'What did he steal?'

'Well it wasn't exactly stealing,' said Hector, removing his fez and scratching his head, 'but the British drop supplies to us and to EDES. We've given strict instructions to the people round here that every drop must be reported to us, so that we can get there first. Only reasonable under the circumstances. That man went and reported the drop to EDES, and after he did that, he opened one of the canisters and took a bottle of whisky. We found him lying under the parachute silk, drunk as a Turk. It was theft and disobedience.' He replaced the fez, 'You have to be firm with these people, or they start doing what they like. They're full of false consciousness, and it's just something that we have to get out of them, in their own interests. You won't believe this, but half of these peasants are Royalists. Just imagine! Identifying yourself with the oppressors!'

It had never occurred to Mandras to be anything other than a Royalist, but he nodded in agreement, and then asked, 'Was it a drop for EDES?'

'Yes.'

Behind them in the village a lifequelling wail expanded through the stillness. It rose and fell like a siren, echoing from the cliff above them across the valley to the opposite rocks, returning and mingling with the later variations of its own sound. Mandras blocked from his mind the precisely clear picture of what must have been happening – the keening weeping girl, black-haired and youthful like Pelagia, rocking and moaning over the mangled and aborted flesh of her own father – and concentrated on the ululation. If you didn't think about what it was, it sounded weirdly beautiful.

## ETIQUETTE

ON A BRIGHT morning early in the occupation, Captain Antonio Corelli woke up feeling guilty as usual. It was an emotion that struck him each morning and left the taste of rancid butter in his mouth, and it was caused by the knowledge that he was sleeping in somebody else's bed. He felt his self-esteem ratchet lower by the day as he struggled with the idea that he had displaced Pelagia, that she was sleeping, wrapped up in blankets, on the cold flags of the kitchen floor. It was true that Psipsina would creep in beside her on colder nights, and it was also true that he had brought her two Army bedrolls to place one above the other to form a mattress, but he still felt himself unworthy, and he wondered whether she would forever regard her bed as contaminated. It also worried him that she had been obliged to get up very early so that she would be decent, her bed rolled away, by the time that he came into the kitchen. He would find her yawning, her finger following the difficult English of the medical encyclopaedia, or else working vindictively at a crocheted blanket that never seemed to get any larger. Every day he would raise his cap and say, 'Buon giorno, Kyria Pelagia,' and every day it would strike him as ludicrous that he knew the Greek for 'Miss' but did not know how to say 'Good morning'. Nothing delighted him so much as to see her smile, and for this reason he resolved to learn the Greek for 'Good morning', so that he could say it to her casually as he passed on his way to where Carlo was waiting to take him away in the jeep. He asked Dr Iannis for guidance.

that it had appealed to him to be in that particular mood on that particular morning. His acquaintance with the fat quartermaster had made his practice very much easier to run than it had been even in peacetime, and since the latter was undoubtedly a hypochondriac, he had seen him often enough to ensure a continuous flow of essential supplies. Curiously enough, just when at last he had enough to get by, the islanders stopped getting ill. The communal deferral of illness in straitened times was a phenomenon of which he had heard but never previously witnessed, and every time that he was apprised of an Allied success he had set to worrying about the inevitable flood of maladies that would occur after the liberation. He had begun to resent the Italians for diminishing his usefulness, and it was for this reason perhaps that he informed Corelli that the Greek for 'good morning' was 'ai gamisou'.

'Ai gamisou,' repeated Corelli three or four times, and then he said, 'now I can say it to Pelagia.'

The doctor was horrified, and thought quickly. 'O no,' he said, 'you can't say that to Kyria Pelagia. To a woman who lives in the same house you say "kalimera". It's just one of those strange rules that some languages have.'

'Kalimera,' repeated the captain.

'And if someone greets you,' continued the doctor, 'you have to say "putanas yie" in reply.'

'Putanas yie,' practised the captain. On his way out he proudly said, 'Kalimera, Kyria Pelagia.'

'Kalimera,' said Pelagia, pulling the stitches out of her futile crochet. Corelli waited for her to be surprised or to smile, but there was no response. Disappointed, he left, and after he had gone, Pelagia smiled.

Outside, Corelli found that Carlo had not yet materialised, and so he practised his new greeting on the villagers. 'Ai gamisou,' he said cheerfully to Kokolios, who glared at him, scowled darkly, and spat into the dust.

'Ai gamisou,' he said to Velisarios, who promptly swerved in his direction and released a torrent of invective that the captain fortunately failed to understand. Corelli only

Greeks,' he thought.

'Ai gamisou,' he said to Stamatis, who had recently been coping with his marriage by practising the pretence that his deafness was recurring. 'Putanas yie,' mumbled the old man as he passed.

In Argostoli that evening the captain proudly tried out his new greeting on Pasquale Lacerba, the gawky Italian photographer who had been pressed into working as a translator, and was appalled to find, after some misunderstandings, that the doctor had misled him. He found himself sitting in a café near the town hall, more miserable than angry. Why did the doctor do that? He thought that they had established some kind of mutual respect, and yet the doctor had told him how to say 'Go fuck yourself' and 'Son of a whore', and he been making a fool of himself all day, raising his cap and smiling, and saying those terrible things. For God's sake he had even said them to a priest, a friendly dog, and a little girl with a dirty but touchingly innocent face.

## EVERY PARTING IS A FORETASTE OF DEATH

CORELLI DID NOT go back to Casa Nostra before dawn, but stayed with Pelagia in the house by the doctor's consent. If it was at such short notice to be their last day together, then it seemed only humane to tolerate the risk, and in any case Corelli looked exactly like a Greek in his peasant clothes and his splendid beard that yet exposed the livid cicatrice across his cheek. Moreover he now spoke Greek well enough to fool a German who would know no Greek at all, and he even slapped the back of his hand to indicate someone's stupidity, as well as tossing his head back and clicking his tongue to signify a negative. From time to time he dreamed in Greek, a terrible frustration for his sleeping soul because this necessarily slowed the pace of his dreams' narrative, and he discovered that when speaking it his personality was different from when he spoke in Italian. He felt a fiercer man, and, for some extraordinary reason which had nothing to do with his beard, much hairier.

The three of them sat in that familiar kitchen, saddened and apprehensive, talking quietly and shaking their heads over all the memories.

'There are so many things I will never forget,' said Corelli, 'like pissing on the herbs. It was when I was invited to piss on them that I knew I had been accepted.'

'I wish my father would forget it,' commented Pelagia, 'it makes me anxious when I use them. I waste hours in washing them.'

'I feel guilty about leaving alive, when all my friends are

I would rather be a serf in the house of a landless man than king of all these dead men who have done with life," and he was right,' offered the doctor. 'When loved ones die, you have to live on their behalf. See things as though with their eyes. Remember how they used to say things, and use those words oneself. Be thankful that you can do things that they cannot, and also feel the sadness of it. This is how I live without Pelagia's mother. I have no interest in flowers, but for her I will look at a rock-rose or a lily. For her I eat aubergines, because she loved them. For your boys you should make music and enjoy yourself, doing it for them. And anyway,' he added, 'you may not survive the voyage to Sicily.'

'Papas,' protested Pelagia, 'don't say that.'

'He's right,' said Corelli philosophically. 'And one can also see things for the living. After so much time with you two, I shall see things and imagine what you would have said. I shall miss you very badly.'

'You'll be back,' affirmed the doctor. 'You've become an islander, like us.'

'In Italy I shall have no home.'

'You must get X-rayed. God knows what I left behind inside you, and you must get the mandolin strings removed.'

'I owe my life to you, Iatre.'

'I am sorry about the scars. It was the best I could do.'

'And I am sorry, Iatre, for the rape of the island. I do not suppose we will ever be forgiven.'

'We forgave the British and the Venetians. Perhaps we won't forgive the Germans. I don't know. And in any case, barbarians have always been convenient; we have usually had someone else to blame for our catastrophes. It will be easy to forgive you, because all of you are dead.'

'Papakis,' protested Pelagia again, 'don't talk like that. Do we need to be reminded, with Carlo buried in the yard?'

'It's the truth. Only the living need forgiveness, and, as you know, Captain, I must have forgiven you, or I would not have given you permission to wed my daughter.'

seemed, somehow, an irony. And . . .

'Nonetheless, you have it. Nothing would please me more. But there is one condition. You must allow Pelagia to become a doctor. She is not only my daughter. She is, since I have no son, the nearest to a son that I have fathered. She must have a son's prerogatives, because she will continue my life when I am gone. I have not brought her up to be a domestic slave, for the simple reason that such company would have been tedious in the absence of a son. I confess it was selfish of me; she is now too clever to be a humble wife.'

'Am I then an honorary man?' demanded Pelagia.

'Koritsimou, you are yourself alone, but nonetheless, you are as I made you. You should be grateful. In any other house you would be scrubbing the floor whilst I talked with Antonio.'

'In any other house I would be nagging you. You should be grateful.'

'Koritsimou, I am.'

'Naturally, Pelagia shall be a doctor if she wishes. A musician would never manage on his own income alone,' said Corelli, only to be tapped smartly about the back of his head by his betrothed, who exclaimed, 'You are supposed to become rich. If not, I will not marry you.'

'I was joking, I was joking.' He turned to the doctor. 'We have decided that if we have a son, we will name him Iannis.'

The doctor was visibly touched, even though this was exactly what he would have expected under the circumstances. There was a prolonged and sorrowful silence whilst all three of them pondered the imminent destruction of their mutual society, and at last Dr Iannis looked up, his eyes watering, and said simply, 'Antonio, if I have ever had a son, it was you. You have a place at this table.'

In lieu of the obvious reply, which by virtue of its obviousness would necessarily have rung hollow, Corelli stood up and approached the older man, who rose from his seat.

also embraced his daughter.

'When the war is over, I shall return,' said Corelli. 'Until then I am still in the Army, and it is necessary to get rid of the Germans.'

'They are losing,' said the doctor confidently. 'It will not be long.'

'Don't go back to fight!' cried Pelagia. 'Haven't you done enough? Haven't you had enough of death? And what about me? Don't you think of me at all?'

'Of course he thinks of you. He thinks of getting rid of them so that you can leave the house without being afraid.'

'Carlo would have done it. I can do no less.'

'You men are all so stupid!' she exclaimed. 'You should give the world to women, and see how much fighting there is then.'

'Many of the andartes on the mainland are women,' said Corelli, 'and many of the partisans in Yugoslavia. There would be fighting just the same, and the world has had its share of bloodthirsty queens. It is important to defeat the Nazis, and nothing could be more obvious.'

She looked up at him reproachfully and replied softly, 'It was important to defeat the Fascists, but you fought for them.'

Corelli flushed, and the doctor intervened, 'Don't let us spoil our last day together. A man makes mistakes, he gets caught up in things, he is sometimes a sheep, and then he learns by experience and becomes a lion.'

'I don't want you to fight,' she insisted, gazing steadily at Corelli. 'You are a musician. In ancient times when there was slaughtering between tribes, the bards were spared.'

The captain aimed for a compromise. 'Perhaps it won't be necessary, and perhaps they won't let me. I am sure I will not be considered fit.'

'Do something useful,' said Pelagia. 'Join the fire brigade or something.'

'When I get home,' said Corelli, after an embarrassing pause, 'I shall have a pot of basil on my sill to remind me of

familiar objects, but its history of emotions. It was a place that still echoed with hopes, with shared confidences and jokes, past antagonisms and resentment, and the saving of a life. There hung about it a residual aroma of music and embraces that mingled with the scent of herbs and soap. Corelli stood, stroking the long flat back of Psipsina where she reclined along a shelf that was bare of food, and felt an unspeakable sadness well up in him that competed with the dry mouth and fluttering stomach of a man who was about to escape to sea. The doctor saw him standing, as lonely as a man awaiting execution, and then looked at Pelagia, sitting with her hands in her lap and her head bowed. 'I'll leave you two children together,' he said. 'There is a little girl dying of tuberculosis, and I should visit. It's in the spine and there's nothing to be done, but all the same . . .'

He left the house, and the two lovers sat opposite each other, lost for words, caressing each other's fingers. Finally the tears began to follow each other silently down her cheeks, and Corelli knelt beside her, put his arms about her, and laid his head against her chest. He was shocked all over again at how thin she was, and closed his eyes tightly, imagining that it was another world. 'I am so afraid,' she said. 'I think you won't come back, and the war goes on and on forever, and there's no safety and no hope, and I'll be left with nothing.'

'We have deep memories,' replied Corelli. 'Whether they make us glad or sad is up to us. I shall not forget you, and I will come back.'

'Promise?'

'I promise. I have given you my ring, and I have left you with Antonia.'

'We never read Carlo's papers.'

'Too painful. We'll read them when I return, when it's not so . . . so recent.'

She stroked his hair in silence, and said finally, 'Antonio, I wish that we had . . . lain together. As a man and woman.'

'Everything at the right time, koritsimou.'

word.'

'Psipsina will miss you. And Lemoni.'

'Lemoni thinks I am dead, no doubt.'

'After you've gone I'll tell her that Barba C'relli is alive. She will be very happy.'

'You must get Velisarios to throw her into the air for me from time to time.'

And so the conversation continued, circling back upon itself and reaffirming itself, until the doctor returned at curfew, as distressed as always when he had been obliged helplessly to watch a child groping its last blind steps along the path to death. He had walked home thinking the same thoughts that such occasions always provoked: 'Is it any wonder that I lost my faith? What are you doing up there, you idle God? Do you think I am so easily fobbed off with one or two miracles at the feast of the saint? Do you think I'm stupid? Do you think I have no eyes?' In his pocket he turned over the gold sovereign that the child's father had given him in payment. The British had dispensed so many of them in the funding of the andartes that they had lost their value. 'Even gold,' he reflected, 'is worth less than bread.'

That evening they shared a single scrawny leg of an old rooster that Kokolios had killed so that the rapists could not appropriate it, and Pelagia saved the bone for inclusion in a soup that also contained the bones of a hedgehog. If she cooked them long enough, they would be soft enough to chew. Afterwards she made a weak and bitter tea from the hips that she had gathered from the wild roses in the autumn, pleased to have something to do to divert her from her fears, and the three of them sat in the semi-darkness, waiting as the hours passed both too slowly and too fast.

At eleven o'clock Lieutenant Bunny Warren scratched at the window, and the doctor let him in. He entered with an air of decisive self-possession that struck Pelagia as quite unlike his usual diffident self, and there was a large and obviously well-honed knife stuck through his belt. She had

memoirs. Iannis, you're a very lucky boy. You've got to look after this better than you love your mother, do you understand?'

But Iannis was at that moment more interested in the Lee-Enfield rifle with a barrel so long that it was almost as tall as himself. Excited and gleeful, he waved it about from the hip, striking Spiro on the backside, and going, 'Bang. Bang. Bang.' He pointed it up towards the tree and squeezed the trigger. The gun leapt in his hands with a terrible and heart-stopping crash, the barrel cracked him in the forehead, and a shower of chips of wood sprayed from the branch above him. He dropped the cumbersome weapon as though it had given him a violent electric shock and he sat down abruptly and burst into tears of shock and terror.

71

## ANTONIA SINGS AGAIN

ALEXI APPROPRIATED THE rifle and its ammunition. He cleaned it up and oiled it carefully, adding it to his secret cache in a wardrobe. He had a very small derringer, an old Italian pistol with some ammunition, and now this wonderful rifle, one of the best for snipers that was ever made. He had changed his favourite slogan to 'We have nothing to lose but our possessions,' and no burglar or Communist fanatic was going to break in or start a revolution with him unprepared. Nowadays he still did not trim his toenails, but spared his mother-in-law her darning by throwing his holey socks away. Despite having become fatter and sweatier, he and Antonia (to whom he also referred as 'Psipsina') were more in love than ever, united by a common love for their enterprises that took the place of brothers and sisters for their son.

As for Pelagia, Iannis had never seen her cry so much. Grandmothers were sentimental creatures, and they even cried if you gave them a seashell that you found on the beach, but this crying for a week was more than he could understand.

First she clutched the mandolin to her chest, going, 'O Antonio, mio carino, o Antonio,' her face working with emotion, her tears dripping from her eyes and splashing on the tiles of the floor, and rolling down her cheeks to disappear down her collar and in between her errant and wrinkly cleavage. Then she picked up the sheaf of Italian papers and clutched those to her chest, going, 'O Carlo, mio poverino,

went, 'O Papas, o Papakis,' and she would hug the crocheted blanket to her breasts, and more tears would flood down her face as she clapped her hand to the side of her head and wailed, 'O my poor life that never was, o God in Heaven, o my life, alone and waiting, o . . .' and she would start all over again with the mandolin, kissing it and hugging it as though it were a baby or a cat. She played the scratchy old records over and over, winding the handle furiously and using up all the spare needles in the little compartment at the side, since each one could only be used once, and all the records were of a woman singing German in a smoky voice from a great distance. He liked one of them, called 'Lili Marlene', which was very good for whistling when you walked along the street. The records were very thick, and wouldn't bend, and they had small red labels in the middle. 'Why didn't you have cassettes?' he asked. She would not reply, because she was turning over in her hand the clasp knife that she had once given to her father, or reading the poems of Laskaratos that he had given in return, the voice of the poetry filling her soul as it once had done in the days of a dead and unrecorded world.

Iannis comforted his grandmother as best he could. He sat on her lap, which he was really a little too old for, and he dabbed at her tears with a sodden handkerchief. He submitted without too much dismay to numerous rib-cracking hugs, and he wondered how it was possible to love so much an old woman with dangly jowls, varicose veins, and grey hair so thin that you could see the pink scalp underneath. He stood patiently whilst she went through the photograph album again and again, repeating the same information in the same words, and pointing with her mottled fingers. 'That's your great-grandfather, he was a doctor you know, he died saving us in the earthquake, and that's Drosoula who was a sort of auntie that you never knew, and she was so big and ugly but the nicest person in the world, and that's the old house before it fell down, and look, that's me when I was young – can you believe I was ever so beautiful? – and I'm holding a pine marten we had for a pet, Psipsina, and

Mandras – wasn't he handsome? – and he was a fisherman, and I was engaged to him once, but he came to a bad end, God rest his soul, and that's your great-grandmother who died when I was so young I can hardly remember, it was tuberculosis and my father couldn't save her, and that's my father when he was a sailor, so young, good God, so young, and doesn't he look happy and full of life? He saved us in the earthquake, you know. And this is Günter Weber, a German boy, and I don't know what happened to him, and this is Carlo who was as big as Kyrios Velisarios, and it's him who's buried at the old house, he was so kind and he had his own sadness that he didn't mention, and these are the boys of La Scala, singing, all drunk, and that's the olive tree before it split, and that's Kokolios and Stamatis, the funny stories I could tell you about them, old enemies, always fighting about the King and Communism, but the best of friends, and this is Alekos, he's still alive you know, older than Methuselah, still looking after his goats, and that's the Peloponnisos from the top of Mt Aenos, and that's Ithaca if you just turn round in the same place, and that's Antonio, he was the best mandolin player in the world, and I was going to marry him but he was killed, and between you and me I've never got over it, and it's his ghost that comes round the bend at the old village and then disappears . . .' Grandma would pause for tears ' . . . and this is Antonio with Günter Weber being silly on the beach, and as for that naked woman, I don't know who she was, but I've got my suspicions, and that's Velisarios lifting a mule – isn't it incredible? – and look at those muscles, and that's Father Arsenios when he was very fat. He got thinner and thinner during the war, and then disappeared completely without anyone knowing why – isn't that strange? – and that's the old kapheneion where Papas, your great-grandfather, used to hide whenever I wanted him for something, and did you know? I was the first woman who ever went into it . . . '

Iannis gazed at those unlined faces from the ancient past, and an eerie feeling came over him. Obviously there weren't any colours in the old days, and everything was in different

...and all these pictures were taken in a present, a present that had gone. How can a present not be present? How did it come about that all that remained of so much life was little squares of stained paper with pictures on? 'Yia, am I going to die?'

Pelagia looked down at him, 'Everybody dies, Ianni'. Some die young, some die old. I'm going to die soon, but I've had my chance. You die, and then someone comes to take your place. "The Deathless Ones have appointed its due time to each thing for man upon this fertile earth." That's what Homer says. Apart from being born, it's the only thing in which we have no choice. One day, I hope when you are very old, you'll die too, so don't be like me. Make the most of everything while you can. When I'm dead, all I want is for you to remember me. Do you think you will? O, I'm sorry, Ianni', I didn't mean to upset you. No, don't cry. O dear. I forgot how young you were . . .'

Iannis begged Antonia to get him some strings for the mandolin from which she had derived her name, and she promised to find him some when she went to Athens. Alexi promised to buy him some when he went to Naples, which he still had found no reason to visit. Pelagia took Iannis on the bus to Argostoli, and bought him some strings in a music shop on one of the sidestreets that goes up the hill at right-angles to the main thoroughfares. 'I love your parents very much,' she told Iannis, 'but they never notice anything that's right under their nose. Athens and Naples! What rubbish!'

Back at the Taverna Drosoula, Spiro carefully cleaned the mandolin and polished it. He rubbed graphite from a pencil tip into the machine-heads, and turned them over and over until everything rotated smoothly, without squeaks, creaks, hesitations or resistance of any kind. He showed the young boy how to pass the upper end of the string through the silver tailpiece, hooking the loop with the polychrome balls of fluff onto the correct hook. He showed him how to wind it through the hole of the machine-heads in such a way that it was less likely to break, and how to settle it in the

graphite into them too, for easy tuning.

He showed him how to tune up each string slowly, going from one to another in turn and then back to the beginning. He demonstrated the use of harmonics to find the correct position of the bridge, he explained the principles of tuning each string to the seventh fret of the pair of strings above it, and then he began to play. He produced three simple chords to accustom his fingers to the reduced space of a mandolin's fretboard, and then he cascaded down a scale at a rapid tremolo.

Iannis was hooked as certainly as the strings with their odd little balls of fluff were hooked to the tailpiece. He digested religiously all of Spiro's information about not letting it sit in the sunshine, not letting it get damp or too cold in the winter, not letting it drop, keeping it polished with special polish such as is used on a bozouki, detuning it for storage, tuning the strings a semitone high in order to get them settled more quickly . . . Spiro told him seriously that he was holding in his hands the most precious thing he would ever own, and it awoke in him a sense of awe and reverence that had never struck him in church when dragged there by Pelagia. He only permitted Spiro and his grandmother to touch it, and was furious if ever anyone knocked it.

Most curiously, even though he had wanted it in order to be able to impress girls when he was older, by the time he was thirteen, and already quite a good player, he had discovered that girls were a complete dead loss. Their intractable mission in life was to frustrate, annoy, and have things that you wanted but that they would not bestow. In fact they were spiteful and capricious little aliens. It was not until he was seventeen and Grandma had begun her wild and frivolous second youth that he met one who made him burst with longing, and who had stopped nearby to listen when he was making Antonia sing.

## AN UNEXPECTED LESSON

IN OCTOBER 1993 Iannis was impatiently fourteen, and he had just had a whole summer in which to play duets in public with Spiridon and be bombarded with red roses. In order not to annoy his grandmother by his continuous practising – in fact not to make her cry again – he had gone up to the ruins of the old house to play in private, and was concentrating very hard upon creating a decent tremolo by rotating his wrist rather than jerking it up and down, which was exhausting and very soon went out of control. He was biting his lip with the effort, and did not notice the old man who approached him and watched him with a critical but delighted interest. He nearly jumped out of his skin when a voice said, in a very curious accent, ‘Excuse me, young man.’

‘Ah!’ he exclaimed. ‘O, you startled me.’

‘Too young for a heart attack,’ said the man. ‘The thing is, I couldn’t help noticing that you are doing something wrong.’

‘I’ve had trouble with this tremolo. It keeps breaking up.’ It was good to talk to an old man on equal terms; the old were so often remote or incomprehensible, but this one was bright-eyed and had about him an atmosphere of energy and merriment. It seemed flattering to have his attention, and Iannis puffed out his chest a little to feel more like a man. His voice was breaking, sometimes producing disconcerting yodels and squeaks, and so he lowered his voice as far as possible and spoke in that self-consciously adult way

‘NO, NO, NO, that is quite very well. It is your ~~hand~~ hand. You are trying to use your first and second finger for everything, and that won’t do.’ He leaned down and started to pull the boy’s fingers into place, saying, ‘Look, the first finger stops the strings across the first fret, the second finger stops those on the second, the third does the third, and the fourth does the fourth. It’s a strain at first because the little finger is not very strong, but it stops you having to twist your hand about, which damps the treble strings by accident.’

‘I noticed that. It’s very annoying.’

‘Just keep that same relationship between the fingers and the frets, wherever you are on the diapason, and it’ll make everything much easier.’ He stood upright and added, ‘You can always tell a really good musician, because a good musician doesn’t seem to be moving his hands at all, and the music looks as though it’s coming out by magic. If you do as I say, you’ll hardly have to move your hand. Just your fingers. And that helps stop the instrument from slipping about. It’s always a problem with a roundbacked mandolin, that, and I’ve often thought of getting a Portuguese one with a flat back. But I’ve never got round to it.’

‘You seem to know a lot about it.’

‘Well, I ought to. I’ve been a professional mandolinist for nearly all my life. I can tell that you’re going to be good.’

‘Play me something?’ asked the boy, offering him the mandolin and the plectrum.

The old man dug in the pocket of his coat and produced his own pick, saying, ‘I always use my own. No offence.’ He took the mandolin, settled it into his body beneath the diaphragm, stroked a chord experimentally, and began to play the Siziliano from Hummel’s Grand Sonata in G. Iannis was gawping with amazement when suddenly the old man stopped, swivelled the mandolin upwards, scrutinised it with an expression of extreme disbelief, and exclaimed, ‘Madonna Maria, it’s Antonia.’

‘How did you know that?’ asked Iannis, at once surprised and suspicious, ‘I mean, you can’t know it’s Antonia, can you? Have you seen it before?’

know it's called Antonia?'

'I dug it out of that hole,' said Iannis, pointing to the open cachette in the middle of the ruin. 'Grandma told me it was there, and that's what she called it, so I called it the same. In fact Grandma named my mother Antonia too, because she sounded like a mandolin when she was a baby.'

'And would your grandma be Kyria Pelagia, daughter of Dr Iannis?'

'That's me. I'm called Iannis, after him.'

The old man sat next to the boy on the wall, still holding the mandolin, and mopped his brow with a handkerchief. He seemed to be very anxious. Iannis noticed a scar across the cheek that was only just hidden by the wisps of white beard. Suddenly the old man said, 'When you found the mandolin, did it have four strings missing?'

'Yes.'

'Do you know where they are?'

'No.'

The old man's eyes twinkled, and he tapped his chest. 'They're in here. Dr Iannis mended my ribs with them, and I've never had them taken out. I was full of bullets, too, and the doctor got them out. What do you think of that?'

The boy was deeply impressed. His eyes widened. Not willing to be outdone, he declared, 'We've got a real skeleton over there.'

'O, I know. That's one of the reasons I came. That's Carlo Guercio. He was the biggest man in the world. And he saved my life. He pulled me behind him at a firing squad.'

The boy was so impressed by now as to be completely dumbfounded; a man with mandolin strings in his ribs who had been in a firing squad and really known the owner of the skeleton? It was better than knowing Spiro.

'Tell me, young man, is your grandmother alive? Is she happy?'

'She cries sometimes, ever since we dug Antonia and all the other things out of the hole. And she's got stiff knees, and her hands tremble.'

'And what about your grandfather? Is he well?'

said, 'What grandfather?'

'Not your father's father. I mean Kyria Pelagia's husband.' The old man mopped his forehead again, and seemed more agitated.

The boy shrugged, 'There isn't one. I didn't even know she had one. I've got a great-grandfather.'

'Yes, I know, it was Dr Iannis. Are you saying that Kyria Pelagia hasn't got a husband? You haven't got a grandfather?'

'I suppose I must have, but I've never heard of him. I've only got my father's father, and he's half-dead. So's my father half the time.'

The old man stood up. He looked about him and said, 'This was a beautiful place. I had the best years of my life here. And do you know what? I was going to marry your grandmother once. I think it's about time I saw her again. By the way, that mandolin used to be mine, but I've heard you play, and I'd like you to keep it. I shall waive my rights.'

As the two of them walked down the hill, Iannis said, 'The biggest man in the world is Velisarios.'

'Porco dio, is he still alive as well?'

Iannis faltered in his steps, 'If you're the one who played the mandolin and was going to marry Grandma . . . does that mean you're the ghost?' A prodigal and autumnal sun broke briefly through the cloud over Lixouri, and the old man paused for thought.

## RESTITUTION

ANTONIO CORELLI, ALTHOUGH in his seventies, rediscovered a certain amount of youthful agility in his old limbs. He dodged a cast-iron frying pan, and winced as it smashed the window behind him. 'Sporcaccione! Figlio d'un culo!' Pelagia shrieked. 'Pezzo di merda! All my life waiting, all my life mourning, all my life thinking you were dead. Cazzo d'un cane! And you alive, and me a fool. How dare you break such promises? Betrayer!'

Corelli backed against the wall, retreating before the sharp prods of the broomstick in his ribs, his hands raised in surrender. 'I told you,' he cried. 'I thought that you were married.'

'Married!' she exclaimed bitterly. 'Married? No such luck! Thanks to you, bastardo.' She prodded him again and moved to swipe him across the head with the broom handle.

'Your father was right. He said you had a savage side.'

'Savage? Don't I have the right, porco? Don't I have the right?'

'I came back for you. 1946. I came round the bend, and there you were with your little baby and your finger in its mouth, looking so happy.'

'Was I married? Who told you that? What's it to you if I adopt a baby that someone leaves on my doorstep? Couldn't you have asked? Couldn't you have said, "Excuse me, koritsimou, but is this your baby?"'

'Please, stop hitting me. I came back every year, you know I did. You saw me. I always saw you with the child. I

'Bitter? I don't believe my ears. I OUF BIRCI:

'For ten years,' said Corelli, 'for ten years I was so bitter that I even wanted to kill you. And then I thought, well, OK, I was away for three years, perhaps she thought I wasn't coming back, perhaps she thought I was dead, perhaps she thought I'd forgotten, perhaps she met someone else and fell in love. As long as she's happy. But I still came back, every year, just to see you were all right. Is that betrayal?'

'And did you ever see a husband? And did you think what it did to me when I ran to you and you disappeared? Did you think about my heart?'

'OK, so I jumped the wall and hid. I had to. I thought you were married, I've told you. I was being considerate. I didn't even ask for Antonia.'

'Ha,' cried Pelagia with a burst of intuition, 'you left it to make me feel guilty, eh? Bestia.'

'Pelagia, please, this is a terrible embarrassment for the customers. Can't we go for a walk and talk about it on the beach?'

She looked around at all the faces, some of them grinning, some of them pretending to be looking the other way. Everywhere there were overturned chairs and tables that Pelagia had flung from her wake in the extremity of her wrath. 'You should have died,' she yelled, 'and left me with my fantasies. You never loved me.' She flounced out of the door, leaving Corelli to tip his hat to the customers, bowing repeatedly and saying, 'Please excuse us.'

Two hours later they were sitting together on a familiar rock, gazing out over the sea as the yellow lights of the harbour reflected in the blackened waters. 'I see you got my postcards, then,' he said.

'In Greek. Why did you learn Greek?'

'After the war all the facts came out. Abyssinia, Libya, persecution of Jews, atrocities, untried political prisoners by the thousand, everything. I was ashamed of being an invader. I was so ashamed that I didn't want to be Italian any more. I've been living in Athens for about twenty-five years. I'm a Greek citizen. But I go home to Italy quite a lot.'

I go to Tuscany in the summer.'

'And there's me, so ashamed that I wanted to be Italian. Did you ever write your concertos?'

'Three. I've played them all over the world, too. The first one's dedicated to you, and the main theme is "Pelagia's March". Do you remember it?' He hummed a few bars, until he noticed that she was trying not to cry. She seemed to have become very volatile in her old age, veering between passionate tears and assault. She had actually knocked out his false teeth, so that they had fallen in the sand and had to be washed in the sea. Even now he had a brackish but not unpleasant taste in his mouth.

'Of course I remember it.' She let her head sink, and she wiped her eyes wearily. Suddenly, apropos of nothing in particular, she said, 'I feel like an unfinished poem.'

Corelli felt a sting of shame, and avoided a reply, 'Everything's changed. Everything here used to be so pretty, and now everything is concrete.'

'And we have electricity and telephones and buses and running water and sewers and refrigerators. And the houses are earthquake-proof. Is that so bad?'

'It was a terrible earthquake. I was here. It took me a long time to locate you and find that you were all right.' He caught her look of astonishment, and said, 'I did what you told me to. I joined the fire brigade. In Milan. You said, "Don't fight. Why don't you do something useful, like join the fire brigade?" so I did. It was just like the Army. Plenty of time for practice in between emergencies. When they asked for volunteers, I came straight away. It broke my heart to see it. I worked so hard. And I had a terrible experience. I saw Carlo's grave open and close, and his body down there. Little scraps of uniform, and the bones smashed, and the two coins in his eyes.'

She shuddered, and wondered whether or not to tell him about the secret that Carlo had so perfectly concealed. Instead she asked, 'Did you know that it was Carlo and my father who wrote that pamphlet about Mussolini? Kokolios printed it.'

'I had my suspicions. I decided to let it pass. We all

needed some ~~arrangement~~  
still have my ring.'

'Only because I got some arthritis in my fingers and I couldn't get it off. I had it altered to fit, and now I regret it.' She looked down at the demi-falcon rising, with the olive branch in its mouth, and 'Semper fidelis' inscribed underneath. She hesitated; 'So did you ever get married? I suppose you did.'

'Me? No. As I said, I was very bitter for years and years. I was horrible to everyone, especially women, and then the music took off, and I was all over the world, flying from one place to another. I had to leave the fire brigade. And anyway, you were always my Beatrice. My Laura. I thought, who wants second best? Who wants to be with someone, dreaming of someone else?'

'Antonio Corelli, I can see that you still tell lies with your silver tongue. And how can you bear to look at me now? I'm an old woman. When you look at me I don't like it, because I remember what I was. I feel ashamed to be so old and ugly. It's all right for you. Men don't degenerate as we do. You look the same, but old and thin. I look like someone else, I know it. I wanted you to remember me properly. Now I'm just a lump.'

'You're forgetting that I came to spy on you. If you see things happen gradually, there's no shock. No disappointment. You are just the same.' He placed his hand on hers, squeezed it gently, and said, 'Don't worry. I'm with you for only a little while, and it's still Pelagia. Pelagia with a bad temper, but still Pelagia.'

'Did it occur to you that my baby might have been a bastard? I could have been raped. I nearly was.'

'It occurred to me. With the Germans and the civil war . . .'

'And?'

'It made a difference. We had some notions about dishonour and tainted goods, didn't we? I admit it made a difference. Thank God we are not so stupid now. Some things change for the better.'

'The man who tried to rape me . . . I shot him.'

He looked at her incredulously, *valla carra...* him?"

'I was never dishonoured. He was the fiancé I had before you.'

'You never said anything about a fiancé.'

'You're jealous.'

'Of course I'm jealous. I thought I was the first.'

'Well, you weren't. And don't try to tell me that I was the first, either.'

'The best.' The emotion was beginning to stir him a little too much, and he tried to check himself. 'We're getting sentimental. Two sentimental old fools. Look . . .' He reached into his pocket and brought out something white, wrapped in a plastic bag. He unfolded it and drew out an old handkerchief, which he shook in order to spread it. It had dark, yellow-edged brown streaks upon its fabric. ' . . . your blood, Pelagia, do you remember? Looking for snails, and your face was cut by thorns? I kept it. A sentimental old fool. But who cares? There's no one to impress. After all this time, we have the right. It's a beautiful evening. Let's be sentimental. No one's watching.'

'Iannis has been watching. He's behind that coil of rope on the other quay.'

'The little devil. Perhaps he thinks you need protecting. There never was any such thing as a secret on this island, was there?'

'I want to show you something. You never read Carlo's papers, did you? There was a secret. Come back to the taverna and eat, and I'll give you his writing. We do an excellent snails pilaf.'

'Snails!' he exclaimed. 'Snails. Now that's something. I remember all about snails.'

'Don't get any ideas. I'm too old for all that.'

Corelli sat at the table with its chequered plastic cloth, and read through the stiff old sheets that had curled up at the corners. The handwriting was familiar, and the tone of voice and turn of phrase, but it was a Carlo he had never known: 'Antonio, my Captain, we find ourselves in bad times, and I have the strongest feelings that I shall not sur-

As he read, his brow furrowed, and lines, and once or twice he blinked as though in disbelief. When he had finished, he shuffled the papers into order, set them before him on the table, and realised that his snails had gone cold. He began to eat them anyway, but did not taste them. Pelagia came to sit opposite him, 'Well?'

'You know you said that you wished I was dead? So that you could keep your fantasies?' He tapped the sheaf of papers. 'I wish that you hadn't shown me these. I've just realised that I'm more old-fashioned than I thought. I had no idea.'

'He loved you. Are you disgusted?'

'Sad. A man like that should have had children. It's going to take me a while . . . It's a shock. I can't help it.'

'He wasn't just another hero, was he? He was more complicated. Poor Carlo.'

'He wanted to do something to compensate. Poor man, I feel so sorry. I feel guilty. The boys used to make him go to the brothel. What torture. It's terrible.' He paused for reflection, and a thought struck him. 'I traced Günter Weber. It wasn't difficult - he used to talk about his village all the time - he actually thought I was tracing him for revenge, for the War Crimes Commission or something. He was pleading with me. Down on his knees. It was so pathetic that I didn't know whether to laugh or cry. And guess what? He'd followed his father into the Church. There he was, all dressed up as a pastor, grovelling and whining. I couldn't stand it. I wanted to thank him and hit him at the same time. I just walked out and never went back. He's probably in the madhouse by now. Or perhaps he's a bishop.'

Pelagia sighed, 'I still have trouble being pleasant to Germans. I keep wanting to blame them for what their grandfathers did. They're so polite, and the girls are so pretty. Such good mothers. I feel guilty for wanting to kick them.'

'The poor bastards will be doing penance for ever. That's why they're so courteous. Every single one of them has a complex. But I hear that the Nazis are coming back.'

EVERYONE'S USING P...  
you've got Mussolini and the Mafia and all these corruption scandals, the British come in and apologise for the Empire and Cyprus, the Americans for Vietnam and Hiroshima. Everyone's apologising.'

'And I apologise.'

She ignored him. She intended to hold out – a little – as long as possible, to get her money's worth. She changed the subject artfully, 'Iannis wants you to teach him to read music properly, and he says why don't you come back next summer and play with him and Spiro. Spiro's gone home to Corfu, but he's very good.'

'Spiro Trikoupis?'

'Yes. How did you know? You've been spying that much?'

'He's the best mandolinist in Greece. I met him years ago. He only plays popular bozouki for tourists. In the winter he comes to Athens sometimes. I went to one of his classes in classical bozouki, because, after all, it's only a big mandolin, and I thought, why not? And we got talking, and he knows some of my pieces. In fact he plays them better than I do. It's old age. It slows the fingers. I have played with him many times. Iannis is going to be good, too, I can tell.'

'He wants to join the Patras Mandolinate Band.'

'Nice happy stuff. Why not? It's a good place to start. We used to have lots of bands like that in Italy, except that we had all the instruments in the shape of mandolins. Can you imagine it? Mandolin basses and cellos? It was funny to see.'

'Are you very famous then?'

'Only in the sense that other musicians have heard of me. I get lots of silly reviews comparing me to the other Corelli. I play up to it. I'm quite cynical. I tried to write all sorts of modern stuff. You know, chromatic scales and microtones, and all sorts of crashes and bangs and squeaks and noises from lawnmowers, but it's only the experts and critics who don't realise what dreadful rubbish it is. My idea of hell; Schoenberg and Stockhausen.' He pulled a grimace. 'To tell the truth I don't even like Bartok, but don't tell anyone, and I even disapprove of Brahms jumping from one key to

that I was completely...  
another way to be innovative. Do you know what I did? I took old folk tunes, like some Greek ones, and I set them for unusual instruments. My second concerto has Irish pipes and a banjo in it, and guess what? The critics loved it. Actually it's in exactly the same form, with the same kind of development, as you'd find in Mozart or Haydn or whatever. It sounds good too. I'm just a trickster waiting to be found out. I specialise in finding new ways to be an anachronism. What do you think of that?'

Pelagia regarded him a little wearily, 'Antonio, you haven't changed. You just babble away, assuming that I know what you're talking about. Your eyes light up, and you're off. You might as well be talking Turkish for all the sense I can make of it.'

'I'm sorry, it's enthusiasm that keeps me alive. I forget. I even wrote lots of fake Greek music, for films. When they couldn't get Markopoulos or Theodorakis or Eleni Karaindrou, they asked me instead. Fraud is such a great pleasure, don't you think? Anyway, I've retired now... In fact, I was thinking... I don't know what you'll think of this, but...'

She narrowed her eyes suspiciously, 'Yes? What? You want to defraud me? Again?'

He held her gaze, 'No. I want to rebuild the old house. I've retired, and I want to live in a nice place. A place with memories.'

'Without water and electricity?'

'A pump from the old well, a little filtration plant. I'm sure I can get a power line if I slip a few coins to someone appropriate. Would you sell me the site?'

'You're completely mad. I don't even know if we own it. There aren't any deeds. You'll probably have to bribe everyone.'

'Then you don't mind? Isn't your son-in-law a builder? You know, keep it in the family.'

'You know that if you put a proper roof on you have to pay tax?'

ids sticking out of the top? To look unfinished?’

‘Yes. And what makes you think that I’d want an old goat like you living in my old house?’

‘I’d pay you to come and clean it,’ he said mischievously. She took the bait by taking him at his word, ‘What? Do I need money? With this taverna? And the richest son-in-law anyone ever had? Do you think I’m as mad as you are? Go home to Athens. Anyway, Lemoni would do it.’

‘Little Lemoni? She’s still here?’

‘She’s as big as a ship and she’s a grandmother. She remembers you, though. Barba Corelli. She never forgot the explosion of the mine, either. She still talks about it.’

‘Barba Corelli,’ he repeated nostalgically. Time was a complete bastard, no doubt of that. Weak old arms cannot throw grandmother ships up and down in the air. ‘I still have tinnitus from that explosion,’ he said, and then fell silent for a moment. ‘So do I have your permission to rebuild the house?’

‘No,’ she said, still holding out.

‘Oh.’ He looked at her doubtfully. He would return to the topic at a later date, he decided. ‘I’m going to come and see you tomorrow evening,’ he said, ‘with a present.’

‘I don’t want any presents. I’m too old for presents. Go to hell with your presents.’

‘Not exactly a present. A debt.’

‘You owe me a life.’

‘Ah. I’ll bring you a life then.’

‘Stupid old man.’

He fumbled in his pockets and produced a personal stereo. More fumbling produced a cassette in a very distinguished kind of packaging, which he opened out. He placed the cassette in the stereo and offered her the headphones. She made a dismissive gesture with her hand, waving it in his face as though fending off a mosquito, ‘Go away, I wouldn’t be seen dead in one of those. I’m an old woman, not some silly girl. Do you think I’m a teenager, to be nodding around with one of those on my head?’

‘You don’t know what you’re missing. They’re wonder-

After he had gone Pelagia picked up the cassette’s container, and extracted the information sheet. It was in Italian, English, French, and German. She was impressed. The picture on the front showed Antonio Corelli, a decade younger, in tails and bow-tie, perhaps at the age of sixty, grinning smugly, with a mandolin clutched at an unrealistic angle in his right hand. She fetched herself a glass of wine for the purposes of general fortification, and began to read the notes. They were by someone called Richard Osborne, an Englishman who, according to yet another note, was a famous critic and expert on Rossini. She began to read: ‘This, the long-awaited reissue of Antonio Corelli’s first concerto for mandolin and small orchestra, was first published in 1954, and premièred in Milan, with the composer playing the soloist’s part. It was inspired by, and dedicated to, a woman named in the score only as “Pelagia”. The main theme, scored in 2/2 time, is stated very clearly and emphatically on the solo instrument after a brief flourish on woodwind. It is a simple and martial melody that was described by one of its earliest reviewers as “artfully naïve”. In the first movement it is developed in sonata form and . . .’

Pelagia skimmed through the rest. It was all nonsense about fugal elaboration and such stuff. She scrutinised the small row of buttons embellished with arrows going in different directions, gingerly plugged the phones into her ears, and pressed the little button that said ‘play’. There was a hissing noise, and then, to her astonishment, music began to play right in the centre of her head instead of in her ears.

As the music flooded her mind, a maelstrom of memories was awakened. She heard ‘Pelagia’s March’, not once, but many times. Snatches appeared out of the blue in curiously distorted and whimsical forms on different instruments. It became so complicated that it was hardly discernible inside such a torrent of notes in different rhythms. At one point it came out as a waltz (‘How did he do that?’ she thought), and just towards the end there was a thunderous rolling of kettledrums that made her pluck off the phones in panic,

believing that there had been another earthquake. Finally, she replaced them, and realised that indeed it was the earthquake, a musical portrait, and it was followed by a long lament on a plaintive instrument that was, although she did not know it, a cor anglais. It was interrupted by single blows on the kettledrum that must be aftershocks. Each one came so suddenly and unpredictably that she jumped in her seat, her heart leaping to her mouth. And then the mandolin broke in and marched confidently through a recapitulation of the theme, eventually becoming quieter and quieter. So quiet that it faded out to nothing. She shook the machine, wondering whether the batteries had run out. This kind of music was supposed to end with barrages of crashing chords, surely? She pressed one of the winding buttons, and the machine clicked. It was the wrong one, so she pressed the other and waited for it to get back to the beginning. This time she heard more than she had before, even some rattles that were just like the machine-pistols on the days of the massacres. There was a slightly frivolous part that might have been crawling about, looking for snails. But there was still the same unsatisfying conclusion that just faded away to silence. She sat, puzzling over it, even a little angry, until she became aware that her adolescent grandson was standing before her, his mouth open in surprise. 'Grandma,' he said, 'you've got a Walkman.'

She eyed him ironically, 'It's Antonio's. He lent it to me. And if you think that I look stupid wearing one, what makes you think that you don't? Nodding about with your mouth open, singing out of tune. If it's all right for you, it's all right for me.'

He did not dare to say, 'It looks silly on an old woman,' and so he smiled instead and shrugged his shoulders. His grandmother knew exactly what he was thinking, and slapped him softly across the cheek, a blow that was almost a caress. 'Guess what?' she said. 'Antonio's going to rebuild the old house. And, by the way, Lemoni told me that your mother told her that you told your mother that I've got a new boyfriend. Well, I haven't. And in future, mind your own business.'

quay to the Taverna Drosoula the next night. It was hardly as strong as he used to be, and besides, he had no experience with this kind of thing. It really was no use tugging and pulling, and barking out commands in the best artillery manner did not seem to work either. He had had an exhausting day.

When finally he lurched and strained into the taverna and collapsed in a seat, Pelagia detached herself from the Walkman, switched it expertly to rewind, and demanded, 'And what are you doing here with that?'

'It's a goat. As you see, I've brought you a life.'

'I can see it's a goat. Do you think I don't know a goat when I see one? What's it doing here?'

He glared at her a little balefully, 'You said I don't keep my promises. I promised you a goat, remember? So here's a goat. And I'm sorry the old one was stolen. As you see, this one looks exactly the same.'

Pelagia resisted; she had almost forgotten how enjoyable it was. 'Who says I needed a goat? At my age? In a taverna?'

'I don't care if you don't want it. I promised it, and here it is. One goat the same as the other. Sell it if you want. But if you saw how difficult it was to get it in the taxi, you wouldn't be so hard.'

'In a taxi? Where did you get it?'

'On Mt Aenos. I asked a driver, "Where can I get a good old-fashioned goat?" and he said, "Get in," and we drove up past the Nato base on the mountain. It took hours. And there was this old man called Alekos, and he sold me this goat. I was swindled, I can tell you, and then I had to pay the driver two fares to bring it back. And how it stank. That's how I've suffered, and now you just shout at me and squawk like an old crow.'

'An old crow? Silly old man.' She bent down and clamped the goat's nose firmly in one hand. With the other she lifted its lips and peered at the yellow teeth. Then she burrowed through the hair of its haunches with her fingers, and straightened up. 'It's a very good goat. It's got ticks, but otherwise it's good. Thank you.'

What are we going to call it? asked Iannis.

'We'll call it Apodosis,' said Pelagia, already warming to idea of having a goat again, 'and we can tie it to a tree and feed it on the leftovers.'

'Apodosis,' repeated Corelli, nodding his head. 'A very appropriate name. "Restitution". Couldn't be better. Do you think you'll get much milk from it? You could make ghurt.'

Pelagia smiled, her face shining with condescension, 'You milk it if you like, Corelli. Personally I only try to milk the males.' She pointed down towards the capacious pink rotum with its twin tapered oblongs within. 'Udders are they?'

'O coglione,' he said appropriately, burying his face in his hands. Iannis admired people who could swear, especially in foreign tongues, but it seemed strange in an old man. Old people were always trying to reprove you for it. This Corelli was obviously as strange as his grandmother was becoming, prying about with a personal stereo lodged in her thin grey locks, and smiling coyly when unaware of being observed. This very morning he had caught her before the mirror, posing with different sets of earrings from Antonia's Emporium, and tossing her head into attitudes that could only be described as coquettish.

'Tomorrow, another surprise,' said Corelli, and he raised his battered hat and left.

'O dear,' said Pelagia, her heart full of premonitory misgivings. It occurred to her that she ought to show him her updated 'Personal History of Cephallonia'; he would probably be interested to know that the real reason for the massacres was that Eisenhower had perversely overruled all of Churchill's plans to liberate the islands, and sent the Italian Air Force uselessly to Tunisia instead of Cephallonia. She supposed that he knew that the orders for the atrocities came directly from Hitler himself, but perhaps he did not.

'Is he your boyfriend?' enquired Iannis pertinaciously, having had this same proposition denied repeatedly at every asking.

'Go and do the washing-up, or you don't get paid,'

that she could grow up and wondered where she might find a pine marten's kitten these days.

But, she thought, the captain had really surpassed himself when he turned up outside the door with a squeak of brakes, a roaring and revving of pistons, and a cloud of aromatic blue smoke. Pelagia stood with her hands on her hips and shook her head slowly as he clambered carefully off the motorcycle. It was bright red, very high, had thick and knobby tyres, and looked as though it had been designed for racing. The captain turned the key and shut off the clamour. He kicked out the stand, and propped it. 'Do you know where we're going? We're going to see if Casa Nostra is still there. Just like in the old days . . .' he tapped the handlebars ' . . . on a motorbike.'

Pelagia shook her head, 'Do you really think it survived the earthquake? And do you really think I'm going on a thing like that? At my age? Just go away and leave me in peace. Don't give me any more of your harebrained schemes.'

'I hired it specially. It's not as nice as the old one and it makes a horrible noise, like a can of nails, but it goes very well.'

She looked into the old man's face, and fought to suppress a smile. He was wearing a ridiculous blue crash-helmet with a little peak, and a pair of reflective sunglasses that were so new that he had forgotten to remove the label, which dangled down upon one cheek like a small autumnal leaf caught on a filament of cobweb. She saw her own reproving face reflected stereoscopically in the lenses of the sunglasses, and watched herself as she held up her hands, palms outspread, 'Not a chance. I'm too old, and you couldn't even drive straight when you were young. Don't you remember all the crashes? You were mad then, and now you're even madder.'

He defended himself, 'On the old machine we wobbled about because I had to keep fiddling with the advance-retard lever. On this it's all automatic.' He raised his hands

and let them drop, as though to signify, and then beckoned to her.

'No,' she said. 'My knees are stiff and I can't even raise my legs high enough.' She noticed suddenly that over his shirt he was wearing a bright garment that made him look exactly like the hippies who had appeared on the island in the late sixties. She squinted a little for better focus, and realised that he was wearing the red velvet waistcoat embroidered with flowers, eagles, and fish that she had given him fifty years before. She pretended not to have seen it, and made no comment, but it astounded her that he should have kept it so carefully all this time. She was touched.

'Koritsimou,' he said, aware that she had noticed, and calculating that her opposition might have softened.

'Absolutely not.'

'Don't you want to see Casa Nostra?'

'Not with a madman.'

'You don't want me to have hired it for nothing?'

'Yes.'

'I've got it for two days. We can go to Kastro, and Assos, and Fiskardo. We can sit on a rock and watch for dolphins.'

'Go back to Athens. Old lunatic.'

'I've brought you a crash-helmet too.'

'I don't wear red. Have you ever seen me in red?'

'I'll go on my own.'

'Go then.'

It took an eternity of time to persuade her. As they veered perilously along the stony roads, she clung to his waist, white-knuckled with terror, her face buried between his shoulder-blades, the machine thundering in her groin with a sensation that was at once deeply pleasant and thoroughly disturbing. Corelli noticed that she clutched him even more desperately than in the old days, and cynically he inserted some deliberate swerves into the series of those which were alarmingly accidental.

Pelagia clasped his waist tenaciously. She realised that over the years he had shrunk as much as she had expanded. He swerved suddenly towards the verge of the road, skid-

save me,' she thought, and in search of safety, she fell right about his waist and linked her fingers together.

A venerable grey moped chugged and popped its way past them. It was adorned not with one but with three girls, all dressed identically in the briefest of white dresses. Corelli caught a glimpse of slender golden thighs, new-grown breasts, arching eyebrows over black eyes, and long loose hair so dark that it was almost blue. He heard a melody begin to rise up in his heart, something joyful that captured the eternal spirit of Greece, a Greek concerto. In composing it he would only have to think of driving along with Pelagia in search of Casa Nostra, and passing three young girls in the most exquisite first flowering of their liberty and beauty. The one driving the moped had her feet up on the fuel tank, the second one was touching up her make-up with painterly gestures and the aid of a small pink mirror, and the third one was facing backwards, her sandalled feet barely skimming above the surface of the road. She had a deeply serious expression on her face as she immersed herself in the newspaper and with elegant fingers tried to prevent the pages from flapping in the breeze.